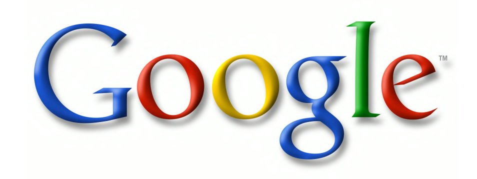


A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

P.o.gall. 2410 x

(1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

54774.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

JEU DE LA MORT.

Digitized by Google

P. o. gall. 2410 X (1

Bayerische
Staatsbibliothek
München

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

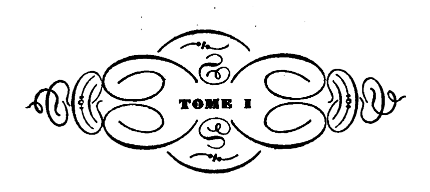
Digitized by Google

LE

JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.

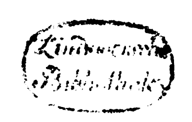


BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850

Digitized by Google



Digitized by Google

PROLOGUE.

LE TESTAMENT.

Le fait qui sert de point de départ à cette histoire est rigoureusement vrai. Il se passa vers l'année 1819. Comme les principaux champions de ce bizarre tournoi ont laissé des fils et des filles, on ne s'étonnera point que nous ayons changé le lieu de la scène et dénaturé à dessein quelques détails.

Le funèbre souper où l'idée de la *Tontine à outrance* naquit entre la poire et le fromage eut lieu dans un château bien connu de nos départements de l'ouest. Le propriétaire actuel

Digitized by Google

fait grande vie à Paris, et ne songe guère à signer un contrat de guet-apens mutuel.

Nous avons rajeuni l'action de dix ans, changé les lieux de scène et teinté à notre guise les caractères des personnages. C'est tout. Le fond du récit est la réalité même.

Digitized by Google

I

Jean de la Mer.

Ce ne sont pas les grandes Alpes blanches de neige, ce ne sont pas les monts Pyrénées, ni même l'Auvergne, ni même les petites montagnes bretonnes, qui sont aux pics géants ce que les rides d'un lac sont aux immenses vagues de l'Océan.

C'est une chaîne de collines tumultueusement groupées, avec des rochers qui feraient frémir si on les regardait à la loupe, des miniatures d'abîmes, des précipices nains, où des filets d'eau, grimés en torrents, écument de leur mieux, se fâchent comme des enfants méchants,

Digitized by Google

et parodient les chutes du Rhin ou du Niagara, en tombant de quinze pieds de haut.

Nous devons avouer néanmoins qu'on se casse le cou dans ces précipices et que dans ces filets d'eau on se noie.

Charmant pays, du reste, jardin anglais de cinq ou six lieues carrées, qui n'a jamais fourni de décorations à l'Opéra-Comique ni de descriptions aux voyageurs de la librairie; pays aimable où l'on ne trouve point de chalets (les chalets à la lanterne!), point d'Anglaises, point d'eaux thermales, et partant, point de vaudevillistes cuisant leurs rhumatismes articulaires.

Bon pays, qui ne connaît ni la roulette, ni le trente et quarante des localités décidément pittoresques.

Pays abrité par son obscurité même contre les orgues de Barbarie du socialisme, et aussi contre ces aristocrates qui sont magnats hongrois, starostes polonais, anciens commissaires du gouvernement provisoire ou majors d'une légion étrangère.

Doux pays, qui n'a eu qu'un chantre, mais le plus charmant de tous les chantres, madame la marquise de Sévigné [1].

[1] La terre des Rochers, château de madame de Sévigné, et

Digitized by Google

Elle l'aimait, ce pays, la délicieuse marquise; elle le caressait, elle le raillait. En ce temps-là, Paris connaissait la Gravelle, Ernée, Vitré.

La marquise morte, cette gloire s'est évanouie. Vitré, Ernée, la Gravelle, Martigné, — toutes ces capitales! — sont retombées dans leurs ténèbres.

On dit que les concierges de Ferney ont débité, depuis le dernier siècle, cinquante-trois mille cannes de M. de Voltaire; nous ne savons pas de quelles reliques fait commerce le garde champêtre d'Ermenonville. Ce qui est certain, c'est que le portier des Rochers n'a jamais vendu une seule bonbonnière de la marquise.

Sévigné, fleur de cour, gracieuse et noble gloire, cela ne prouve point qu'on vous ait oubliée. Cela prouve qu'il y a des contrées heureuses, honnêtes, conservées, et des pays salis par le charlatanisme; des sentiers verts, et des routes où le pied plat du vulgaire soulève des nuages de poudre. Cela prouve que Ferney est situé dans la patrie des marchands de vulnéraire, et qu'Ermenonville aligne ses atroces peupliers à une course d'ânes de nos magasins de nouveautés parisiens.

possédée maintenant par une des plus honorables familles de la Bretagne, est située à quelques lieues de l'endroit où se passe notre drame.

Digitized by Google

Nous sommes sur les confins de la Bretagne et de la France, comme on disait autrefois, à mi-chemin de Rennes et de Laval; nous avons un pied sur l'Ille-et-Vilaine, un autre sur la Mayenne. Paris est à cent lieues de nous, vers l'est.

En 1828, époque où commence notre récit, cent lieues, c'était assez. Maintenant, c'est bien peu; les chemins de fer allongent terriblement les faubourgs de Paris.

Paris, la ville chérie et la ville abhorrée!

Paris, qui est le diamant de la France et que la France écrasera!

Paris gagne, gagne; Paris s'étend. Que Dieu garde la France contre la contagion de Paris! Mais que Dieu garde Paris, notre beau Paris, notre Paris bien-aimé, contre les rancunes de la France!

Au centre de cette chaîne de collines, dont nous avons parlé, et qui va mourir au-dessous de Vitré, les mouvements de terrain s'élèvent et prennent des proportions plus amples. Les vallons se creusent; les monticules grandissent; la belle forêt du Ceuil étage ses arbres séculaires sur des rampes rudement taillées, et la lande de Vesvron, qui descend à la Vilaine, montre, parmi ses bruyères rouges, de hauts rochers d'un gris

Digitized by Google

blanchâtre qui ressemblent à des fantômes immobiles quand le crépuscule du soir vient de tomber.

Le château du Ceuil est situé dans la forêt même, qui l'entoure de trois côtés. La façade seule est découverte et domine une énorme prairie où coule la Vesvre, affluent de la Vilaine.

A gauche du château, la forêt tourne la montagne et va finir au loin du côté de la Mayenne; à droite, la route de Laval passe, encaissée et comme perdue dans les saules qui bordent la Vesvre; au delà de la route, une rampe rocheuse grimpe à pic, étalant au soleil du midi ses maigres bouquets jaunes et l'or aride de ses ajoncs.

La Vesvre; elle vient de l'est, fait le tour du mamelon qui sert de base au château, et va retrouver à une demi-lieue de là l'étang de Bréhaim, qui la verse dans la Vilaine.

A cause de sa conformation même et de la direction contrariée des cours d'eau, tout le pays situé sous la forêt du Ceuil est sujet à des inondations fréquentes. Le château est alors dans une île, et ne peut communiquer avec Vitré que très-difficilement. Mais un système d'écluses, pratiqué au bief de l'étang de Brehaim, vide la plaine comme le ferait une puissante machine

Digitized by Google

hydraulique, et du soir au lendemain le lac redevient prairie.

Il y a derrière le château du Ceuil un hameau d'une quarantaine de feux, avec une petite église. On l'appelle le bourg de Vesvron.

En 1828, le maître du château du Ceuil était un vieillard octogénaire, qui avait nom Jean Créhu de la Saulays. Il était puissamment riche et passait pour ne faire ni bien ni mal à personne.

Des fenêtres de son manoir, aussi loin que ses yeux, armés de rondes lunettes d'argent, pouvaient porter leurs regards, il n'apercevait que des terres à lui appartenant. L'horizon se fermait sur ses domaines, et le hasard, qui avait fendu la montagne pour lui montrer au lointain, par une étroite échappée de vue, la vieille ville de Vitré, lui présentait justement, sur le premier plan du plus bizarre amphithéâtre de masures que l'imagination puisse rêver, son hôtel héréditaire, l'hôtel de la Saulays, grande maison gris de fer, vêtue d'ardoises depuis le faîte jusqu'au premier étage, et ouvrant ses fenêtres à petits carreaux plombés sur les fossés de la ville.

Jean Créhu n'était pas aimé; il n'était pas haï. Ses innombrables fermiers lui payaient la

Digitized by Google

redevance sans réclamer jamais de diminution pour les plus mauvaises années, car ils savaient que leur demande serait repoussée. Mais, d'un autre côté, depuis l'an 1813, époque à laquelle le maître du Ceuil était revenu habiter ses terres, il n'avait jamais songé à augmenter les baux, à l'exemple des propriétaires voisins. Il y avait compensation.

Le château ne brillait point par son hospitalité. Néanmoins, les jours d'inondation, la porte s'ouvrait pour tout le monde. Seulement, chacun devait apporter son pain et son lait.

Non pas qu'on refusât la nourriture à ceux qui avaient faim, mais on donnait évidemment à contre-cœur, et le pain de la grossière aumône est amer à la bouche du paysan breton.

Dans le pays, Jean Créhu était surtout connu sous le nom de *Jean de la Mer*. Ce sobriquet rappelait la source de son immense fortune. Jean Créhu était le fils d'un pauvre gentillâtre de Vitré, lequel avait vendu tous ses biens pièce à pièce ; il mourut pauvre; non point au château du Ceuil, qui n'avait jamais appartenu à la famille, non pas même à l'hôtel de la Saulays qu'il avait aliéné pour vivre, mais bien dans quelque bouchon ignoré, car il aimait le cidre outre mesure.

Digitized by Google

Son fils n'imita point son exemple. Il se fit corsaire en 1792, et c'est le seul corsaire assurément dont on ait pu dire : Il ne but jamais que de l'eau.

Il était très-brave, très-froid, et dur comme l'acier de sa hache d'abordage. Il tua beaucoup d'Anglais, quelques Français aussi, en passant, par mégarde, et rapporta des monceaux de piastres.

En homme d'ordre qu'il était, il plaça ses piastres en bonnes terres et devint le personnage important de la contrée.

Nous ne savons trop ce qui fût avenu si fantaisie lui avait pris de se faire nommer député. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en eut au grand jamais la pensée.

On l'aurait nommé peut-être, car il était bien riche. Pourtant il passait pour *philosophe* auprès des gens qui pouvaient donner à ce mot un sens quelconque, et les autres se disaient tout bas que c'était un *citoyen*.

Un *citoyen !* notez que nous n'apprécions pas, nous racontons ; un *citoyen,* dans nos campagnes, c'est le diable dans la peau d'un chien enragé.

Par le fait, M. de la Saulays ou Jean de la Mer ne pouvait être qu'un citoyen spéculatif et passif, car il ne parlait guère à personne et ne s'occupait point de politique.

Digitized by Google

Il allait à la messe dimanches et fêtes à la paroisse de Vesvron. Pendant le sacrifice saint, il se tenait à son banc, debout, droit comme le mât de son ancien navire, immobile, muet. A la quête, il donnait une petite pièce de dix sous. Après la messe, il saluait le recteur curé d'un geste roide et s'en allait tout seul, suivi de loin par sa famille.

Car il avait une famille. Point de frères ni de sœurs, ni de filles ni de fils, mais deux neveux et une jeune personne de seize ans, qui l'appelait aussi mon oncle.

Cette jeune personne, qui avait nom Berthe, était aveugle de naissance. Il l'avait amenée avec lui, on ne savait d'où, lorsqu'il était revenu en 1813.

Ses deux neveux n'étaient point frères : ils ignoraient au juste quel degré de parenté les attachait l'un à l'autre. L'aîné avait trente ans, il s'appelait Fargeau ; le plus jeune n'avait guère que vingt ans et se nommait Lucien.

Dans les environs, Jean de la Mer avait encore une demi-douzaine de parents plus ou moins éloignés, qu'il avait engagés sérieusement à ne jamais le venir voir.

C'était une nuit du mois de décembre, nuit

Digitized by Google

froide et sombre. Il y avait nombreuse compagnie dans la cuisine du château du Ceuil où se faisait la veillée.

Le vent soufflait rudement au dehors et fouettait une pluie battante contre les carreaux losangés de la salle basse.

Pour éclairer la cuisine, il n'y avait qu'une seule résine allumée dans l'âtre même, et dont la lueur suffisait à rendre les ténèbres visibles. Le feu dormait sous la cendre.

D'ordinaire, à cette heure, tout le monde reposait au château du Ceuil; d'ordinaire encore, le foyer n'était point entouré par si nombreuse compagnie. Mais depuis trois jours, la plaine était couverte d'eau, et les fermiers voisins de la rivière avaient demandé en masse l'hospitalité. Cela se renouvelait une ou deux fois l'an pour le moins, et chacun avait sa place marquée d'avance.

Jean de la Mer, en ces occasions, ne donnait jamais signe de vie à ses tenanciers. On entrait sans lui dire bonjour; on sortait sans lui dire : Dieu vous bénisse ! Il restait dans la chambre qu'il s'était choisie à l'extrémité la plus reculée du manoir, fumant sa longue pipe de corne et lisant des bouquins encyclopédiques.

La cuisine était une très-grande pièce, éclai-

Digitized by Google

rée par trois fenêtres. Vis-à-vis des fenêtres se trouvaient trois lits à double étage. La cheminée, couverte par une sorte d'auvent ou manteau en maçonnerie, avançait à cinq ou six pas du mur. En ce moment, elle abritait la société presque tout entière, tandis que les cendres chaudes achevaient de cuire le souper commun, dans un colossal chaudron de fonte noire.

Le contenu du chaudron jetait sa vapeur lourde par bouffées, quand le vent s'engouffrait dans le tuyau de l'âtre. C'était le mets national : des *grous*, bouillie de blé noir épaisse, qui, une fois refroidie, se coupe en tranches fermes comme du pain.

Les *grous* se mangent chauds avec du beurre fondu ou du *lait pesé* (caillé). Quand on en use avec une extrême modération, et qu'on a d'ailleurs un estomac de bronze, les *grous* ne donnent jamais d'indigestion.

Cela ne nourrit pas beaucoup, mais c'est détestable et lourd comme du platine.

Un paysan d'Ille-et-Vilaine qui a devant lui un bon morceau de *grous*, pesant deux livres, une moitié de sardine *pressée* et un pichet de cidre, prendrait en grande pitié les pauvres diables réduits au pâté de foie gras, au pain viennois et au bordeaux long bouchon.

Digitized by Google

Tous les goûts sont dans la nature. Abd-el-Kader a voulu tuer son domestique français, parce que ce domestique mangeait des écrevisses. Abd-el-Kader, comme chacun sait, dévore des montagnes de sauterelles.

Il y avait là, sur les billots qui s'alignaient des deux côtés du foyer, la vieille Renotte qui filait d'une main et qui tournait les grous de l'autre; Mathurin Houin, le meunier; Pierre Mêchet, le tresseur de paille; Yvon, Fancin, Mérieul; et Yaume, le pâtour, et Louisic, du four à fouaces.

Sans parler des domestiques du manoir, dont les noms bretons, normands ou manceaux nous échappent.

Au moment où nous entrons dans la cuisine, Renotte, excellente vieille qui avait trois verrues sur le nez, deux au menton, cinq à la joue et une belle moustache grise à chaque verrue, venait de finir une histoire, la fameuse histoire de la perrière sans fond, où monseigneur l'évêque tomba avec son carrosse à quatre chevaux.

L'assistance savait l'histoire aussi bien que dame Renotte; mais en Bretagne, mieux on sait une histoire, plus tendrement on l'aime.

— Ce qui vous prouve bien, avait dit la vieille Renotte comme moralité de son récit, que la perrière était sans fond, puisqu'on n'a jamais

Digitized by Google

retrouvé ni le carrosse, ni les quatre chevaux, ni monseigneur l'évêque.

Chacun était convenu tacitement de la haute vérité de cet enseignement. On se taisait. On écoutait la pluie tomber.

— Bonne pluie ! dit Pierre Mêchet le tresseur.

Mérieul et Fancin répétèrent :

— Bonne pluie !

— Ça, c'est vrai ! appuya Mathurin Houin ; oh ! dame ! ça, c'est vrai, tout de même !

Et ceux qui n'avaient point encore parlé répétèrent à tour de rôle :

— Bonne pluie !

Ou bien :

— Ça, c'est vrai ! Oh ! dame ! tout de même, ça, c'est vrai !

Nous donnons ces dix lignes comme un échantillon rigoureusement étudié de la conversation des fermes bretonnes.

Et nous ajoutons que, sauf l'accent et les termes, les conversations de certains salons de Paris n'arrivent pas à des déductions beaucoup plus transcendantes.

Reste à savoir pourquoi, en un temps d'inondation, et alors qu'il y avait six pieds d'eau dans la plaine, les bonnes gens du Ceuil et de Ves-

Digitized by Google

vron chantaient ainsi une antienne à la pluie.

C'est que, depuis trois jours, la glace avait pris l'étang de Bréhaim et empêchait d'ouvrir les portes des écluses. Cette pluie, c'était le dégel, c'est-à-dire la délivrance.

Suivant la logique des pensées ayant cours obligé dans la cuisine du Ceuil, il y avait mille à parier contre un que la première parole après *bonne pluie* serait :

— Il y aura des pommes, cette année.

A quoi Mérieul, Yvon ou Fancin devaient répondre :

— Ça se pourrait bien, tout de même !

Afin que Mathurin Houin et Mêchet eussent occasion d'ajouter :

— Ah ! dame ! oui, dame !

Mais la porte qui donnait dans l'intérieur du manoir s'ouvrit doucement et livra passage à une jeune fille moitié paysanne, moitié soubrette, l'air un peu plus futé qu'il ne faut, qui entra d'un pied furtif et s'en alla occuper un billot vide.

Cette jeune fille échangea en passant un petit signe de tête avec Yaume le pâtour. Son arrivée produisit un mouvement manifeste de curiosité.

La vieille Renotte arrêta son rouet.

Digitized by Google

— Eh ben! la fille Olivette?... dit-elle.

Olivette ne trouva peut-être pas à son gré cette façon d'interroger, car elle pinça les lèvres et ne répondit point.

— Eh ben! mam'selle Olivette, demanda Pierre Mêchet à son tour, quelles nouvelles de monsieur?

La jeune fille hocha la tête avec importance.

— Mauvaises nouvelles, répliqua-t-elle enfin; notre monsieur est couché tout habillé... M. Fargeau lui fait une lecture qu'il n'écoute pas... M. Lucien le regarde sans faire semblant de rien, et on voit bien qu'il a grand'peur... mademoiselle Berthe est toute seule auprès du feu; elle sent un malheur, car, elle qui n'y voit pas, ses yeux sont pleins de larmes.

Cette dernière circonstance fit sur l'auditoire un très-grand effet.

— C'est un *signe*, ça! dit Mérieul.

— Et on en a vu censément d'autres, des signes, ajouta Yaume le pâtour.

— Jean de la Mer aura quatre-vingt-deux ans vienne la Saint-Gilles, fit observer Mathurin Houin.

Renotte imprima un mouvement plus vif à son rouet.

Digitized by Google

— Il est mon aîné de sept ans, grommela-t-elle, comme pour se rassurer elle-même.

— C'était tout de même un fier homme ! reprit Mèchet.

— Oui, dit la vieille qui rêvait, un fier homme !

Et une fois sur cette pente, on se prit à parler de Jean de la Mer comme s'il eût été déjà mort.

Le tout, parce qu'il y avait eu des *signes*.

— C'est triste, là-haut, cette chambre, dit Olivette en frissonnant exprès ; c'est triste à donner la chair de poule !... Il est pâle sur son lit... La sueur colle ses cheveux gris à son front... et ses yeux ont grandi, grandi...

— Encore un signe ! murmura-t-on à la ronde.

— Quand on parle de médecin, il se fâche... Et d'ailleurs, un médecin, où le prendre? En vingt-quatre heures, il a vieilli de dix ans.

— Son père est mort debout, prononça la vieille femme à voix basse ; comme un Créhu doit mourir... sans médecin et sans prêtre !

Tout le monde se signa, et les billots reçurent comme une seule et même secousse, chacun voulant s'éloigner de Renotte.

— Après ? fit-elle en jetant autour d'elle un

Digitized by Google

regard de défi; s'il n'y avait pas de prêtres, il n'y aurait pas de péché!...

— La paix, vieille femme! dit Mathurin Houin avec autorité; excepté vous, il n'y a ici que des chrétiens.

— J'ai un rosaire dans ma poche, Mathurin Houin, et je suis meilleure chrétienne que toi qui voles sur le blé à ton moulin, et qui battais ta femme avant de l'avoir tuée...

— Allons! allons!... firent quelques voix conciliatrices.

Et d'autres ajoutèrent, pour détourner adroitement la conversation :

— Oh! la bonne pluie! la bonne pluie! demain la prairie sera découverte.

Un silence se fit pendant lequel on n'entendit que la résine crépiter sous le manteau de la cheminée et l'averse battre contre les carreaux.

— En voilà un homme qui a gagné de l'argent dans sa vie! reprit Olivette au bout de quelques secondes.

— Et qui a roulé sa bosse! ajouta Mérieul.

— On dit, poursuivit Olivette, qu'il était dans son temps le plus beau garçon du pays.

— On dit vrai, la fille Olivette, repartit aigrement Renotte; ce n'est pas à présent qu'on trouverait un homme comme Jean de la Mer!

Digitized by Google

— Ni une femme comme la maman Renotte quand elle avait seize ans, murmura Mathurin Houin en riant tout bas.

— Oh! fit Olivette; il y a M. Lucien...

La vieille haussa les épaules. Yaume le pâtour devint rouge comme un coquelicot.

— Il y a encore..., reprit Olivette.

Mais elle n'acheva pas, et une nuance rosée monta à ses joues, tandis que son regard glissait, brillant et furtif, vers le premier des trois lits à double-étage.

D'écarlate qu'il était, Yaume devint tout blême.

A l'endroit précis où s'était arrêté le regard d'Olivette, au beau milieu de sa phrase interrompue, il y avait un personnage dont nous n'avons point encore entretenu le lecteur.

Yaume était amoureux d'Olivette, censément, pour dire comme lui.

Celui qu'Olivette regardait et que son regard semblait désigner comme le plus beau, comme le seul digne d'être comparé à Jean de la Mer dans sa jeunesse, n'avait pas prononcé une parole depuis le commencement de la veillée.

Il était assis sur un billot comme tous les autres, mais il s'adossait au lit, et sa tête, appuyée contre la couverture brune, reposait parmi ses grands cheveux épars.

Digitized by Google

Il avait les yeux fermés.

La lumière vacillante de la résine, tantôt le laissait dans l'ombre, tantôt envoyait à son visage de vagues et tremblantes lueurs.

En ces moments on distinguait, dans un costume de paysan, disposé avec une sorte de coquetterie, un jeune gars de quinze à seize ans tout au plus : tête d'Antinoüs, corps d'athlète, gracieux et charmant dans son sommeil.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Le cierge.

Yaume le pâtour (berger) avait vingt-trois ou vingt-quatre ans, juste l'âge qu'il fallait pour épouser les dix-huit ans d'Olivette. C'était un bon garçon, honnête, dévoué, sachant tresser aussi bien qu'un autre un chapeau de paille à cinq et même à sept brins, sachant graduer la corde d'un fouet, tailler un sifflet et boire une pleine écuellée.

Au physique, il n'était pas trop mal bâti, et sa ronde figure s'encadrait bonnement dans ses cheveux coupés à la Jean-Gilles.

Digitized by Google

Plus d'une fille de Vesvron avait pensé à lui ; et pourtant il avait raison de trembler en suivant le regard qu'Olivette jetait au beau dormeur.

Olivette avait la prétention d'être un peu plus qu'une paysanne, et par le fait son frais minois ne ressemblait guère aux faces larges et hâlées de ses compagnes. Elle portait d'ailleurs des robes d'indienne l'été, des robes de mérinos lisse l'hiver, ce qui la mettait tout à fait au-dessus du commun.

Pour une personne distinguée comme l'était Olivette, Yaume était peut-être un peu bas placé sur les degrés de l'échelle sociale. Olivette aurait pu demander que son futur portât au moins la livrée.

Mais sa fantaisie n'allait point de ce côté-là. Le valet de chambre de Jean Créhu, lequel avait un vieil habit gris à galons pelés, pour les jours où l'on allait à Vitré, ne séduisait en aucune façon la jolie fille. L'heureux mortel qui donnait de petits battements à son cœur, — nous disons petits, parce que le cœur d'Olivette ne battait qu'à bon escient et pas beaucoup, — cet heureux mortel n'avait ni galons rouges ni chapeau bordé.

C'était Tiennet, le beau Tiennet Blône, le

Digitized by Google

dormeur qui se faisait en ce moment un oreiller de ses grands cheveux noirs.

Ah! si Tiennet avait voulu !...

Mais Tiennet avait, ma foi, bien autre chose en tête!

En attendant, le pauvre Yaume était jaloux à faire pitié.

Son œil avait suivi l'œil d'Olivette. Et Dieu sait que ce n'était pas la première fois que l'œil fripon de la soubrette allait où il n'avait que faire.

Pauvre Yaume! cette figure brune et pâle, cette taille svelte dans sa vigueur, toute cette grâce juvénile du dormeur, il l'appréciait, il l'exagérait même, et c'étaient de gros soupirs timides!...

Le dormeur, lui, n'avait point souci de ce qui se passait à la veillée : ses yeux fermés couchaient leurs longs cils sur sa joue légèrement amaigrie, et autour de sa bouche entr'ouverte il y avait un vague sourire.

Ses lèvres remuaient parfois, mais sans produire aucun son. Il parlait sans doute à son rêve...

— Beau ou laid, dit Mathurin Houin, qui était très-laid, ça ne fait rien... On vit et on meurt, voilà.

Digitized by Google

Et le chœur, le terrible chœur de la campagne bretonne, de répéter son éternel :

— Ça, c'est vrai, tout de même.

— N'empêche, reprit Mathurin Houin, que la petite demoiselle va être riche comme une bossue.

— Ah ! dame ! fit-on à la ronde, tout de même, ça, c'est vrai.

Olivette pinça ses lèvres pleines et rouges comme deux cerises.

— On ne sait pas, murmura-t-elle, on ne sait pas.

— Comment, on ne sait pas !...

— Il y a d'autres héritiers que mademoiselle Berthe.

— Sans doute, dit Pierre Mêchet, M. Lucien... M. Fargeau... mais...

— Oui, interrompit la vieille Renotte, tu as raison de dire *mais*, mon gars... On ne sait pas d'où elle vient, celle-là !... Et quand un homme comme Jean de la Mer apporte dans sa maison un enfant, voyez-vous bien, on peut dire qu'il ne l'a pas ramassé sur la route pour l'amour du bon Dieu. Les *grous* sont cuits ; attirez vos écuelles.

Nous ne savons si c'est le voisinage du Maine et de la basse Normandie, terres classiques des

Digitized by Google

restrictions mentales, mais il est certain que les paysans d'Ille-et-Vilaine lâchent rarement leur dernier mot. Ils sous-entendent bien plus qu'ils n'expriment, et pour trouver le fond de leur pensée, il faut sortir du sens précis de leurs paroles.

Personne ne demanda d'explication. Les écuelles s'éloignèrent sur la table. Tout le monde avait compris que, dans la croyance de la vieille, Jean de la Mer avait une fille.

Renotte avait-elle deviné juste? Jean de la Mer tout seul aurait pu le dire.

— En voilà une, s'écria Yaume qui avait besoin de se venger par une comparaison, en voilà une qui est douce et bonne censément comme les anges!... Si elle est riche, tant mieux!... si tous les autres sont pauvres pour qu'elle soit plus riche, tant mieux!... Les autres, ça m'est encore égal; mais mademoiselle Berthe! oh! mademoiselle Berthe!...

Il fallut une pleine cuillerée de bouillie de blé noir pour arrêter ce flux d'enthousiasme. Personne ne protesta, du reste, autour de la cheminée. Olivette seule laissa échapper un imperceptible mouvement d'épaules.

Dans un instant chacun fut occupé à mélanger ses grous, soit avec du beurre, soit avec du lait pesé.

Digitized by Google

— Tiennet ne mange pas, dit Olivette, dont la voix prit une expression toute particulière pour prononcer ces simples mots.

Yaume oublia de souffler sur sa cuiller pleine et se brûla cruellement.

— Bah ! fit Mathurin Houin, Tiennet rêve : ça le nourrit... Il rêve qu'il va sur la mer comme notre maître, et qu'il en rapporte assez d'argent pour acheter le château du Ceuil avec la forêt, les moulins et l'étang de Brehaim par-dessus le marché. Ohé ! Tiennet !

Tiennet tressaillit légèrement et ouvrit les yeux à demi.

Tous les gars, excepté Yaume, éclatèrent de rire.

— N'est-ce pas que tu rêvais ? reprit Mathurin.

— Oui, répliqua Tiennet.

— De quoi rêvais-tu ?

Tiennet n'hésita pas.

— D'Olivette, répondit-il.

— D'Olivette !... toi !... s'écria Yaume en se levant.

— Eh bien !... après ?... fit la coquette de village, qui était toute rouge de plaisir.

— Je rêvais, reprit tranquillement Tiennet, qu'Olivette donnait rendez-vous à M. Fargeau au grand chêne creux de la Mestivière.

Digitized by Google

Nouvel et plus bruyant éclat de rire des paysans.

Yaume se rassit en fermant les poings.

Mais ce qui fut plus étrange, ce fut l'effet produit par ces paroles sur Olivette elle-même.

Elle devint extrêmement pâle, et ses lèvres se prirent à trembler.

Yaume, qui la regardait, avait des gouttes de sueur au front.

— Un rendez-vous à M. Fargeau! murmura-t-il en posant sa main sur celle d'Olivette. Censément... Oh!..

La main de la jeune fille était glacée.

— Rassure-toi, reprit encore Tiennet, dont la voix calme et remarquablement harmonieuse avait comme un accent d'amertume, ce n'était pas un rendez-vous d'amour.

Yaume sentit un frisson courir dans les doigts d'Olivette.

— Que vous ai-je fait, Tiennet Blône? murmura la jeune fille dont les yeux étaient pleins de larmes.

Tiennet se prit à sourire doucement.

— Vous ne m'avez rien fait, ma pauvre Olivette, répliqua-t-il; je dis mon rêve, voilà tout... Mais je n'ai pas rêvé que cela... Les gars, il y a un malheur dans la maison... J'ai vu le diable.

Digitized by Google

— Le diable? répétèrent toutes les bouches béantes.

Un signe de croix fit le tour du cercle, et la vieille Renotte, toute païenne qu'on la supposait, glissa sa main ridée au fin fond de sa poche pour toucher furtivement un grain de son rosaire.

Tiennet avait prononcé ses dernières paroles avec une certaine emphase; mais, en voyant la détresse générale, ses grands yeux noirs prirent une expression railleuse, et un auditoire moins troublé aurait désormais deviné la moquerie sous sa solennité d'emprunt.

— Le diable en personne, mes gars, poursuivit-il; et vous ne savez pas?... Le diable ressemble à M. Fargeau.

— Oh!... fit-on, si c'est possible!...

— Tu n'aimes pas M. Fargeau, Tiennet, dit Mathurin.

— Non. Mais cela ne fait rien au diable... Jean de la Mer est-il plus malade?

— Olivette dit qu'il est bien changé.

— J'en étais sûr! Le diable avait une fiole et un verre... il faisait boire M. Jean Créhu...

— Mais c'est un *signe*, ça! interrompit Pierre Méchet; et quand on pense à ce que disait tantôt Mérieul...

— Que disait Mérieul? demanda Tiennet.

Digitized by Google

— Mérieul disait que de l'autre côté de l'eau, hier soir, on a vu le cierge [1].

— Oh! oh!.. fit Tiennet, non sans un certain accent sceptique.

Pierre Mêchet, gros gars robuste et plus épais que les *grous* qu'il avalait à prodigieuses gorgées, ne fut pas scandalisé, parce qu'il ne comprit point le sens de l'exclamation de Tiennet.

— Le cierge est descendu, acheva-t-il, la flamme en bas, et il est entré au château par la cheminée.

— Alors, c'est une affaire arrangée, dit Tiennet sérieusement.

Puis, se reprenant tout à coup, il ajouta :

— Vous êtes tous des ânes... je n'ai rien rêvé... le diable aurait honte de s'occuper de vous!

Il se renversa de nouveau, croisa ses mains derrière la tête et ferma les yeux pour se rendormir.

Olivette s'était glissée inaperçue derrière le

[1] Quand quelqu'un doit mourir, on voit, la nuit, un cierge descendre, la flamme en bas, et pénétrer dans la maison, par la croisée si c'est un prêtre, par la porte si c'est une femme, par la cheminée si c'est un homme, et surtout si c'est le maître du logis.

Digitized by Google

lit à double étage. Elle avait gardé toute sa pâleur.

— M. Tiennet, murmura-t-elle, répondez-moi bien bas comme je vous parle... Si vous n'avez rien rêvé, pourquoi dire que j'ai un rendez-vous au chêne creux de la Mestivière?

— Avec M. Fargeau, mademoiselle Olivette ?

— Oui... avec M. Fargeau.

— Pourquoi, mademoiselle Olivette, donnez-vous des rendez-vous à M. Fargeau au chêne creux de la Mestivière ?

Ceci fut prononcé d'un ton sec.

Olivette se tut.

Elle cherchait évidemment un biais pour renouer l'entretien brisé et pour questionner encore, lorsqu'un bruit lointain se fit à l'intérieur du château. On entendit comme un cri étouffé.

Tiennet Blône bondit sur ses pieds.

Il se tenait droit, les muscles tendus, l'oreille et le regard au guet, développant sans le savoir toute la richesse de sa merveilleuse stature.

Tout le monde faisait silence et attendait.

Il n'y eut point de second cri.

— C'est la voix de Jean de la Mer, dit Tiennet Blône.

Digitized by Google

Avant que personne pût répondre, des pas précipités retentirent dans la chambre voisine, et un grand jeune homme, frêle et presque chauve déjà, montra sa figure effrayée à la porte de la cuisine.

— M. Fargeau ! murmura-t-on.

Et personne n'osait l'interroger.

A la vue du nouvel arrivant, Tiennet s'était reculé dans l'ombre ; il s'appuyait à la colonne grossièrement sculptée de l'un des lits.

M. Fargeau s'était arrêté sur le seuil.

— Mes bons amis, dit-il avec hésitation, M. Créhu de la Saulays est bien malade... il nous faudrait... peut-être... un médecin...

— Peut-être !... répéta mentalement Tiennet Blône, dont le regard fixe et froid couvrait Fargeau.

Personne ne répondit à l'appel de ce dernier.

Ce silence, loin de le déconcerter, parut lui plaire, car ses sourcils froncés se détendirent et sa voix devint plus assurée.

— Je sais bien qu'il y a des difficultés, reprit-il; la nuit est noire... Le bateau a été emporté de l'autre côté de la Vesvre... et ce serait un hardi compagnon que celui qui essayerait de traverser à cheval la prairie inondée...

Digitized by Google

— Oui, fait! dit Mathurin Houin ; faudrait pas avoir froid aux yeux, M. Fargeau !

— Censément, appuya le pâtour Yaume, qui cherchait du regard Olivette et qui ne l'apercevait point.

— Faudrait être en ribote, murmura Pierre Mêchet.

— Ou bien innocent...

— Ou bien fou !

Mérieul, Yvon, Fancin, Renotte et autres opinèrent dans le même sens, après quoi tout le monde s'unit pour frapper en chœur la conclusion sacramentelle :

— Tout de même, ça c'est vrai !

Tiennet Blône écoutait et ne disait mot. Fargeau avait autour de la lèvre comme un méchant sourire.

Olivette se pencha en travers du lit pour mettre sa bouche tout près de l'oreille de Tiennet.

— Entendez-vous? prononça-t-elle bien bas ; pour traverser la prairie inondée à cheval, faut être ivre ou fou... et pourtant je connais quelqu'un qui l'a traversée à cheval la nuit dernière.

Olivette avait cru frapper un grand coup, mais le jeune gars se borna à lever sur elle son regard

Digitized by Google

perçant et hardi jusqu'à l'effronterie. Olivette baissa les yeux, car elle se sentait faible et vaincue. Ce fut alors seulement, et quand elle ne pouvait plus le voir, que Tiennet Blône courba la tête à son tour.

Un nuage de tristesse amère venait de passer sur son front.

M. Fargeau continuait d'un ton paterne :

— Mes pauvres enfants, comment faire?... M. Jean Créhu est pourtant bien malade!...

— Avec la pluie qui tombe depuis l'après-dînée, répliqua Mathurin Houin, l'étang de Brehaim doit être dégelé... M'est avis que l'éclusier aura pu ouvrir ses portes dès ce soir... Au petit jour on pourra passer.

— Censément, dit Yaume, quelle heure est-il?

M. Fargeau tira sa montre.

— Deux heures après minuit, répondit-il.

— Eh bien! s'écria Yaume, à six heures on partira... Deux heures! ajouta-t-il à part lui; Olivette aura été censément se coucher.

M. Fargeau semblait tout à fait guéri de cette vague inquiétude que son visage exprimait naguère.

Il fit quelques pas à l'intérieur de la cuisine.

Digitized by Google

— Comme ça, mes bons amis, dit-il, personne ne veut se charger de la commission tout de suite?

Chacun regarda son voisin en disant :

— Dame!...

Et pas un ne bougea.

Pour la seconde fois, des pas se firent entendre dans le corridor.

— Eh bien! cria une voix franche et jeune au dehors, est-on parti, Fargeau?

Les figures changèrent autour du foyer, tandis que le nom de M. Lucien courait de bouche en bouche. Chaque physionomie semblait dire : « Voilà l'affaire qui va prendre une autre tournure, et bon gré mal gré, il va falloir en découdre! »

Et personne n'était bien rassuré, parce que, dans cette nuit noire et sans lune, il y avait danger réel à traverser la prairie inondée.

Fargeau retourna vers la porte.

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit-il, mais ces bonnes gens ne veulent pas...

— Ils ne veulent pas! répéta la voix du corridor avec un accent de colère.

En même temps, une lumière plus vive que celle de la résine éclaira la porte, et le plus jeune des neveux de Jean de la Mer, Lucien Créhu

Digitized by Google

de la Saulays, passa le seuil, un flambeau à la main.

C'était un gracieux et beau jeune homme, au visage doux et presque féminin. Il était moins grand que Fargeau; mais sa taille, sans être remarquablement robuste, avait tant de souplesse et des proportions si heureuses, qu'il semblait porter en réalité sa tête plus haut que son cousin.

En entrant, il rejeta en arrière les boucles de ses cheveux blonds, et parcourut du regard les rangs des domestiques et fermiers du Ceuil.

— Ils ne veulent pas! dit-il encore en élevant son flambeau comme pour mieux voir les récalcitrants, quand leur maître est en danger de mort!...

— Oh! interrompit le doux Fargeau, j'aime à penser que tu vas beaucoup trop loin.

Lucien se retourna vers lui et lui tendit la main.

— Mon pauvre Fargeau, dit-il, tu ne peux pas t'accoutumer à cette idée; mais notre oncle est bien changé... et, depuis une heure, son mal augmente d'une façon si terrible...

Il s'interrompit pour reprendre d'un ton de commandement :

— Holà! Mérieul! selle mon cheval... Puis-


Digitized by Google

qu'il n'y a pas un homme ici, j'irai moi-même.

— Vous, M. Lucien! s'écria-t-on de toutes parts.

Tiennet quitta la position qu'il avait gardée jusqu'alors auprès du lit à double étage et s'avança au centre du cercle.

— Reste, Mérieul, dit-il. Il y a un homme ici... et j'aime à seller moi-même le cheval que je monte.

Fargeau avait involontairement froncé le sourcil, mais sa physionomie reprit tout de suite son expression bénigne.

Les paysans regardaient Tiennet, la bouche ouverte.

Olivette, toujours cachée, le contemplait avec admiration.

Tiennet avait la figure aussi calme que s'il se fût agi d'aller au bout de l'avenue.

— Voilà qui est bien, mon jeune ami, lui dit Fargeau avec une chaleur affectée. Voilà qui est très-bien!

Et il ajouta plus bas en se penchant à son oreille:

— Vous irez chez le docteur Morin, n'est-ce pas...? Notre respectable oncle n'a confiance que dans le docteur Morin!

Tiennet s'inclina.

Digitized by Google

Lucien lui donna la main en disant :

— Merci, Tiennet. Si j'avais su que tu étais là, je t'aurais dit tout bonnement : « Prends mon cheval et pars. »

Tiennet serra la main qu'on lui tendait, et son œil eut comme un éclair de fierté.

Lucien ajouta :

— Tu iras chez le docteur Méaulle.

— J'irai, M. Lucien.

— Et aussi vite que ton cheval pourra te porter !

— Si quelque glaçon ne lui défonce pas le poitrail, M. Lucien, je serai à Vitré dans trois quarts d'heure.

Il quitta la salle basse.

— Censément, dit Yaume, le gars Tiennet pourrait bien ne pas revenir !

Olivette pâlit dans sa cachette.

— Mes garçons, prononça gravement Mathurin Houin, faut dire un *Pater* et un *Ave* pour Tiennet Blône.

Il ôta son bonnet de laine et se leva.

La vieille Renotte retourna sa chaise, la seule qui fût dans la cuisine, et se mit à genoux.

On récita le *Pater* et l'*Ave* avec lenteur.

Le vent et la pluie, redoublant de violence, faisaient un tapage d'enfer au dehors.

Digitized by Google

On entendit le pas d'un cheval dans la cour.

Tous les paysans se précipitèrent à la porte de la cour et virent Tiennet en selle. M. Lucien lui donnait une dernière poignée de main.

— Bon voyage, gars Tiennet, crièrent-ils, et que Dieu te bénisse!

Olivette, profitant de ce mouvement, se glissa hors de sa cachette, monta en courant l'escalier de sa chambre, et tomba sur ses deux genoux, au pied de son lit.

— A demain, les vieux! cria Tiennet qui éperonna son cheval.

En passant la porte de la cour, il entendit la voix de M. Fargeau, qui lui disait tout bas par derrière :

— Le docteur Morin, mon bon Tiennet, c'est chez le docteur Morin qu'il faut aller...

La porte de la cour se referma; on entendit un instant les pas du cheval qui clapotaient dans la boue du chemin. Puis le silence.

Digitized by Google

III

Berthe l'aveugle.

De longs corridors humides et noirs où le vent s'engouffrait en pleurant, des fenêtres aux châssis tremblants qui battaient, secoués par l'orage ; un mortel silence partout où le bruit de la veillée ne pouvait être entendu...

Malgré sa préoccupation, Olivette avait grand'-peur en montant les escaliers du château pour regagner sa chambre.

Un instant, elle eut la pensée de s'arrêter sur le palier et d'attendre M. Fargeau pour lui dire :

— On a surpris notre secret... Je ne veux pas aller au chêne creux de la Mestivière.

Digitized by Google

Mais attendre dans cette nuit plaintive, parmi ces sons étranges! Attendre toute seule au milieu des ténèbres, quand cet homme se mourait là, tout près! quand on avait vu *le cierge!...*

Olivette n'était pas une nature très-poétique, et le merveilleux ne la gênait guère quand il faisait beau soleil sur la lande. Mais c'était une fille de la Bretagne, après tout, et cette lugubre nuit pesait sur l'âme comme un linceul glacé.

Elle n'attendit point M. Fargeau.

Curieuse qu'elle était, loin de jeter comme à l'ordinaire son regard furtif dans la chambre de M. Jean Créhu, dont la porte entre-bâillée laissait passer une étroite bande de lumière, elle hâta le pas en frissonnant et fit par trois fois le signe de la croix.

Car, sous peu, cette chambre allait être tendue d'un drap noir, semé de tristes larmes d'argent.

N'avait-on pas vu le cierge?...

Si Olivette eût été plus brave, elle aurait vu la chambre de Jean de la Mer, silencieuse et morne, éclairée par une seule lampe.

C'était une vaste pièce, boisée de chêne brun et ornée çà et là de quelques vieux portraits pendus comme au hasard contre les lambris.

De noirs soliveaux, soutenus par une maî-

Digitized by Google

tresse-poutre qui fléchissait à son milieu, remplaçaient le plafond et absorbaient dans leurs cavités les pâles rayons de la lampe.

Pour meubles, il y avait le grand lit à colonnes de Jean Créhu de la Saulays, une chaise longue, un coffre sculpté servant de secrétaire, et des planches recouvertes de cuir qui s'alignaient sur trois côtés de la chambre et supportaient une armée de bouquins.

Jean de la Mer était demi-couché sur sa chaise longue, loin du foyer et près de la lampe. Sur un guéridon, à ses côtés, était ouvert ce livre vide et sot dans sa négation aveugle, ce pauvre livre qui effraye tant les curés et les mères de famille, cette déclamation pédante, diffuse, ce blasphème impuissant : *les Ruines*, de Volney.

Nous l'avons dit, Jean Créhu de la Saulays était un homme du dernier siècle; la négation le tentait; le doute lui plaisait. Il pensait être courageux en disant ces monstrueuses fadaises :

— Dieu n'est pas; l'âme meurt, etc.

De nos jours, il se serait abonné au journal *le Peuple.*

A moins qu'il ne se fût converti après février, à l'exemple de tous ces philosopheurs spéculatifs

Digitized by Google

qui hurlent la veille et qui tremblent le lendemain.

Lesquels philosopheurs valent encore mieux assurément que les habiles, rompus à la manœuvre contraire, savoir : trembler avant et hurler après.

Nous devons dire que Jean de la Mer ne tremblait pas souvent. Il s'était battu comme un diable en sa vie. C'était un brave boucher. Dieu, qui lui avait donné une intelligence étroite, un esprit contrariant et rétif, à la vérité, l'aura peut-être reçu en sa miséricorde.

A l'autre bout de la chambre, au coin de la cheminée, Berthe l'aveugle était assise, la tête appuyée contre le marbre, immobile et muette.

Il n'y avait personne autre dans la chambre.

Fargeau et Lucien, les deux neveux de Jean de la Mer, étaient, comme nous l'avons vu, descendus tous les deux à la cuisine.

Jean Créhu de la Saulays avait les deux yeux ouverts et fixes. Il regardait le vide.

Il était très-pâle et ses membres avaient un tremblement continu.

C'était un vieillard de haute taille, le front très-élevé, mais étroit, la figure longue et maigre.

Digitized by Google

Ses cheveux, qui restaient abondants, sa barbe touffue et ses sourcils, faisant saillie au-dessus de ses yeux éteints, étaient d'un blanc éclatant et uniforme.

Il portait le pantalon de toile grise et la redingote en peau de chèvre.

La vieille Renotte était assurément mieux informée que nous sur la question de savoir si Jean de la Mer avait été un Adonis dans sa jeunesse. Maintenant qu'il avait plus de quatre-vingts ans et qu'une grave maladie le tenait cloué sur sa chaise longue, lui, l'homme du mouvement et des violentes fatigues, on ne pouvait plus guère juger.

L'impression produite par la vue de ce grand corps étique et tout d'une pièce, par cette figure hâve, noyée en quelque sorte dans les masses blanches de la barbe, par ce regard morne qui semblait n'avoir plus de vie, était une sorte de superstitieuse terreur.

Jean de la Mer était effrayant à voir comme un fantôme.

La lampe qui brûlait près de lui éclairait vivement son visage et n'envoyait que de vagues lueurs aux traits de la jeune fille qui s'asseyait près du foyer.

Dans ces toiles de maîtres que le temps a

Digitized by Google

noircies, le regard étonné distingue parfois et découvre à la longue de suaves beautés, des contours exquis, de divines choses que le premier coup d'œil n'avait point aperçues.

C'est comme une brume qui se dissipe avec lenteur, comme un voile qui peu à peu se soulève et révèle à l'artiste, ému respectueusement, l'intime pensée du génie.

Il y a quelque chose de mystérieux et de timide, de sacré, dirions-nous presque, car l'art vient du ciel, et ces belles émotions dont nous parlons ne sont guère excitées que par les peintres de la croyance catholique.

Parce que le catholicisme, cette arche merveilleuse qui relie l'homme à l'ange, est la religion de l'art.

Majestueux temple où resplendit la poésie, autel béni qu'on encense avec l'amour !

Ces formes célestes qui percent le nuage épaissi par le temps, ces miracles devinés, cette beauté dont la perception est déjà comme une conquête, impressionnent plus profondément, sinon plus vivement, que la beauté en lumière, que les formes dont la perfection s'accuse aux regards profanes du premier venu.

Ceci est un fait que la plume expliquerait comme tout autre fait. Mais à quoi bon expli-

Digitized by Google

quer ce qui se sent? et qu'ajoute, je vous prie, la plus habile dissertation au parfum d'une rose?

Là-bas, dans ces demi-ténèbres, ressortant sur le marbre noir de la haute cheminée, vous eussiez dit l'ange des toiles inspirées, l'ange mystique qui prie, qui sourit ou qui pleure à la droite de l'âme.

Elle était belle, cette pauvre fille à qui Dieu avait pris la lumière, belle comme la mélancolie des seize ans, belle comme ce premier et triste sourire d'amour qui étonne l'insouciance de la vierge.

Belle et jolie, car c'était une enfant. Et dans sa nuit, la pauvre petite aveugle qui n'avait point de père et point de mère, elle souriait souvent, heureuse, confiante, consolée.

Hélas! elle pleurait aussi, et c'était navrant de voir briller de grosses larmes dans ces yeux si beaux, si purs, si tendres, dans ces yeux qui ne vivaient pas!

Berthe avait dix-sept ans. Elle ne se souvenait point d'avoir vu jamais les rayons du soleil. Quand Jean de la Mer l'avait amenée avec lui, en 1813, elle était déjà aveugle.

Elle était grande et svelte jusqu'à paraître frêle; sa taille, toute gracieuse en sa faiblesse,

Digitized by Google

cachait ses contours délicats sous une robe de laine sombre.

En ce moment, où sa tête s'appuyait contre le marbre, ses grands cheveux noirs, que nul lien ne rattachait, tombaient en boucles soyeuses et largement ombrées le long de ses tempes, jusque sur son sein.

Elle rêvait. Il y avait autour de ses lèvres fraîches et caressantes un vague sourire. Une larme, au contraire, tremblait au bout de ses longs cils.

Ses yeux, d'un bleu obscur et qui n'avaient point la fixité glacée des yeux d'aveugle, semblaient penser.

Un silence complet régnait dans la chambre.

Berthe se prit à écouter. Puis elle étendit sa main blanche et finement modelée dans la direction d'une chaise qui était vide à côté d'elle.

— Lucien ! M. Lucien !... murmura-t-elle bien bas.

Lucien n'avait garde de répondre.

— Il me semble que j'ai dormi, pensa Berthe en se redressant pour dégager son front inondé de cheveux ; il doit être bien tard.

Puis elle appela encore à voix basse :

— M. Lucien ! M. Fargeau !

Personne ne répondit. Les yeux de Jean de

Digitized by Google

la Mer restèrent immobiles et mornes comme s'il n'avait pas entendu.

Berthe frissonna légèrement. Elle se sentait seule. L'idée lui vint que le malade dormait, puis l'idée qu'il était mort.

Elle mit ses deux mains sur son front, où la sueur froide venait.

— Monsieur !... Monsieur !... Mon oncle !... M. Jean Créhu !...

Le silence !...

Berthe se laissa glisser sur ses genoux et joignit les mains pour prier.

Mais avant que le premier mot de la prière fût prononcé, elle tressaillit et s'arrêta, parce qu'une voix venait de s'élever enfin dans cette chambre muette.

Voix étrange et changée, que Berthe reconnaissait à peine.

D'ordinaire, Jean Créhu avait cet organe vibrant et rude de l'homme qui a parlé longtemps au bruit de la tempête. Aujourd'hui, c'était une voix courte, mais faible, presque douce.

— Que fais-tu là, Berthe? disait le vieillard; et pourquoi es-tu seule?

— Dieu soit loué! s'écria Berthe qui voyait ses craintes trompées.

Digitized by Google

La longue figure du vieillard eut un sourire funèbre.

— Tu me croyais mort déjà, n'est-ce pas? murmura-t-il; j'ai quatre-vingt-deux ans...

— Vous resterez longtemps encore avec nous, mon oncle, voulut dire la jeune fille.

Jean de la Mer l'interrompit.

— Fais sonner ma montre, Berthe, reprit-il.

Berthe obéit. La montre sonna deux heures après minuit.

— Ferme la porte, ajouta Jean de la Mer; mets le verrou... ces deux neveux que j'ai nourris m'abandonnent...

— Oh! monsieur !... fit Berthe.

— Eh bien! quand ils m'abandonneraient! où serait le mal, puisque je vais mourir? Ils ne peuvent plus rien espérer de moi; ils s'en vont... L'homme est ainsi fait, petite fille... Il y a bien longtemps que je le sais.

Berthe, habituée à cette chambre connue, s'était dirigée vers la porte sans tâtonner. La porte fut fermée.

— Viens ici, Berthe , poursuivit Jean de la Mer dont la voix s'adoucit encore; assieds-toi là, tout près de moi, et causons.

Berthe s'assit sur la chaise occupée naguère par Fargeau, le plus âgé des neveux de Jean

Digitized by Google

Créhu. Le vieillard lui prit les mains, et Berthe eut un frisson au contact de ces doigts glacés.

— Suis-je bien changé? demanda confidentiellement Jean de la Mer.

Puis se reprenant vivement, il ajouta en souriant avec amertume :

— Fou que je suis!... En voyant ces beaux grands yeux bleus, j'oublie toujours qu'elle est aveugle...

Berthe avait baissé la tête.

Jean de la Mer la contemplait, et son regard avait repris un peu de vie.

— Oui... oui..., pensa-t-il tout haut, voilà le monde, l'œuvre de celui qu'on appelle Dieu !... Dans ce fruit mûr et vermeil qu'on va porter à ses lèvres, il y a un ver impur... Et cette enfant qui ressemble aux anges est frappée d'un châtiment horrible... Elle qui n'a jamais péché !

Berthe devint plus pâle ; puis un incarnat vif envahit sa joue tout à coup.

Était-ce qu'elle comprenait le sens froidement blasphématoire des paroles du vieillard ? Était-ce que ce mot : *elle n'a jamais péché,* tombait sur sa conscience comme un reproche?...

Elle garda le silence.

Jean de la Mer continuait :

— A l'âge où les autres jeunes filles s'épa-

Digitized by Google

nouissent comme des fleurs dans le sourire et dans la joie, tu souffres, toi, ma pauvre Berthe... Tu n'aimes pas et tu n'es pas aimée...

Il lâcha la main de Berthe, et son regard, redevenu morne, se perdit de nouveau dans le vide.

Il ne vit pas la paupière de Berthe battre, lutter, puis se fermer sur une larme qu'elle voulait cacher.

La larme glissa entre les cils, et roula lentement sur la joue.

Berthe ne disait rien.

— Sais-tu? reprit Jean de la Mer, une fois, j'ai voulu te tuer, Berthe, tant j'avais pitié de toi!... Tu avais un an... La veille, j'avais vu tes grands yeux bleus me sourire, et sourire aussi joyeusement au beau soleil des tropiques qui se levait dans les vapeurs, au loin, sur l'Océan... Car tu n'étais pas aveugle, alors.

Berthe se redressa. Vous eussiez dit que ses yeux, brillants et inquiets, avaient recouvré tout à coup la faculté de voir.

— Ce fut ce jour-là, poursuivit le vieillard, que Dieu te frappa, toi, pauvre innocente... Un orage vint... Tu jouais sur le gaillard d'arrière dans les bras de ta mère...

— Ma mère! répéta Berthe.

Digitized by Google

— Une pauvre innocente aussi, ma fille, et que Dieu cruel frappa du même coup... La foudre qui te prit la vue, Berthe, prit la vie de ta mère...

— Oh!... fit la jeune fille qui mit les deux mains sur son cœur.

— Elle était belle comme toi, jeune, heureuse plus que toi. On la mit dans un linceul blanc avec un boulet de douze au cou... et son tombeau fut la mer... Toi, je te pris dans mes bras, Berthe, et quand le médecin de bord m'eut dit : « Elle est aveugle pour toute sa vie, » je te suspendis un instant au-dessus du gouffre... Le courage me manqua... Pardonne-moi, pauvre fille...

Berthe songeait à sa mère qui était morte jeune, belle, heureuse.

C'était la première fois que Jean Créhu lui parlait de tout cela.

D'ordinaire, le vieillard était muet sur toutes les choses du passé.

— Mais tu crois en Dieu, toi, Berthe, reprit-il en donnant à sa voix une inflexion moqueuse.

— Oh! oui! interrompit la jeune fille qui joignit ses mains ardemment ; je crois en Dieu qui garde l'âme de ma mère... en Dieu qui est

Digitized by Google

l'espoir des faibles et la consolation des malheureux comme moi !

— Crois ce que tu voudras, ma fille, dit Jean de la Mer, qui fit un geste de fatigue et prit le volume des *Ruines* de Volney qui était auprès de lui sur le guéridon.

— Je ne puis plus lire, dit-il en déposant le livre ; allons ! il paraît que je vais voir bientôt par moi-même ce qu'il y a de vrai dans la croyance des hommes... Fais sonner ma montre, Berthe.

La montre sonna trois heures.

— Le temps marche bien vite cette nuit, grommela Jean de la Mer.

Puis, comme s'il se fût raillé lui-même, il ajouta :

— Combien y a-t-il de demi-heures dans quatre-vingt-deux années ?

Il renversa sa tête contre le coussin de sa chaise longue, et ramena ses bras sur sa poitrine.

Dans cette position, avec la longue barbe neigeuse qui tombait jusqu'à ses mains jointes, il ressemblait à ces statues de hauts barons, oubliées dans les chapelles, qui se couchent, droites et roides, avec un lévrier aux pieds, sur le marbre incliné des vieilles tombes.

Au bout de quelques minutes, un bruit se fit à la porte.

Digitized by Google

Jean de la Mer retrouva sa voix de commandement pour dire :

— N'entrez pas! Je veux être seul.

— C'est moi, mon bien cher oncle, murmura Fargeau dans le corridor ; je reviendrai quand il vous plaira de me recevoir.

On entendit son pas s'éloigner.

Et Berthe, qui avait, comme tous les aveugles, le sens de l'ouïe extrêmement sensible, entendit encore autre chose.

C'était le pas de Fargeau qui revenait bien doucement, bien doucement.

Berthe devinait que le regard de Fargeau était à la serrure.

— Ma fille, dit Jean de la Mer après un long silence, prends la clef de mon coffre qui est là, sur le guéridon, et va l'ouvrir.

Comme la jeune fille obéissait, Jean de la Mer la suivait des yeux, et il y avait dans son regard une sorte de tendresse.

Le coffre fut ouvert.

— Sur le devant, il y a des papiers, poursuivit le vieillard ; prends les deux premiers et apporte-les-moi.

Berthe obéit encore. Elle apporta deux feuilles doubles de ce papier épais et rude sur lequel le fisc a coutume d'apposer ses deux timbres.

Digitized by Google

Ces papiers étaient deux testaments olographes, faits à des époques différentes.

L'un ne contenait que quelques lignes.

L'autre emplissait les quatre pages de son papier timbré d'une écriture fine et serrée.

Digitized by Google

IV

Les fleurs de mai.

Jean de la Mer retint entre les siennes la main qui lui apportait les deux papiers timbrés, et son regard se reposa encore, longuement, sur le front pur et charmant de Berthe.

— Si aimer n'était pas plus fou encore que de croire, prononça-t-il à mi-voix et comme se parlant à lui-même, je pense que je t'aimerais, ma pauvre Berthe.

— Moi, je vous aime, M. Jean, répliqua la jeune fille, émue par ce sentiment de mort profond et subtil qui emplissait la chambre, si l'on

Digitized by Google

peut ainsi s'exprimer ; moi, je donnerais ma vie pour que Dieu vous gardât de tout mal.

Jean de la Mer ne répondit pas ; mais sous les flots épais de sa barbe blanche, un sourire heureux se glissa.

— Allume deux bougies et donne-moi ma loupe, dit-il ; fût-ce pour la dernière fois, il faut que je lise encore !

Berthe alluma deux bougies, et trouva en tâtonnant sur le guéridon une grosse lentille montée en or qu'elle tendit au vieillard.

Celui-ci la regardait toujours ; et, sur cette face rude, que l'approche des dernières heures rendait plus austère encore, il y avait comme un vague attendrissement.

— Tu m'aimes, disait-il, c'est peut-être vrai... car tu es la seule créature humaine en qui je n'aie jamais découvert une pensée mauvaise... Tu m'aimes... Et qu'ai-je fait pour toi? Je t'ai donné du pain... comme une aumône... Je ne t'ai rien donné que du pain, car tu n'as pas même un nom, pauvre Berthe.

Il l'attira tout près de lui.

— Écoute, murmura-t-il, serais-tu bien heureuse d'avoir un nom, Berthe ?

— Un nom ?... répéta la jeune fille comme si elle n'eût pas compris.

Digitized by Google

— Il faut bien que je te paye, enfant, poursuivait le vieillard avec une sorte d'effusion ; depuis dix ans, si j'ai eu quelques pauvres minutes de repos et de bonheur, c'est à toi que je les dois... Quand tu chantes, Berthe, je souris malgré moi... et malgré moi j'espère... Ne me parle pas, s'interrompit-il, car je viens d'entendre trois heures et demie sonner à l'horloge du château... Encore trente minutes de passées. Et qui sait si j'ai à vivre désormais autant d'heures que j'ai vécu d'années ? S'il y a des anges, les anges doivent avoir la voix puissante et pure comme toi... Ta voix, c'est la seule chose en ce monde qui m'ait jamais parlé du ciel !

Il lâcha la main de Berthe.

— Lève-toi, poursuivit-il, va prendre ta harpe et chante.

Berthe se recula effrayée.

— Chanter ! dit-elle ; à cette heure... et au moment où...

Elle n'acheva pas.

— Au moment où je vais mourir ?... n'est-ce pas ? dit Jean de la Mer.

Et le méchant esprit de contradiction qui était en lui depuis le jour de sa naissance reprenant le dessus, il ajouta :

Digitized by Google

— Ce n'est plus guère la peine, c'est vrai... Eh bien! ne chante pas, Berthe, ne chante pas, ma fille.

Berthe traversa la chambre d'un pas chancelant, et souleva l'épais rideau qui se drapait au devant de la croisée. Dans l'embrasure profonde et large où quatre personnes auraient tenu à l'aise, une harpe était serrée.

Berthe fit rouler la harpe jusqu'au milieu de la chambre.

— Merci, dit Jean de la Mer avec un reste de sécheresse.

Berthe préluda timidement. Ses pauvres yeux étaient pleins de larmes.

Pendant qu'elle préludait, Jean de la Mer prit à la main les deux testaments et les examina à l'aide de sa loupe qui faisait chaque lettre plus grosse que le poing.

Berthe avait bien deviné. Fargeau Créhu de la Saulays était revenu à pas de loup. Son front demi-chauve se collait à la porte.

Son œil était au trou de la serrure.

Et son âme passait en ce moment dans son regard.

Sans le bruit de la harpe, on eût entendu le souffle brusque et irrégulier qui faisait bondir sa poitrine.

Digitized by Google

Fargeau devinait, par cette intuition des ambitieux et des avides, qu'une partie terrible se jouait entre lui et l'aveugle.

Berthe ne s'en doutait même pas.

Elle chantait :

« Comme j'allais puiser de l'eau à la fontaine, les rossignols des nuits disaient d'une voix douce :

« — Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui.

« Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps !... »

Jean de la Mer l'avait dit : Berthe avait la voix puissante et pure que doivent avoir les anges.

Cette voix profonde, limpide comme l'eau qui tombe dans le bassin de cristal des fontaines féeriques, allait droit à l'âme et y réveillait le sentiment du beau et du bon, la pensée de Dieu.

Jean de la Mer avait mis sa tête blanche sur un coin du coussin. Il écoutait, et il lisait.

Le premier testament, celui qui contenait quatre grandes pages d'écriture serrée, c'était la nature même du vieux Jean Créhu de la Saulays, traduite et transposée sur papier timbré.

C'était son scepticisme orgueilleux et bizarre, son désespoir, le mépris qu'il faisait des hommes.

Digitized by Google

L'autre testament, celui qui contenait seulement quelques lignes, était une bonne inspiration suivie par hasard.

Nous connaîtrons sans doute plus tard le premier testament, qui ne réalisait pas, tant s'en fallait, toutes les espérances de M. Fargeau.

Quant au dernier, il disait simplement :

« Je lègue l'universalité de mes biens meubles et immeubles à Berthe Créhu de la Saulays, *ma fille.*

« A charge de servir une pension de dix mille livres par année à... (le nom avait été effacé deux fois, rétabli deux fois et encore effacé) *mon fils.* »

Berthe poursuivait son chant :

« Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps !

« Comme la rose quitte la branche du rosier, la jeunesse quitte la vie ;

« Celles qui mourront au mois de mai, on les couvrira de fleurs nouvelles ;

« Et du milieu des fleurs nouvelles, les jeunes filles mortes s'élèveront vers le ciel comme le passevole du calice des roses. »

Fargeau perdait le souffle.

Jean de la Mer écarta le long testament, après y avoir jeté un coup d'œil, et prit à la main celui qui ne contenait que trois lignes.

Digitized by Google

On eût dit que la céleste voix de Berthe lui était comme un conseil d'en haut.

Il regarda la jeune fille.

Les grands yeux bleus de Berthe étaient levés vers le ciel. Son visage aux lignes heureuses et pleines d'harmonie, éclairé par la lumière plus vive, semblait avoir une douce auréole.

Jean de la Mer se disait :

— Eh bien ! qui sait? Il me semble que je m'endormirai plus tranquille là-bas, dans le cimetière de Vesvron, si je la laisse heureuse...

Berthe s'était arrêtée.

— Chante encore, ma fille, dit Jean de la Mer ; chante, je t'écoute...

Et cette fois, ce mot, *ma fille,* avait cette tendresse que lui donne la bouche d'un père.

Berthe reprit :

« Quand la pauvre fille entendit ce que disait le rossignol, elle mit ses deux mains en croix :

« — Dame Marie, je vais dire un *Ave* en votre honneur,

« Pour que j'aille bien vite attendre mes compagnes dans le paradis... (1). »

(1) Voir l'admirable recueil publié par M. Th. Hersart de la Villemarqué, le savant et poétique traducteur des poésies originales bretonnes, — BARZAZBREIZ, *Chants de la Bretagne.* — La romance à laquelle nous avons emprunté ici quelques vers est, suivant M. de la Villemarqué, l'œuvre de deux jeunes sœurs du pays de Cornouailles. — Elle a pour titre : *Les Fleurs de mai.*

Digitized by Google

— Assez! dit en ce moment Jean de la Mer.

Et son accent était tel que les doigts de Berthe s'arrêtèrent, glacés, sur les cordes de sa harpe.

— Souffrez-vous davantage, mon oncle? demanda-t-elle avec effroi.

Jean de la Mer, sans motif apparent, et dans ce court espace de temps qu'il avait fallu à la pauvre Berthe pour chanter les premiers vers de son troisième couplet, Jean de la Mer s'était transformé.

Nul ne savait à quel vent bizarre tournaient les pensées de ce vieil homme.

Cette froideur austère et sèche qui caractérisait si remarquablement son visage était tout d'un coup revenue.

Plus de sourire sous sa barbe, plus de rayon humain dans son œil qui avait pris l'immobilité du cristal.

Au lieu de répondre à l'interrogation de Berthe, il jeta sa loupe loin de lui, comme s'il eût voulu dire : « Je ne verrai plus rien en ce monde. »

Puis il plia en quatre le testament que nous avons transcrit plus haut.

Et il l'approcha de la bougie pour le réduire en cendres.

Digitized by Google

Fargeau saisit son cœur à poignée. Lequel des deux testaments était menacé de destruction? Fargeau ne pouvait le voir!

Il avait envie de s'élancer. Il était fou...

— Mon oncle, répétait cependant Berthe qui n'osait bouger, souffrez-vous davantage?

— Je ne suis pas ton oncle, répliqua le vieillard; je ne te suis rien... va-t'en!

Berthe se levait pour obéir.

— Reste! reprit Jean de la Mer, qui semblait hésiter.

Le testament, en effet, n'avait pas encore touché la flamme de la bougie.

Le *vent bizarre* soufflait: la pensée du vieil homme tournait...

Ce vent qui souffle aussi sur nous et autour de nous avec plus ou moins de violence, ce vent, qui est la folie humaine, s'appelle l'Orgueil!

L'orgeuil égoïste et vain qui renie Dieu pour s'écouter soi-même, qui rejette le flambeau pour marcher dans sa propre nuit.

Il n'est point de nature, si morte ou si perdue que vous la puissiez supposer, qui ne puisse renaître ou se retrouver en un bon mouvement.

Mais l'égoïsme parle, mais l'orgueil souffle, et le bon mouvement disparaît comme cette herbe éphémère qui perce le sable du Sahara après les

Digitized by Google

pluies et qu'une heure de grand soleil fait évanouir.

L'orgueil, la plaie honteuse et incurable!

Le péché originel !

Le mauvais ange, Satan!

Satan, tour à tour terrible et burlesque !

Il s'était habitué, ce vieillard, maintenant couché sur son dernier lit, à étonner tout le monde.

Le monde, c'est-à-dire deux ou trois cents paysans de Vesvron et quatre douzaines de bourgeois de Vitré.

Car le monde est la chose la plus élastique qui se puisse rêver. Pour César, c'est l'univers romain. Pour Napoléon, ce sont les deux hémisphères. Pour le vieux Jean Créhu, orgueilleux pourtant comme Napoléon et César, c'étaient deux lieues carrées, un sol foulé par des sabots, soixante ou quatre-vingts taudis où l'on ne savait pas lire!

A la condition de plonger ce monde-là dans l'admiration et dans la stupeur, Jean Créhu disait: « Dieu n'est pas ! » Jean Créhu se damnait...

Eh mais! n'allez-vous pas vous étonner et crier au vieux fou, bonnes gens de Paris, vous qui demeurez porte à porte avec quelque mapah râpé, avec quelque dieu plein de tabac et d'eau-de-vie?

Digitized by Google

Malepeste ! vos saltimbanques socialistes et ces singes furieux qui grimacent un jour, qui dansent sur la corde roide , qui paradent , qui pirouettent sur eux-mêmes, ivres et maniaques comme les faquirs de l'Inde, pour prendre un fusil le lendemain et mettre du sang aux pavés, malepeste ! ces grotesques qui tuent la France dans l'infamie eussent rendu bien des points au pauvre Jean Créhu de la Saulays !

Jean Créhu n'en était encore qu'à Voltaire, à M. de Voltaire !

Et dans l'armée socialiste, Voltaire n'eût été qu'un goujat.

Voltaire, à tout prendre, était une canaille musquée. Il n'aimait la boue qu'en métaphores. A bas Voltaire !

Nous ne sommes d'ailleurs qu'en 1828. Pardonnez à Jean Créhu, il ne pouvait être stupide à la façon de 1849.

Il se disait, le bonhomme, pendant que Berthe chantait son dernier couplet :

— Eh quoi ! Jean de la Mer va donc commettre une bonne action pure et simple comme l'adjoint au maire ou le curé? Misère ! misère ! Jean Créhu, *l'homme qui ne fait rien comme les autres,* va se déshonorer *in extremis* et tomber au niveau de l'honnêteté la plus vulgaire ! Mais

Digitized by Google

c'est ignominieux! mais ça n'a pas de nom! Ils vont croire, les gens qui m'admirent, ils vont croire que j'ai tremblé au dernier instant, moi, le vieux corsaire!... Alors, autant vaut appeler un prêtre!...

Et Jean Créhu avait frémi comme les candides lecteurs de l'ancien *Constitutionnel*, quand le respectable organe prononçait le mot JÉSUITE.

Un prêtre pour Jean Créhu, l'esprit fort! un prêtre pour Jean Créhu, l'élève de l'Encyclopédie! pour Jean Créhu, qui avait versé des larmes de crocodile aux douleurs déistes de Rousseau!

Pour Jean Créhu, qui allait à la messe le dimanche, tant il était sûr de lui-même et de sa réputation!

Non pas, non pas! Jean Créhu, l'homme le plus étonnant qu'eût produit jamais le territoire de Vesvron, voulait mourir comme il avait vécu.

Et c'était bien naturel!

Il voulait émerveiller ses amis et ses ennemis après sa mort comme pendant sa vie. Pour ce, il avait laborieusement composé un testament en quatre pages, modèle de hardiesse philosophique, fleur de scepticisme, miracle d'originalité.

Digitized by Google

C'était l'œuvre de *l'homme qui ne faisait rien comme les autres.*

En conscience, il eût été bien pénible de renoncer à cet honneur posthume.

Jean de la Mer fit taire énergiquement le mince filet de voix que gardait son cœur. Il refoula cet attendrissement niais qui l'avait pris à la gorge et se dit dans la naïveté de son orgueil :

— Ils verront!... ils verront ce qu'était le vieux Jean Créhu de la Saulays!...

S'il s'était ravisé tout à l'heure, c'est qu'une séduisante idée venait de traverser son cerveau pointu.

Le testament fait en faveur de Berthe eut un instant de répit.

Et Fargeau, qui était toujours derrière la porte, l'œil écarquillé, la respiration haletante, prit ce moment pour avaler une large lampée d'air.

— Approche! dit Jean de la Mer à Berthe.

Pendant que Berthe se dirigeait vers la chaise longue, le vieillard plia le deuxième testament absolument comme était plié le premier. Puis il reprit :

— Berthe, tu as là devant toi le bonheur et le malheur... choisis un de ces deux papiers...

Digitized by Google

— Le malheur... et le bonheur, répéta la jeune fille qui cherchait à comprendre.

— Choisis! ordonna une seconde fois Jean de la Mer.

Et comme la jeune fille hésitait, il soutint sa main pour la guider.

Berthe prit le premier venu des deux testaments.

— C'est bien, dit Jean Créhu; maintenant, reporte l'autre à sa place, ferme le coffre et rends-moi la clef.

Berthe fit tout cela. En revenant vers le vieillard, elle s'arrêta, parce qu'une odeur de papier brûlé saisissait son odorat.

C'était Jean de la Mer qui venait de flamber un des deux testaments. Il souriait en homme qui a la conscience d'avoir bien agi.

La clef du coffre fut placée sous son chevet.

— Ouvre la porte, Berthe, reprit le vieillard, Fargeau doit se lasser d'attendre et d'écouter. Va lui dire qu'il peut entrer.

Fargeau n'eut que le temps de quitter la serrure.

Quand il entra, malgré la bonne envie qu'il avait de cacher son inquiétude et les sentiments qui l'agitaient, il ne put s'empêcher de jeter un regard avide sur les cendres du testa-

Digitized by Google

ment qui achevaient de se noircir sur le parquet, et qui gardaient encore la forme de la double feuille de papier timbré.

Les dernières étincelles couraient en se jouant le long des bords.

Qu'y avait-il d'écrit sur ce chiffon détruit, sur cette ombre d'acte qui valait un million naguère?

Fargeau s'élança vers son oncle et lui tâta le pouls affectueusement.

— Tu serais un brave neveu , lui dit Jean de la Mer, si tu n'écoutais pas si volontiers aux portes...

Lucien entrait en ce moment.

— Mon oncle, dit Fargeau au lieu de se disculper, j'ai envoyé chercher le médecin.

Le vieillard haussa les épaules et ferma les yeux.

Le regard de Fargeau glissa vers le foyer où Berthe avait été reprendre sa place.

Lucien s'était penché à l'oreille de la jeune fille et semblait lui parler tout bas.

L'œil de Fargeau glissa sous la frange blondâtre de ses cils.

Dans son regard, il y avait de la frayeur, de l'envie et de la haine.

Il était à peu près quatre heures du matin.

Digitized by Google

Il y avait bien deux heures que Tiennet Blône avait franchi la porte du manoir, monté sur Argent, le cheval blanc de M. Lucien.

Le vent gémissait toujours dans les hautes croisées du château du Ceuil et pliait à grand bruit les arbres dépouillés de la forêt.

Dans la cuisine, Fargeau et Lucien avaient mis fin à la veillée.

On avait dit la prière. Le chaudron de grous était vide.

Tout dormait au château.

Jean de la Mer lui-même semblait assoupi sur sa chaise longue.

Fargeau, en un moment où Lucien et Berthe causaient à voix basse, de si près que les blonds cheveux de Lucien touchaient aux cheveux noirs de la jeune fille, Fargeau se pencha, puis s'agenouilla sur le parquet, à l'endroit où le testament brûlé laissait sa cendre.

Il prit cette cendre avec précaution et parvint à la soulever sans la briser. Il l'approcha de la lampe.

Parfois, sur le papier consumé l'écriture laisse des traces rougeâtres.

Mais ici, rien ne restait. Fargeau pencha sa tête sur sa poitrine et jeta un dernier regard du côté de Berthe.

Digitized by Google

La figure lymphatique et fade de Fargeau n'exprimait jamais bien vivement une pensée. Et pourtant, quiconque eût aimé Berthe, la pauvre aveugle, aurait frissonné en surprenant ce regard, qui était une menace cauteleuse et terrible.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Tiennet Blône.

Nous avons laissé Tiennet Blône partant pour Vitré à deux heures de nuit.

A peine dehors, Tiennet et le cheval de M. Lucien furent mouillés comme si on les eût plongés dans la rivière. La pluie tombait toujours à torrents.

Le cheval de Lucien était une jolie bête de l'Alençonnais, svelte et vif, allongeant le trot comme un anglais et ferme sur jambes comme un normand. Il était blanc et s'appelait Argent.

C'était Tiennet qui le soignait.

Tiennet l'aimait presque autant que M. Lucien,

Digitized by Google

et M. Lucien était la créature humaine que Tiennet aimait le plus.

— Hardi! petit Argent! dit-il en faisant le tour du château pour gagner l'avenue; nous avons passé l'eau la nuit dernière, nous la passerons bien encore cette nuit... N'est-ce pas, petit Argent?

Et il caressait le cou déjà trempé du cheval.

Mais petit Argent ne semblait point partager l'ardeur de son maître. Il hésitait dans la nuit noire. La pluie battante l'aveuglait, et il fallait le pousser à chaque pas.

— Oh! oh! fit Tiennet avant d'avoir dépassé le milieu de l'avenue, nous n'allons guère, petit Argent!... Toi qui ne demandes qu'à courir d'ordinaire!... Parbleu! les gars qui sont restés là-bas à faire la veillée diraient que c'est un *signe*... Mais moi je me moque des signes, petit Argent! Et il faut marcher, entends-tu, si tu veux que nous restions bons amis!

Il donna doucement de ses deux talons sans éperons dans les flancs du cheval, qui prit le trot pendant deux ou trois secondes et retomba au pas en baissant la tête devant la bourrasque.

On ne voyait pas à dix pieds devant soi, et certes il n'y avait personne dans la campagne à cette heure de nuit par un temps pareil. Ce ne

Digitized by Google

pouvait donc être pour *poser*, comme on dit maintenant, que Tiennet ôta son grand chapeau de feutre et livra sa tête découverte à l'averse chassée par le vent.

— Allons ! Argent, reprit-il en secouant ses longs cheveux ruisselants; hop ! hop !

Il y avait un sourire joyeux sur ses lèvres qui buvaient la pluie, et ce vent impétueux qui battait son visage l'exaltait et le faisait fort.

Hélas ! les années viennent et le froid de l'âge viril ! Mais qui ne se souvient de cette étrange gaieté qui prend la jeunesse sous les coups de l'orage? Qui ne se souvient de ces luttes folles engagées contre la tempête? L'ouragan se fâche, on rit; la pluie fait rage, on chante. Il y a comme une fièvre dans tout cela; il y a comme un sauvage transport.

Cette eau du ciel qui fouette le visage en feu, ce vent qui saisit et secoue les cheveux, et qui coupe la respiration en faisant battre le cœur... c'est un jeu; c'est une fête. La pluie, le vent, l'orage, n'ont que des caresses pour les fronts de seize ans.

Hélas ! encore une fois, l'âge vient. Serrez vos manteaux à vingt-cinq ans. A cinquante, n'ayez plus pudeur et ouvrez effrontément vos parapluies...

Digitized by Google

Car l'orage, et la pluie, et le vent ne jouent qu'avec la jeunesse; plus tard, ils frappent tout de bon.

Tiennet Blône n'avait pas encore seize ans.

Il avait souffert déjà pourtant, comme souffre la fierté ombrageuse, au dedans du cœur, sans plainte, tout bas.

Cette âme si jeune avait subi plus d'une fois la sourde atteinte du doute et du découragement.

Mais à seize ans, la souffrance n'est-elle pas un peu comme la tempête qui secoue et qui enivre?

Tiennet avait pleuré parfois. Ses larmes s'étaient séchées en un sourire d'orgueil, comme se séchaient à présent sur son front brûlant les larges gouttes de la pluie nocturne.

Il s'était redressé, fanfaron et sans peur, devant les menaces de l'avenir inconnu, et il eût voulu hâter le cours de sa vie, comme il hâtait maintenant le pas craintif de son cheval.

Vivre, vivre, lutter, connaître! Dévorer le temps! Deviner! Percer ce voile importun qui arrête incessamment la vue!

Ils ne savent pas que vivre c'est vieillir, c'est-à-dire mourir!

Digitized by Google

Personne n'ignore qu'il rayonne du cavalier au cheval, et réciproquement, une sorte de courant magnétique. Argent était un noble animal dont le galop rapide avait bien souvent exalté la tête vive de Tiennet Blône. Cette nuit, ce fut la fièvre de Tiennet qui se communiqua graduellement au cheval.

Peu à peu sa tête se redressa superbe, ses naseaux renflèrent bruyamment et fumèrent; son sabot frappa lestement la terre glissante.

Il défiait la nuit.

— Hop! hop! disait Tiennet.

Argent prit le trot, agitant sa crinière alourdie.

Tiennet secoua son chapeau au-dessus de sa tête; il eût voulu avoir des ailes, rien que pour défier l'orage de plus haut.

— Hop! hop!

Argent prit le galop.

— Oh! le bon cheval!

Tiennet se baissa, entoura le garrot de ses deux bras et le baisa en riant comme un fou.

— Hop! hop!

Argent glissait comme une flèche sur le gazon mouillé de l'avenue. Ses flancs frémissaient. Les chevreuils gelés dans le fourré se dressaient tris-

Digitized by Google

tement sur leurs pattes grêles, tendaient l'oreille et l'écoutaient au loin hennir.

Tiennet chantait à tue-tête :

Monsieur Bertrand [1] dit à l'Anglais :
Arrête !
Arrête !
Pour t'atteindre, je donnerais
Ma tête !
Ma tête !

Nulle voix ne répondait, pas même l'écho, noyé par l'ondée.

Mais Tiennet Blône eût traversé en ce moment la pluie de feu des initiés égyptiens.

Il chantait encore :

L'Anglais s'enfuit dès qu'il l'entend,
Le lâche !
Le lâche !
Car il se dit : Monsieur Bertrand
Se fâche,
Se fâche !

L'avenue finissait.

Les ténèbres se montraient un peu moins épaisses, parce que la forêt éclaircie n'arrondissait plus ses grands arbres en voûte impénétrable au-dessus de la Côte.

[1] Bertrand du Guesclin.

Digitized by Google

— Hop! petit Argent, hop!

Au château du Ceuil et dans le bourg de Vesvron, les bonnes gens disaient que Tiennet Blône savait tout, et qu'il était sorcier.

Qu'auraient-ils dit, seigneur Jésus! les bonnes gens du Ceuil et de Vesvron, s'ils l'avaient vu courir et chanter par cette nuit de tempête?...

Avant de gagner la prairie, Tiennet n'avait plus guère que le temps de chanter un couplet.

Si l'Anglais qui fuyait devant M. Bertrand avait eu un cheval comme petit Argent, il courrait encore. Mais il paraîtrait que ce pauvre Anglais était à pied.

La chanson de Tiennet disait en effet :

Mais il ne suivit pas bien loin
Sa route,
Sa route;
Car monsieur Bertrand n'avait point
La goutte,
La goutte!

Malheureux Anglais!

La voix de Tiennet, tout à l'heure éclatante, mourut à la fin de ce dernier couplet.

Cette surexcitation bizarre dont nous parlions plus haut dure peu, et ses phases sont rapides comme l'éclair.

Digitized by Google

La tête de Tiennet se penchait maintenant sur son épaule. Une pensée mélancolique venait de traverser sa furie. Ce fut d'un accent doux et presque plaintif qu'il prononça une fois encore et sans y songer :

— Hop! petit Argent, hop!

Une ligne blanchâtre se montrait dans le noir.

C'était l'inondation. En même temps, une bouffée de vent rapporta le bruit de l'eau qui se ruait par l'écluse ouverte.

Argent s'arrêta court sur ses jarrets tendus.

Ce n'était pas la première fois que Tiennet Blône risquait ce périlleux voyage.

La veille il avait passé l'eau à cheval; Olivette nous l'a dit, ou à peu près, comme parlent les femmes.

Mais la veille, personne n'avait ordonné à Tiennet de passer l'eau. C'était de son propre mouvement qu'il s'était levé à une heure après minuit, alors que tout dormait au château, qu'il avait sellé Argent à bas bruit dans l'écurie, et qu'il avait trempé dans l'huile la clef de la

Digitized by Google

grande porte pour sortir sans éveiller les chiens.

Comme aujourd'hui, Tiennet avait pris la direction de Vitré.

Tiennet était beau. A seize ans, on fait de ces nocturnes équipées. C'était peut-être un rendez-vous d'amour.

Point. Tiennet ne savait pas ce que c'est que l'amour.

Il devait aimer sans doute comme chacun en sa vie, mais son heure n'était pas venue.

Pourquoi donc avait-il forcé Argent, Argent plus sage que lui, à plonger son blanc poitrail dans ce furieux courant de la Vesvre, enflée et large comme une mer?

C'était un étrange enfant que ce Tiennet.

Nul ne le connaissait bien, parce qu'il s'ignorait lui-même.

Pour les uns, c'était un être mystérieux, sachant, on ne pouvait dire comment, les secrets de chacun et courant la nuit dans un but que nul ne pouvait deviner....

Un sorcier.

Pour les autres, les fins observateurs du bourg de Vesvron, c'était un garçon précoce, découplé à ravir, brave comme un lion, ambitieux un peu plus qu'on ne l'est au village, incrédule au mer-

Digitized by Google

veilleux, n'acceptant jamais l'inconnu en aveugle comme ses compagnons, un garçon fait pour parvenir, c'est-à-dire destiné à faire un homme de loi râpé, un vicaire de campagne, ou un sergent-major d'infanterie.

Les observateurs du bourg de Vesvron se trompaient.

Et, au fait, ils n'avaient, pour juger Tiennet Blône, aucun point de comparaison.

Tiennet avait quelque chose en lui qui devait le jeter en avant. C'était une nature d'élite, hardie et prudente à la fois. Il pouvait se perdre, mais sciemment et avec la conscience de sa chute.

A seize ans qu'il avait, lui, l'enfant de la campagne ignorante, il s'était posé plus d'une question que ne se font point les enfants des villes.

Il avait entrevu la vie.

Car Dieu, qui fait du monde un mystère pour les cinq sixièmes des gens qui vivent au beau milieu du monde, donne parfois à d'autres, à ceux qui végètent loin de la civilisation et du mouvement intellectuel, la faculté prodigieuse de deviner ce grand secret.

Qu'on se rassure! Tiennet n'était point un philosophe. Il ne montait pas sur les arbres pour

Digitized by Google

mieux voir la lune. Que le diable emporte les enfants miracles !

Les enfants prodiges sont la plaie d'un pays. Ils deviennent tous professeurs. Ils font tous des tragédies, à moins qu'ils ne découvrent des planètes, lesquelles n'en peuvent mais !

Tiennet avait tout bonnement l'intelligence inquiète, éveillée avant l'heure, la volonté audacieuse, la raison froide et le cœur brûlant.

Tout cela était vierge, principalement le cœur.

Il était riche de séve, de jeunesse, de volonté. Il pouvait beaucoup ; il doutait déjà.

L'opulence de sa nature était comme une menace terrible ou une splendide promesse.

Et personne, nous ne parlons plus des observateurs du bourg de Vesvron, n'aurait su choisir entre la promesse et la menace.

Car il n'y avait à toute cette richesse qui allait briller au soleil de la vie, à toute cette vigueur qui allait résolûment s'épanouir, aucun frein ni aucune direction.

En Tiennet Blône, à seize ans, le bon et le mauvais surabondaient et s'exagéraient, voilà tout ce que nous avons voulu dire. Au temps des métaphores classiques, on aurait volontiers com-

Digitized by Google

paré ce robuste enfant à ce sol vierge des terres tropicales, qui nourrit à la fois, en merveilleuse abondance, les beaux arbres à fruit et les plantes vénéneuses.

Or, dans ces noires forêts du nouveau monde, combien de fois ne voit-on pas le palmier magnifique mourir, étranglé par l'inutile liane qui grimpe, foisonne, étreint et tue?...

Il faut à l'homme qui entre dans la vie un flambeau pour choisir sa route, une boussole pour s'y maintenir.

Ou bien il lui faut une main secourable qui le guide pour entrer, qui le guide encore le long du chemin; un sentiment à défaut d'un principe; une foi à défaut d'une loi.

Oh! que les cafards du socialisme ont bien raison de vouloir assassiner la famille! La famille est à la fois le flambeau et la boussole. Et pour les pauvres gens qui vont à l'aveugle, la famille est encore le sentiment qui retient, le lien qui sauvegarde, la grande foi et la sainte arche de salut.

La famille morte, tout est dit. Les aberrations règnent; le monde tombe en démence. La vie devient une repoussante mascarade menée par M. Considérant ou par M. Cabet.

L'homme conquiert non-seulement une queue,

Digitized by Google

mais aussi quatre pattes... et deux oreilles d'âne !

Tiennet n'avait pas de famille.

C'était cela, uniquement cela, qui creusait sous ses pas un abîme.

Personne n'était là pour lui dire : « Ne mets pas le pied sur la pente. »

Et une fois le pied posé sur la pente, quand le pied est puissant, qui ne sait la profondeur de la chute ?

Tiennet avait une pauvre histoire. Il faut que le lecteur la connaisse. Elle peut être contée en deux mots.

Il avait été élevé par le vieux meunier Toussaint Blône, du bourg de Vesvron, que tout le monde croyait son père.

Toussaint Blône était un ivrogne. Il était mort sans le sou.

Avant de mourir, il avait dit à Tiennet :

— Tu n'as pas été heureux avec moi, petit. Je ne t'aimais pas beaucoup, parce que tu n'es pas à moi...

Et comme une exclamation d'étonnement s'échappait des lèvres du pauvre Tiennet, Toussaint Blône lui imposa silence d'un geste et reprit :

— Non, non, c'est comme ça, petit, tu n'es pas mon fils... Laisse-moi parler, car c'est

Digitized by Google

tout au plus si j'aurai le temps avant que le prêtre vienne... et quand le prêtre sera venu, je ferai mes affaires et non plus les tiennes... On m'a dit de t'élever, dans le temps; je t'ai élevé... Tu ne me dois rien, j'étais payé pour ça.

— Mais qui donc est mon père ? s'écria Tiennet.

— Je te dis de me laisser parler... Ton père... ma foi, je n'en sais rien... Ta mère... pas davantage... Mais si tu veux aller aux informations, il y a une personne qui pourrait peut-être bien t'en dire plus long.

— Quelle personne?

— Une dame qui demeure à Vitré, rue de la Croix.

— Et qui s'appelle...?

— Madame Marion.

Le prêtre vint. Toussaint mourut, laissant pour tout héritage quelques dettes chez les cabaretiers de Vesvron. Le moulin appartenait à Jean de la Mer.

Dès le lendemain, Tiennet courut à Vitré.

Rue de la Croix, il trouva bien la maison de madame Marion, mais la maison était vide. Madame Marion ne devait revenir que dans deux mois.

Digitized by Google

Ceci se passait en octobre.

Tiennet retourna bien des fois à Vitré. Un jour on lui dit :

— Madame Marion revient dans trois jours.

Pour la première fois de sa vie, le cœur de Tiennet bondit de crainte et d'espoir.

Il revint au château du Ceuil, où il travaillait pour M. Lucien, et il attendit.

Or, dans l'intervalle, la Vesvre débordée ferma les communications entre le château et la ville. Voilà pourquoi, dans la nuit de la veille, Tiennet avait sellé Argent pour traverser l'eau.

Il voulait être à Vitré au petit jour, pour ne pas perdre une seule minute. Et peut-être aussi, car le germe de toutes les délicatesses était en lui, peut-être voulait-il cacher à tous les yeux cette démarche qui était son premier et son grand secret.

Jamais amoureux n'eut tant et de si vives émotions que notre Tiennet durant ce premier voyage de nuit. Les écluses fermées par la gelée ne laissaient à l'inondation qu'un courant presque insensible. Tiennet traversa le lac sans encombre.

Au petit jour, il était dans la rue de la Croix, devant une maison à porche et à bal-

Digitized by Google

con de fer, comme toutes les maisons de Vitré.

Il demanda madame Marion.

La domestique lui répondit que madame était couchée.

— C'est égal, dit Tiennet qui ne doutait de rien, réveillez-la.

Madame Marion couchait au premier étage. Tiennet, qui était resté au pied de l'escalier, put entendre, à peu de chose près, la conversation qui eut lieu entre la maîtresse et sa domestique.

— Madame, dit cette dernière, c'est un jeune gars du château du Ceuil.

— Du château du Ceuil! s'écria vivement la maîtresse; vite! mon déshabillé du matin... Savez-vous ce qu'il veut, Rosalie?

— Je ne sais que son nom, madame.

— Comment s'appelle-t-il?

— Tiennet Blône.

— Ah! fit madame Marion d'une voix changée; mais il n'est pas du château... il est du moulin de Toussaint Blône.

— Madame, répliqua Rosalie, j'avais oublié de vous dire que Toussaint Blône est mort pendant votre voyage.

— Ah!... fit encore madame Marion.

Digitized by Google

Puis elle ajouta d'un ton de mauvaise humeur :

— Que me fait tout cela? Dites à ce garçon que je dors... et qu'il repasse... une autre fois...

— Quand?

— Plus tard... je ne sais pas... dans huit jours.

La poitrine de Tiennet Blône était oppressée. Il souffrait sans savoir pourquoi. La voix de cette femme, qu'il n'avait jamais vue, lui faisait mal.

Ce n'était pourtant que la voix nasillarde et commune d'une rentière de Vitré, le pays de l'univers, après Rennes, où l'on parle le plus cruellement du nez.

Comme la domestique allait descendre, madame Marion la rappela.

— C'est un joli garçon, n'est-ce pas? dit-elle d'un accent radouci.

— Un très-beau garçon, madame.

— Pauvre petit! Mais qu'est-ce que cela me fait? Allez, Rosalie, et laissez-moi dormir.

Quand Rosalie arriva au bas de l'escalier, Tiennet Blône était déjà parti.

Il traversa Vitré le cœur gros et les yeux mouillés.

Digitized by Google

Puis la colère le prit.

Puis le découragement.

Ceux qui le virent rentrer au château le trouvèrent plus pâle qu'à l'ordinaire, mais son visage ne disait rien de ce qui était au fond de son âme.

Tiennet laissa souffler un instant son cheval, puis il lui fouetta les oreilles avec les grands bords de son chapeau.

— Allons! petit Argent! dit-il, à l'eau!

Le cheval mit ses deux pieds de devant dans le courant, dont le froid le fit frissonner violemment. L'instant d'après il perdait plante et nageait avec effort dans cette eau tourmentée et couverte de glaçons.

Ce n'était pas comme la nuit précédente, où les écluses fermées ralentissaient le courant. L'eau, qui avait maintenant une large issue, se précipitait avec violence.

A vingt pas de la rive, Argent se prit à souffler avec effroi. Tiennet le tenait en bride vigoureusement, mais ce fut bientôt en vain. Le courant était le plus fort.

Une éclaircie se faisait en ce moment vers l'orient. Tiennet vit qu'en une demi-minute, il

Digitized by Google

avait perdu trop de terrain déjà pour gagner la rive opposée en droite ligne.

Il vit aussi que la nappe d'eau avait diminué de largeur depuis la veille, car les pommiers et les haies de la plaine commençaient à se découper en noir sur la blanche surface du lac.

Il lâcha la bride, cédant pour un instant à la violence du courant, et put mesurer en quelque sorte avec une exactitude rigoureuse le péril de sa position.

L'obstacle à vaincre restait entier. Le cheval, trop faible et déjà essoufflé, n'avait pas entamé le cœur même du courant qui l'entraînait à la dérive.

Tiennet se trouvait à environ trois cents pas de l'endroit où il s'était mis à l'eau. Il arrivait au tournant de la Vesvre. Au-dessus de sa tête se dressait une manière de promontoire, extrême pointe de la forêt du Ceuil, et que le lecteur connaît déjà sous le nom de la Mestivière.

C'était là que, suivant l'accusation de Tiennet Blône, la jolie Olivette donnait à M. Fargeau Créhu de la Saulays des rendez-vous où l'on ne parlait point d'amour...

En cet endroit, il fallait couper le fil de l'eau ou se laisser entraîner vers l'étang.

Digitized by Google

Or, entre l'étang et la Mestivière, il y avait le barrage de Braix, qui forme une chute de vingt pieds de haut.

Pour la première fois Tiennet Blône songea qu'il était tout près de la mort.

Digitized by Google

VI

Petit Argent.

La Mestivière, qui portait une épaisse chevelure de ronces à son sommet et aussi de grands arbres dont les racines sortaient de terre, formait une sorte de falaise coupée à pic, dont la base sablonneuse rentrait, minée par les inondations annuelles.

C'était le dernier point du rivage d'où l'on pût s'élancer utilement vers la rive opposée; car, à partir de la Mestivière, la Vesvre faisait retour en s'éloignant de plus en plus de Vitré.

Tiennet n'hésita pas. Il poussa son cheval de la main et de la voix. Argent fit un suprême

Digitized by Google

effort. Son poitrail fendit le courant en ligne presque directe ; durant un instant, Tiennet put croire qu'il allait arriver à bon port.

Et sans doute il en eût été ainsi sans la profondeur des ténèbres, devenues tout à coup plus épaisses.

Tiennet, penché sur la crinière, cherchait à percer l'obscurité, tout en répétant d'une voix brève, par saccades, et sans savoir même qu'il parlait :

— Hop ! petit Argent ! hop ! hop !

Il lui semblait déjà, soit que ce fût la réalité, soit que ses yeux lassés fussent la dupe d'une espèce de mirage, il lui semblait apercevoir les buissons de la rive, lorsqu'une violente secousse le jeta de côté.

Il devint pâle, et des gouttes de sueur froide se mêlèrent sur son front à la pluie ruisselante.

— Un glaçon !... murmura-t-il.

Argent nageait toujours.

— Hop !... fit Tiennet, qui se remit en selle. Pauvre petit Argent ! nous arrivons ! nous arrivons !

Sa voix était oppressée comme s'il eût reçu lui-même le choc dans la poitrine.

Argent était le compagnon de Tiennet Blône. Tiennet Blône l'aimait.

Digitized by Google

Dans l'écurie, tous les matins, c'étaient entre eux de longs ébats. Argent répondait à la voix de Tiennet plus joyeusement qu'à la voix de M. Lucien lui-même, son maître pourtant.

A la voix de Tiennet, Argent secouait sa belle crinière blanche comme neige. Il venait à Tiennet caressant et flatteur; il frottait sa fine tête contre l'épaule de Tiennet. C'était dans la main de Tiennet qu'il mangeait sa première poignée d'avoine.

Et puis, à crin, sans selle ni harnais, Tiennet sautait sur le dos souple du gracieux animal. Et Argent de bondir dans la cour sur le pavé qui faisait feu ; et Argent de courir comme un chevreuil, le long des grandes allées, sur le gazon mouillé.

Oh ! les folles équipées ! Tiennet et Argent, en sueur tous deux, Tiennet déjeunant au pied d'un arbre, Argent se vautrant dans l'herbe haute, semée de marguerites et de boutons d'or! Tiennet rêvant, Dieu sait à quoi ; Argent se roulant et donnant son ventre au soleil, comme un poulain folâtre qui n'a pas encore eu de fers chauds sous la corne vierge de son sabot.

Tiennet n'avait ni père ni mère, Tiennet n'avait pas de frère, hélas ! non plus de sœur,

Bayerische
Staatsbibliothek
München

ce bon trésor qui vaut presque une mère!

Tiennet était tout seul, tout seul!

Sauf M. Lucien, qui lui témoignait de l'affection, Tiennet n'avait point d'amis.

Car le capricieux ne voulait pas de l'amour d'Olivette.

Son ami, c'était Argent, le bel Argent, Argent le rapide, qui coupait le vent comme une flèche.

Oh! pauvre Argent et pauvre Tiennet! ce glaçon qui frappait Argent frappait Tiennet au cœur!

Sa main caressa bien doucement l'encolure trempée du cheval.

Il se pencha davantage pour écouter, parmi les bruits de l'eau, du vent et de l'averse, si le souffle d'Argent s'étouffait ou râlait.

Et il répétait machinalement :

— Nous arrivons, Argent! nous arrivons!

Mon Dieu! ces buissons qui, tout à l'heure, avaient réjoui sa vue, semblaient s'éloigner et fuir.

Son œil écarquillé ne voyait plus rien, sinon l'écume blanchissante de l'eau qui s'agitait vaguement, qui tournoyait, qui passait.

Argent nageait toujours, mais son mouvement n'avait plus cette égalité qui est la force.

Digitized by Google

Ses jambes frappaient l'eau convulsivement et sa tête se redressait, fuyant l'écume avec une sorte d'horreur.

Et ses naseaux, grands ouverts, soufflaient bruyamment.

— Pauvre Argent! disait Tiennet Blône, comme ces mères qui parlent sans savoir, penchées sur le bereeau d'un cher enfant à l'agonie, pauvre Argent! nous arrivons. Mon Dieu! nous arrivons.

Mais ce n'était pas vrai, et Tiennet le savait bien.

Rien que la nuit, la nuit immense.

Et ce tourbillon d'écume qui n'avait pas de fin.

Et encore le bruit de la chute de Braix qui se rapprochait de seconde en seconde...

Car il n'y avait plus à en douter, cheval et cavalier descendaient à la dérive.

Tiennet disait :

— Courage, petit Argent, encore un peu de courage!

Et le vaillant animal, comme s'il eût compris la prière de cette voix aimée, redoublait d'efforts.

Au milieu de cette eau froide qui était sous lui et sur lui, son corps brûlait...

Digitized by Google

Il y eut un second choc. Cette fois Argent recula du coup et son poitrail gémit.

Sa tête, rejetée en arrière avec force, retomba en avant et toucha le niveau de l'eau.

Tiennet Blône se mit à la nage.

Pauvre Argent! C'était maintenant Tiennet qui s'efforçait, car Argent ne pouvait plus.

Tiennet avait passé la bride à son cou; il nageait, il nageait, essayant d'entraîner Argent vers la rive.

On la voyait, la rive, car le matin naissait. De vagues lueurs perçaient les nuages.

On la voyait. Elle était là bien près. Mais bien près aussi était la chute de Braix, dont le fracas dominait maintenant tous les autres bruits.

Argent tendait le cou. Argent se débattait, impuissant désormais, blessé, privé de souffle, rendu.

Une minute se passa, durant laquelle Tiennet, luttant avec une énergie terrible, prodigua tout ce qu'il avait de courage et de force.

Cette minute fut longue comme un siècle.

Quand elle fut écoulée, Tiennet vit bien qu'il traînait après lui un corps inerte et déjà presque sans vie.

La chute était à vingt pas au-dessous de lui.

Digitized by Google

Par un dernier effort, il attira Argent qui ne bougeait plus guère, et lui entoura le cou de ses deux bras. Et il le baisa bien tendrement, comme un frère qui s'en va.

— Adieu, Argent ! dit-il ; adieu, mon pauvre petit Argent !...

De grosses larmes tombaient sur sa joue. Son cœur était brisé.

Argent essaya de hennir : ce fut comme un râle.

Tiennet lâcha la bride qui l'étranglait. Le courant prit Argent, et Tiennet le vit disparaître dans l'écume de la chute...

Les hautes herbes semées de blanches marguerites, les courses folles au gai soleil, plus rien !

Hélas ! hélas ! pauvre ami ! Ami, adieu !

Quelques minutes après, Tiennet Blône prenait plante sur le gazon, à quinze ou vingt pas de la rive.

Le jour venait.

Derrière lui l'inondation, qui allait diminuant sans cesse, étendait une nappe encore assez large et plus furieuse à mesure qu'elle se rétrécissait.

Digitized by Google

La Mestivière s'élevait à perte de vue, cachant par son coude le château du Ceuil qui était de l'autre côté de la forêt.

Dans la traversée, Tiennet avait fait, bien malgré lui, presque tout le tour de la montagne.

Devant lui, à environ une lieue de pays, les clochers de Vitré, la vieille et bizarre ville, apparaissaient confusément et comme en l'air.

Tiennet essuya ses yeux et rassembla ses idées violemment troublées par la lutte qu'il venait de soutenir.

Il allait à Vitré sur l'ordre de M. Lucien, le seul homme dont il reçût volontiers les ordres.

Il y allait chercher un médecin pour Jean de la Mer, en péril de mort.

M. Fargeau lui avait dit par deux fois de choisir le docteur Morin, qui était en effet l'ami de la maison.

M. Lucien lui avait dit une seule fois d'appeler le docteur Méaulle.

Son choix n'était pas douteux. Sur ce qui se passait au château du Ceuil, Tiennet avait des soupçons. M. Fargeau ne lui plaisait pas.

Et peut-être en savait-il plus long que personne sur bien des choses.

A mesure que le jour grandissait, le ciel se débarrassait de ses lourdes nuées, la pluie dimi-

Digitized by Google

nuait, et lorsque Tiennet arriva au bas de la colline en pain de sucre sur laquelle Vitré étage ses maisons du temps du déluge, un rayon du soleil levant vint frapper d'en bas l'étrange cité, dorant la pointe de ses clochers et les girouettes de ses poivrières.

Vitré, comme on le sait, est une ville-curiosité, qui aurait un prix fou si elle pouvait tenir dans le magasin d'un marchand d'antiquailles.

Dans ses rues étroites et marquées au cachet du romantisme le plus pur, on s'attend toujours à trouver des gentilshommes jurant *par la mordieu*, des moines à cagoule, des varlets la jambe gauche bleue, la jambe droite rouge, et des truands, et des ribauds, et tout l'honnête attirail des bigots de la couleur locale.

Car Vitré, dit la chronique de Laval, une mauvaise langue, s'est endormie un beau soir, vers la fin du moyen âge. Elle a sommeillé trois ou quatre cents ans. Et maintenant, ses bicoques, ses porches, ses hôtels à balcons de fer forgé, ses gentilhommières, ses églises, ses bourgeois, ses grands seigneurs de mille écus de rente, son peuple, etc., sont tout bonnement des gens et des choses du temps passé, confits dans l'oubli.

Digitized by Google

Vitré n'est pas le moins du monde une ville de notre siècle; allons donc! On y boit de l'hydromel comme aux jours de la chevalerie; on y porte peut-être des souliers à la poulaine. Quand la France a le choléra, Vitré souffre de la peste noire, pour garder les convenances.

Les payements s'y font en angelots, écus au soleil, sous parisis et deniers tournois, comme au prologue de *la Tour de Nesle.*

Si le savant et spirituel conteur, que nous aimons et connaissons tous sous le nom du bibliophile Jacob, passait jamais à Vitré, vous le verriez s'évanouir d'allégresse comme à l'aspect du cure-dent d'Étienne Dolet ou de la pantoufle de Nicolas Flamel.

Si notre poëte illustre, Victor Hugo, le grand maître dont nous sommes tous plus ou moins les fils rapetissés et dégénérés, venait jamais à Vitré, soyez sûr qu'il déchiffrerait sur les murailles barbues du château quelque mot illisible pour le vulgaire. Et *sur ce mot il ferait ce livre* que nous attendons depuis si longtemps!

Les bourgeois y font le guet; la garde nationale y est armée de hallebardes et d'arquebuses à rouet.

Les dames s'y parent de cottes-hardies et de corsages en menu-vair.

Digitized by Google

On y joue, au lieu de vaudevilles, cité heureuse! des *mystères, sotties* et *facéties.*

Si jamais chemin de fer arrive en Bretagne, vous verrez la ville de Vitré s'en aller en fumée, comme un rêve qu'elle est, un pur et simple rêve de savant, qui s'est endormi sur un bouquin rongé par les rats.

Comme Tiennet Blône ne connaissait pas d'autre ville que Vitré, il traversa sans aucune espèce d'émotion ses places respectables et ses rues qui sentent le moisi.

Bien triste et la tête inclinée, il gagna d'un pas rapide le quartier où le docteur Méaulle, le docteur désigné par M. Lucien, faisait sa demeure, et sonna rondement à la porte.

Il fallut que le docteur Méaulle se levât en toute hâte et partît de même, car Tiennet n'entendait pas raison.

Quant au docteur Morin, si chaudement recommandé par M. Fargeau, il paraît que Tiennet était moins pressé de l'envoyer au Ceuil, car, en sortant de la maison de M. Méaulle, il se rendit tout droit à la grande place, où il s'assit sur un vieux banc de granit, la tête entre ses deux mains.

Songeait-il au pauvre Argent, dont le cadavre suivait maintenant le cours enflé de la Vesvre?...

Digitized by Google

Au bout de la grande place était la rue de la Croix. Vis-à-vis du vieux banc où s'asseyait Tiennet Blônc s'élevait la maison triste et revêche de madame Marion, la femme qui savait le nom de sa mère...

Digitized by Google

VII

Le grand café de l'Industrie.

Le grand café de l'Industrie, qui obtenait, en 1822, les faveurs de la mode à Vitré, était situé rue de Paris, un peu en arrière du château.

C'était un superbe établissement, ouvrant sous son porche, badigeonné à neuf, quatre fenêtres de façade, et portant pour enseigne deux queues de billard en sautoir, attachées par un ruban jaune. Au sommet du sautoir, trois billes étaient représentées avec un art exquis. A gauche, il y avait une bouteille, également très-bien peinte; à droite, un verre.

Digitized by Google

Le verre et la bouteille, séparés par les deux queues, les trois billes et le ruban, communiquaient néanmoins entre eux. Le génie de l'artiste vitréen l'avait voulu ainsi. De la bouteille débouchée un jet mousseux partait avec fureur, passait par-dessus le trophée sans perdre une goutte et allait retomber dans le verre.

Une idée comme celle-là, à la fois ingénieuse et hardie, exécutée du reste avec l'habileté surprenante que chacun accordait à Chabot, vitrier, rue de l'Église, au fond de la cour, maison Trouillard, ne pouvait manquer d'avoir un succès d'enfer.

Tout Vitré vint pendant trois mois de suite, à l'heure de la promenade, admirer les deux queues, le ruban, les trois billes, la bouteille, le verre et le jet de mousse.

Pour faire oublier ce chef-d'œuvre, il fallut que Chabot, le même Chabot, peignît à fresque sur la muraille d'un marchand de tabac deux pipes fumant toutes seules, quatre carottes et la tête de Jean Bart, roi des fumeurs...

Mais ne nous égarons pas dans des digressions inutiles. Nous avons payé à Chabot un juste tribut ; que cela nous suffise.

Au-dessus du trophée, le fils aîné de Chabot, qui était peintre en lettres et déjà bien fort,

Digitized by Google

quoiqu'il eût atteint à peine sa vingtième année, avait tracé ces mots :

AU GRAND CAFÉ DE L'INDUSTRIE,

CHEZ MADAME VEUVE RAGON,

VEND VIN, EAU-DE-VIE, BIÈRE ET LIQUEURS.

Le Vitréen, ou, pour parler plus correctement, le *Vitriâs,* est né malin, comme, en général, tous les Français.

Chacun sait que le public se venge volontiers de la vogue qu'il accorde, au moyen de piquantes railleries.

Les nombreux habitués du grand café de l'Industrie, dénaturant spirituellement le nom de madame veuve Ragon, l'appelaient *maman Rogomme.*

Mais ceci en cachette, et quand madame veuve Ragon ne pouvait point les entendre.

Tout Vitriâs de *bon genre* allait chez maman Rogomme par goût et par ton. Maman Rogomme était le Tortoni vitriâs.

Comme cette comparaison pourrait induire en erreur quelques-uns de ces Parisiens encroûtés qui n'ont jamais perdu de vue les colonnes ves-

Digitized by Google

pasiennes du boulevard, nous voulons bien leur donner d'un seul mot une idée inexacte du grand café de l'Industrie.

Il ne ressemblait point au café Anglais. C'était un séjour parfaitement pareil aux cabarets que nous avons tous vus sous les piliers de la halle, à l'ancien charnier des Innocents.

Vitré lui-même, en petit, rappelle énergiquement ce pauvre vieux quartier, honneur de la pointe Sainte-Eustache, que l'intérêt de la salubrité publique vient de mettre à mort.

Les quatre fenêtres du grand café de l'Industrie étaient ornées de rideaux de cotonnade rouge passée au soleil. Entre les rideaux et les vitres poudreuses, il y avait des bocaux de cerises à l'eau-de-vie et une rangée de petits flacons en verre blanc portant des étiquettes enluminées. Ces flacons renfermaient d'effrayants produits, depuis le *parfait amour,* cher aux bacchantes bretonnes, jusqu'à l'*élixir des belles,* faiblesse des sous-officiers.

Voilà pour l'extérieur.

L'intérieur était encore plus remarquable.

Il se composait de deux pièces assez vastes, mais peu éclairées, dont l'atmosphère se renouvelait bien rarement.

Ce qu'eût souffert votre odorat, belle dame,

Digitized by Google

dans ce sanctuaire de maman Rogomme, nous n'essayerons pas de vous le dire.

Les habitués ne s'en plaignaient pas. Nous sommes même porté à penser que ces âcres parfums sont pour beaucoup dans la passion de certains amateurs d'estaminet.

L'espèce humaine, que la civilisation conduit à se nourrir de fromage de Skilton, de Roquefort, et autres encore plus complétement putréfiés, est capable de tous les sophismes sensuels.

La salle d'entrée servait de comptoir. C'était là que se tenait madame veuve Ragon dans tout l'éclat de son éblouissante royauté.

Madame veuve Ragon était une belle femme de trente à quarante ans, grasse et rouge, bien conservée, et dotée d'appas prodigieux.

Tous les adolescents de Vitré étaient amoureux d'elle. Mais elle tenait la dragée haute à tout le monde, excepté, disait la chronique, à M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, et *entrepreneur*.

Ce mot que nous soulignons a, en Bretagne, une signification tout à fait fantastique. Nous y reviendrons.

Il n'y avait dans cette première salle que des escabelles paillées et des petites tables en bois de

Digitized by Google

chêne, vernies par le frottement des coudes.

Autour des lambris, on avait accroché six gravures coloriées représentant les aventures touchantes de Mathilde et de Malek-Adel.

La seconde salle était « le billard. »

Murailles humides, quinquets fumeux, carreau couvert d'une épaisse couche de poussière.

Le billard lui-même était un lourd engin recouvert d'un drap luisant et ouvrant six gouffres appelés blouses où un boulet de huit aurait pu s'engloutir.

Les gravures de la salle de billard représentaient les quatre parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Le peu que nous en disons, pour rester bref et concis, suffit sans doute à démontrer que le Grand Café de l'Industrie méritait sa belle et fructueuse réputation.

Il était environ dix heures du matin. Madame veuve Ragon venait de manger sa seconde soupe.

Le grand café de l'Industrie commençait à se remplir.

M. Morin, le médecin célèbre, lisait *le Drapeau blanc* à sa table ordinaire. M. Besnard, l'homme d'affaires, prenait sa goutte en compulsant un dossier.

Le jeune M. de Guérineul faisait une partie

Digitized by Google

de billard avec Romblon fils aîné, de la maison Romblon père et fils.

Romblon père fumait et ruminait dans un coin. Auprès de lui, le notaire de campagne Menand tortillait son fouet en attendant pratique.

Pas Menand aîné, l'apothicaire d'Ernée, Menand jeune.

A une table voisine, deux propriétaires du voisinage, un vieillard nommé Houël et un homme entre deux âges, du nom de Maudreuil, déjeunaient avec du chocolat.

Ces deux derniers causaient tout bas nez à nez.

— C'est une fausse alerte, disait le vieux Houël, puisque voilà M. Morin, son médecin, qui lit le journal.

M. de Maudreuil hocha la tête avec importance.

— Mon ami et cousin, dit-il, notre ami et cousin Jean Créhu de la Saulays est un drôle de corps, vous le savez... Voici notre cousin et ami le jeune chevalier de Guérineul, qui n'est pas ici pour des prunes, je désire que vous en soyez convaincu... D'un autre côté, notre ami et cousin Jean Créhu a quatre-vingt-deux ans.

— C'est vrai, interrompit Houël; ça me vieillit!

Digitized by Google

— Oh ! fit Maudreuil en le toisant d'un œil d'héritier, vous êtes joliment vert encore, mon cousin et ami... Mais laissez-moi vous dire... j'ai toujours peur que cette petite fille, l'aveugle , ne soit instituée légataire universelle...

— Allons donc ! se récria Houël, la petite Berthe !... plus d'un million de fortune !

Les yeux de M. de Maudreuil, surnommé *cousin et ami* par ceux qui avaient l'honneur de le fréquenter, brillèrent derrière ses lunettes.

— Oui, répéta-t-il, plus d'un million... j'aime à le penser !... Ce qui me rassure un peu, c'est que notre cousin et ami, le digne Fargeau, doit veiller...

— A ses intérêts?... interrompit encore le vieux Houël ; vous pouvez en faire serment, Maudreuil !

— Ses intérêts sont les nôtres...

Le vieillard hocha la tête à son tour.

— Ce qui nous aviendra de cette affaire-là, dit-il, Dieu seul le sait... En tout cas, il ne faut pas regretter un voyage inutile.

Sa tasse de chocolat était finie. Il se leva, ainsi que M. de Maudreuil, et tous deux se dirigèrent vers la table du docteur Morin.

Maudreuil était un grand garçon maigre et

Digitized by Google

râpé, d'assez bonne noblesse, ruiné jusqu'à la corde et vivant d'espoir.

Houël était un vieux petit homme, veuf, sans enfants, faisant danser assez gaiement ses deux mille francs de rente, nets et quittes d'impôts.

Le docteur Morin avait une douce figure et un air discret.

— Eh bien! M. le docteur, dit Maudreuil en l'abordant, nous donnerez-vous des nouvelles de notre respectable cousin et ami, M. Créhu de la Saulays?

— M. de Maudreuil, répondit Morin en posant son journal, je vous offre mes civilités... Le libéralisme fait des progrès effrayants, monsieur!

— Bah! repartit *cousin et ami*, la France aime sa religion et ses rois, M. le docteur. Je me moque du libéralisme comme du Grand Mogol!

— Parce que vous ne lisez pas suffisamment *le Drapeau blanc*, cher monsieur.

— Nous direz-vous?... insista Maudreuil.

— Quoi! la guerre de Turquie?... mauvaise en principe... De quoi diable allons-nous nous mêler?

— Mais M. Créhu de la Saulays, docteur?

— Eh bien! monsieur, M. Créhu a des idées libérales, très-libérales... Et quant à savoir de ses nouvelles, croyez-vous que j'aie des ailes pour

Digitized by Google

traverser l'inondation?... M. Créhu est bâti à chaux et à sable, monsieur, et il nous enterrera tous : souvenez-vous de ce que je vous dis là !

Maudreuil essaya de sourire, mais, au fond, il trouva la plaisanterie pitoyable.

— Tonnerre de Landerneau ! s'écria le jeune M. de Guérineul dans la salle voisine, tu as *queuté*, Romblon, ou que le diable me brûle !

— Je n'ai pas queuté pour un liard, Guérineul, répliqua Romblon ; quand tu perds, tu t'en prends toujours au diable !

— Je te dis que tu as queuté, moi, nom de nom de nom !

— Allons, donne tes dix sous et ne pleure pas !

La conversation finit là. Mais on entendit un bruit sec. C'était la queue de Guérineul qui s'était abattue un peu brusquement vers la tête de Romblon fils.

Celui-ci avait paré. Un combat s'ensuivit. Les queues furent brisées. Les tabourets volèrent. L'Asie eut son cadre cassé et l'Amérique reçut une bille dans l'œil.

Madame veuve Ragon s'élança pour protéger son mobilier.

Mais Romblon père l'avait prévenue. Il avait

Digitized by Google

saisi à la gorge son fils et le jeune Guérineul, et les tenait tous deux en respect, à bout de bras.

— Allons ! lâchez-nous, papa, dit Guérineul ; c'est moi qui ai eu tort... mais Fifi Romblon n'aurait pas dû oublier que je suis gentilhomme !

— Voilà ce que c'est que de jouer des dix sous comme ça ! grommela madame veuve Ragon.

— Allez-vous être sages? demanda le vieux Romblon.

— Oui, papa, répondirent à la fois les deux jeunes gens.

Romblon les lâcha et ils se donnèrent une poignée de main en riant.

— Voyez-vous, fit observer madame veuve Ragon, ces choses-là ça gâte la réputation d'une maison comme il faut.

Le vieux Romblon avait été se rasseoir dans son coin.

C'était un homme d'une haute stature, épaules d'Hercule, forêt de cheveux grisonnants. Il portait une veste à la paysanne, en peau de loup.

Son fils, au contraire, était vêtu en fashionable vitriâs.

Le père Romblon, sur son corps d'athlète, avait une face de Normand, fine et futée. Il ha-

Digitized by Google

bitait le pays depuis tantôt dix ans, et faisait toutes sortes de commerce. Il venait, disait-on, du Rouennais.

Le fils avait une bonne figure réjouie et spirituelle, qui contrastait avec l'air épais et souverainement naïf de son partenaire, M. le chevalier de Guérineul.

Quant à Menand jeune, notaire, auprès de qui s'asseyait le papa Romblon, vous ne sauriez croire combien il aimait à ronger la mèche de son fouet !

Quoique frère cadet d'un apothicaire, Menand jeune n'avait point d'orgueil.

Ses connaissances intimes l'avaient surnommé *l'Artichaut,* soit à cause du caractère paisible de sa physionomie, soit par allusion au peu d'usage qu'il faisait de ses facultés intellectuelles.

Outre les cordes de fouet, il aimait le cassis et l'oignon, dont il avait l'odeur.

Mais avons-nous bien le cœur de consacrer dix lignes à Menand jeune, notaire, en face des événements majeurs qui sollicitent notre plume ?

Rien n'est plus dangereux que la frivolité. Prenons une bonne fois pour toutes l'engagement d'écrire avec dignité et convenance. Que diable ! nous ne sommes pas ici pour nous divertir.

Digitized by Google

Notre drame est là. Il est si noir, ce drame, que nous tournons tout alentour en ricanant pour nous donner du courage.

Il va nous saisir demain et nous entraîner bon gré mal gré dans le tourbillon de ses péripéties.

Alors, nous dirons à notre plume comme Tiennet Blône disait au pauvre petit Argent :

— Hop ! hop !...

Et Menand jeune, et Guérineul, et les Romblon, et Fargeau le blondâtre, et le docteur Morin, et l'homme de loi Besnard, et Berthe l'aveugle, et la fringante Olivette, tous ces joueurs du Jeu de la Mort, et bien d'autres avec eux, danseront, vous le verrez, une terrible sarabande.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

M. Berthelleminot de Beaurepas.

Romblon père et fils, papa Romblon et Fifi Romblon, voyaient la *bonne société* à Vitré.

Ce qui ne les empêchait pas d'avoir *mauvais genre,* au dire de toutes les personnes des deux sexes qui étaient comme il faut et *distinguées.*

En province, en Bretagne surtout, les opinions sont plus carrément divisées qu'à Paris ; mais les rangs se mêlent davantage.

Le principal café d'une petite ville est presque toujours un terrain neutre, où tout le monde se rencontre. Pour trancher les catégories, principalement entre jeunes gens, il faudrait se ré-

Digitized by Google

soudre à la vie d'ermite. Toutes les classes frayent ensemble, parce qu'on n'est pas assez nombreux pour se montrer difficile.

Les Romblon occupaient dans la ville une position extrêmement douteuse. Pourtant, personne ne songeait à les exclure. Ils faisaient nombre.

Et puis, ils avaient de l'argent.

Paris n'a pas le privilége de ce prestige aveugle qui s'attache à l'argent. Au contraire, en province, ce prestige s'étale sans gêne aucune, avec franchise, nous dirions presque avec effronterie.

Guérineul paya dix sous pour la partie perdue, cinq sous pour le verre brisé. L'œil poché de l'Amérique passa par-dessus le marché. Ceci réglé, le jeune M. de Guérineul passa dans la première salle.

— Oh ! oh ! fit-il en entrant, tonnerre de Landerneau ! M. Houël, sacrebleure ! et mon cousin de Maudreuil, nom de nom de nom ! Est-ce que Jean de la Mer est décidément à la côte ?

— Vous avez donc entendu parler de cela ? demanda vivement cousin et ami.

— Du diable ! s'écria Guérineul, je croyais que vous alliez vous fâcher... Ma foi ! si Jean de

Digitized by Google

la Mer est mort, que Dieu le bénisse! Chacun son tour, il me semble qu'il a eu tout le temps de vivre !... Mais c'est donc bien pour cela que vous êtes ici, Maudreuil?

Cousin et ami avait rougi légèrement.

— Je suis ici, murmura-t-il, parce que l'intérêt, mon jeune cousin et ami, que je porte à notre respectable cousin et ami...

— Bien! bien! interrompit Guérineul, ne vous faites pas de mal. Il est, nom de nom de nom! bien permis de surveiller ses affaires... Et puisque le vieux Jean Créhu de la Saulays est à la mort...

— Espérons le contraire! dirent à la fois Houël et Maudreuil.

Guérineul éclata de rire.

— Nom d'un chien! s'écria-t-il, exprimant nettement, dans sa naïveté grossière, la pensée secrète de chacun; on regrette son père et sa mère... mais un cousin vieux comme Hérode et riche comme un puits... allons donc!... Maman Ragon, un verre d'eau-de-vie!

Besnard, l'homme d'affaires campagnard, et le docteur Morin, s'étaient regardés plusieurs fois à la dérobée durant cette scène. Morin avait mis de côté son *Drapeau blanc*, et Besnard ne consultait plus son dossier.

Digitized by Google

Il y avait de l'audace et une certaine intelligence sur le visage carré de ce Besnard. Il était jeune encore, portait un costume moitié paysan moitié bourgeois, et semblait habitué à bonne vie.

Les paysans de l'arrondissement de Vitré sont processifs comme tous les paysans du monde, et Besnard, homme de loi, cassant, ignorant la pudeur, ne demandant que plaie et bosse, avait une réputation de premier ordre.

— Ah çà! murmura-t-il à l'oreille de Morin, entendez-vous ce que disent ces étourneaux?

Le docteur haussa tout doucement ses épaules rondes et bien nourries.

— Ces choses-là ne s'inventent pas, reprit Besnard, et s'il y avait du vrai là dedans....

— Fargeau m'aurait fait prévenir, commença le docteur.

Mais la voix de Romblon fils l'interrompit.

Romblon disait :

— Non, non, il paraît que le messager ne s'est pas noyé... mais on a trouvé le corps du cheval au bief de l'étang de Bréhaim... une jolie bête, ma foi!... C'était papa qui l'avait vendu à M. Lucien de la Saulays.

— Argent! s'écria Guérineul; nom de nom

Digitized by Google

de nom ! un vrai bijou ! Voilà un malheur, par exemple !

— Papa en vendra un autre à M. Lucien, reprit tranquillement Fifi Romblon. Ce que je voulais dire, c'est que celui qui le montait cette nuit est un fameux lapin !

— Alors, M. Romblon, demanda le docteur avec une sorte de solennité, vous pensez que, malgré l'inondation, un messager du château est parvenu ce matin à Vitré?

— Oui, oui, répliqua Fifi, et le docteur Méaulle est parti pour le bourg de Vesvron.

— Vous voyez bien, mon cousin et ami, dit Maudreuil au vieux Houël ; une visite au château du Ceuil me paraît être de la plus haute importance.

Houël semblait indécis.

— C'est que, murmura-t-il, si le brave homme vit encore, il nous fera jeter à la porte.

— Eh bien, répliqua Maudreuil, nous attendrons dehors.

Ce *nous attendrons,* comparable aux plus énergiques reparties de l'histoire ancienne, et qui rappelle le *Frappe! mais écoute* de Thémistocle, prouve à quel degré d'héroïsme le goût des successions peut conduire.

Le docteur Morin prit sa canne à pomme de

Digitized by Google

cuir et son chapeau ; il se leva, puis il se rassit, en proie à un trouble évident.

— Que veut dire cela ? grommela-t-il ; le docteur Méaulle, un baudet ! un *minus habens,* un sauvage, une cruche !

— Cela veut dire, répliqua Besnard qui lui serra le bras, qu'il faut passer l'eau tout de suite, M. Morin.

— Le docteur Méaulle ! un ostrogoth ! un butor ! un oison !

— C'est un coup de Lucien ! dit Besnard ; passez l'eau, croyez-moi, ou bien on fera un testament *in articulo mortis,* et la damnée petite aveugle aura cinquante mille livres de rente au soleil...

Le docteur semblait abasourdi.

— Méaulle ! répétait-il, Méaulle ! un Méaulle !...

Maudreuil, de son côté, avait la fièvre d'héritier, qui gagnait insensiblement le vieux Houël lui-même.

Menand jeune, notaire, avait dressé l'oreille au mot *testament ;* mais c'était un homme discret, qui aimait mieux manger dix cordes de fouet que de prononcer une seule parole.

Le jeune Guérineul et les deux Romblon fumaient fraternellement autour d'une topette d'eau-de-vie.

Digitized by Google

Le vieux Romblon semblait ne songer à rien, sinon à son petit verre, et jouir de la quiétude la plus parfaite. Cependant, on aurait pu voir de temps à autre son œil gris, ombragé par d'énormes sourcils, pousser une manière de reconnaissance rapide et cauteleuse vers la table où le médecin et l'homme de loi causaient à voix basse.

La maison Romblon père et fils vendait des chevaux et des bœufs, mais elle faisait encore une foule d'autres commerces.

L'opinion générale était que le vieux Romblon, pour une bonne somme payée comptant, fournirait la lune à qui voudrait l'acheter.

Ceci voulait dire que le bonhomme avait bien des cordes à son arc.

Et en effet, chacun pouvait savoir que des propriétaires de la Mayenne, de l'Ille-et-Vilaine et de la Sarthe, avaient compté aux Romblon une sorte de prime pour se préserver de ces incendies épidémiques qui désolèrent les départements de l'ouest dans les dernières années de la restauration.

Il courait à ce sujet les bruits les plus contradictoires. On disait que les Romblon servaient aussi le comité directeur du libéralisme, lequel comité soudoyait les incendiaires.

Digitized by Google

On disait d'un autre côté que la police mettait elle-même le feu aux propriétés, et que les Romblon faisaient partie de la police.

On disait encore que tout cela venait de certaines entreprises parisiennes qui commençaient à se monter sur un grand pied, sous le nom de *compagnies d'assurances*. Les Romblon, dans cette version, auraient été les agents des compagnies.

De tout cela, rien absolument n'était prouvé. Mais ces *on dit* donnaient aux Romblon une célébrité mystérieuse. On les regardait comme des gens capables de tout.

Et ils étaient les seuls, dans le pays, à qui on eût osé proposer certaines affaires que la civilisation rend plus rares de jour en jour, mais qui se font encore pourtant et qui se feront toujours, tant qu'il y aura sur terre des successions opulentes, et autour de ces successions des Fargeau, des Morin, des Besnard, etc., etc.

C'était probablement une de ces bonnes affaires que flairait le bonhomme Romblon, tout en buvant son eau-de-vie à petites gorgées.

De toute la conversation du médecin et de l'homme de loi, il n'avait pu entendre qu'un seul mot : *l'aveugle...*

Mais ce mot lui suffisait, et il devinait le reste.

Digitized by Google

Le docteur Morin et Besnard, l'homme de loi, avaient encore baissé la voix davantage et se parlaient avec vivacité.

Une fois, le regard de Besnard croisa celui du vieux Romblon, qui baissa la tête en souriant narquoisement et mit son nez dans son verre.

— Fargeau n'oserait jamais! dit Besnard en ce moment, et le fait est que ce vieux coquin là-bas (il montrait Romblon) vous reluque parfois d'un air qui fait frémir!...

— Berthe aime-t-elle M. Lucien? demanda le docteur.

— Comme une folle!... Mais si Fargeau n'est pas brave, il a des idées, de petites idées, toutes petites... et diablement noires! Il a arrangé toute une comédie qui n'a guère le sens commun et qui peut réussir.

— Quelle comédie?

— On vous expliquera ça...

Le vieux Romblon se disait cependant :

— Je crois que nous aurons notre part de cette succession-là!

— Sacrebleure! s'écria le jeune M. de Guérineul, on s'ennuie comme le diable ici!...

Digitized by Google

Voilà mon cousin et ami Maudreuil qui cause tout bas avec son ami et cousin Houël... Le docteur et M. Besnard marmottent je ne sais quoi depuis une heure... L'Artichaut mange la mèche de son fouet... Le vieux Romblon rumine... Fifi ferme un œil... Dites donc, madame Ragon, voulez-vous vous amuser un petit peu?

La veuve eut un sourire séduisant.

— Pourquoi pas, M. *Filis?* dit-elle.

Car Guérineul s'appelait Félix de son petit nom. Et de même qu'Eugène se dit *Ugène* dans notre bonne ville de Paris, à Vitré, Félix se prononce Filis.

S'entendre appeler par son petit nom de la propre bouche d'une veuve haute en couleur, grasse et bien conservée, c'était fait pour donner de l'orgueil à M. de Guérineul.

— Eh bien! dit-il en se levant pour se rapprocher de madame Ragon, amusons-nous. M. Berthelleminot est en retard!

Le front souriant de la belle veuve se rembrunit aussitôt.

— M. Berthelleminot a ses affaires, répliqua-t-elle d'un air pincé.

— M. Ber-thel-le-mi-not de Beau-re-pas! épela Guérineul en espaçant chaque syllabe, voilà un gaillard qui a un nom agréable!

Digitized by Google

— Pas plus désagréable que Guérineul! dit madame Ragon dont le teint s'animait.

Elle n'avait jamais passé pour être très-patiente.

— Allons! maman Ragon, ne nous fâchons pas... Je vous parlais de M. Berthelleminot, parce que Fifi Romblon disait ce matin qu'il était sur son départ.

— M. Romblon disait vrai, M. de Guérineul.

— On ne m'appelle plus Filis? C'est bon! Ah çà! M. Berthelleminot a donc trouvé à emprunter ses soixante mille francs, pour exploiter sa forêt merveilleuse et gagner cent millions en six mois?

— M. Berthelleminot a du crédit, M. de Guérineul!

— Est-ce vrai, madame Ragon?

— M. Berthelleminot trouverait à emprunter soixante mille francs... et le double.. et le triple... M. de Guérineul!

La conversation s'animait. La voix de la veuve devenait aigre comme une pomme verte.

— Oh! oh! fit imprudemment Guérineul.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Oh! oh? » demanda madame Ragon, qui mit décidément ses deux poings sur ses hanches.

Digitized by Google

— Ça veut dire qu'il ne trouverait à emprunter chez moi ni le triple, ni le double, ni soixante mille francs, ni soixante mille sous !

— Je crois bien, M. de Guérineul, riposta la veuve.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça : « Je crois bien ! » madame Ragon ?

— Ça veut dire, M. de Guérineul, que vous n'avez ni soixante mille francs, ni soixante mille sous, ni soixante mille liards. Voilà.

Ma foi, les réponses vitréennes ou vitriâsses peuvent manquer de finesse et d'atticisme, mais elles frappent ferme, juste et dur.

Le jeune M. de Guérineul pirouetta sur ses talons et se prit à siffler une chanson, tandis que madame Ragon, digne et fière, se reposait dans sa victoire.

Une chose étrange, c'est que la lutte n'avait point eu de juge du camp. Tous les hôtes du grand café de l'Industrie semblaient de plus en plus préoccupés. Fifi Romblon et son père, profitant de l'éloignement de Guérineul, causaient maintenant à voix basse. Quant à Menand jeune, artichaut et notaire, il s'était endormi après avoir achevé de dévorer la mèche de son fouet.

Ce fut en ce moment que M. Berthelleminot de Beaurepas, gentilhomme tourangeau, cheva-

Digitized by Google

lier de l'Aigle jaune de Souabe, et entrepreneur, fit son entrée au grand café de l'Industrie, dont il était, sans contredit, l'un des plus aimables ornements.

M. Berthelleminot de Beaurepas était...

Mais à quoi bon le décrire, cet homme de bien? Vous l'avez tous connu; tous tant que vous êtes!

Une fois ou l'autre, vous avez pris de ses actions, de ses bonnes actions qui rapportent toutes cent cinquante pour cent d'intérêt, plus les dividendes.

Ce n'est pas un Robert Macaire, celui-là! Seigneur Dieu! M. Berthelleminot un Robert Macaire!

C'est un apôtre, et un *entrepreneur!*

Si vous aviez entendu la mélopée de madame veuve Ragon quand elle prononçait ce mot, *entrepreneur,* vous sauriez ce que les quatre syllabes de ce substantif véritablement candide et provincial renferment de promesses suaves et d'honnêtes ivresses.

Et à ce mot, *entrepreneur,* joignez ce nom, *Berthelleminot!* et demandez-vous, dans la sincérité de vos consciences, ce qu'on peut refuser à un chrétien qui signe Berthelleminot, entrepreneur!

Digitized by Google

Berthelleminot... de Beaurepas.

Il y a très-certainement des prédestinations, et un nom peut être un cadeau du ciel.

Témoin Berthelleminot.

On s'appelle Berthot, Berthelot, Berthellemot même...

Mais Berthelleminot ! c'est le superlatif, c'est l'exquis, c'est le suprême !

Il y a là tout un concert industriel. Dans ce nom, les actions chantent, les coupons rendent de vagues harmonies. C'est comme un chœur lointain des divinités qui président aux mines, aux canaux, au bitume...

O nymphes de la Grand'Combe et de la Nouvelle-Montagne ! O muses et demi-dieux qui vous nommez Hausse, Baisse, Fin courant et Report !

O doux Olympe, gouverné par le vénérable Mercure !...

Et qu'est-ce que c'est que Mercure auprès de Berthelleminot ?

Berthelleminot, le défricheur de landes, le *plantateur* de sapins philocalcaires, l'extracteur d'huile de houille, l'*exploitationneur* des forêts caucasiennes !

Berthelleminot, le fondateur de *l'Arc-en-ciel,* journal des spéculateurs nécessiteux.

Digitized by Google

Berthelleminot, l'inventeur du papier de sainfoin et des tissus en fil de la Vierge, le père du navet pyramidal, le parrain de l'élixir Berthelleminhydroléibole pour la conservation des chapeaux mécaniques.

Berthelleminot, Berthelleminot de Beaurepas, natif de Tours en Touraine, et n'ayant jamais subi une seule condamnation correctionnelle !

Chimiste distingué, naturaliste éminent, économiste hors ligne, philanthrope digne de respect, agriculteur, horticulteur, géologue, jurisconsulte, nullement étranger à l'architecture, dessinateur agréable, polyglotte, sachant au besoin chanter la romance, même en s'accompagnant sur la guitare, physionomiste, profondément versé dans la science métallurgique, connaisseur en chevaux, et décoré d'un ordre honorable, voilà ce qu'était Berthelleminot en 1828.

Il n'avait encore que quarante-sept ans.

Au jour où nous écrivons... Mais n'anticipons pas !

Au physique, c'était un fort bel homme, comme personne ne peut l'ignorer : taille avantageuse, jambe un peu frivole, mains blanches ornées de bagues, nombreux et charmants souvenirs !

Digitized by Google

Front haut, fuyant, flanqué de deux mèches de cheveux collées aux tempes ; oreilles longues et bien modelées, tombant sur un col de chemise en guillotine.

Nez mince, assez semblable à un cimeterre arabe dans son audacieux dessin. Sur ce nez, des lunettes d'or.

Bouche en cœur qui montrait en s'ouvrant un râtelier mémorable.

Et une mise! Souvenez-vous de son habit bleu, de son chapeau gris; souvenez-vous de son gilet serin, recouvrant à demi le paquet de breloques.

Et ne vous étonnez pas que madame veuve Ragon eût pour cet homme extraordinaire un sentiment romanesque qui devait lui causer bien des chagrins...

Nous disons tout de suite que M. Berthelleminot de Beaurepas était alors à la tête de la grande compagnie anonyme *l'Argonaute*, pour l'exploitation des forêts de la Valachie.

Il avait acheté pour une somme insignifiante cent trente mille arpents de bois. Il ne s'agissait que de les débiter dans une zone où le hasard voulait qu'il n'y eût ni routes, ni canaux, ni rivières, ni hommes, ni chevaux. Cette zone, du reste, ne manquait de rien au monde, et

Digitized by Google

M. Berthelleminot la comparait volontiers au paradis terrestre.

Il lui fallait pour partir, à son estime, une soixantaine de mille francs et une douzaine de travailleurs.

C'était peu de chose assurément, eu égard à la certitude qu'on avait de revenir avec cent millions d'écus.

Mais la Bretagne est pauvre. Elle montrait une certaine répugnance à se laisser enrichir par ce bienfaiteur des hommes, M. Berthelleminot.

Soixante mille francs!... hésiter pour cela! Refoulons énergiquement notre indignation et notre pitié!

M. Berthelleminot de Beaurepas entra dans la première salle du grand café de l'Industrie avec ce bel air que vous lui connaissez tous. Le cœur de madame Ragon battit bien doucement sous les sangles de son corset.

Il était difficile à cette veuve de rougir, car elle avait toujours sur le visage ce que *la Morale en action* appelle la couleur de la vertu; mais ses petits yeux s'émurent; quelque chose de gracieux, d'aimable, de touchant, se répandit sur l'ensemble de sa personne.

Quand le soleil paraît au-dessus de l'horizon,

Digitized by Google

la rose matinale s'ouvre en un divin sourire.

Madame veuve Ragon était la rose, la rose ponceau, et M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, entrepreneur, était son soleil.

Digitized by Google

IX

Maman Rogomme.

M. Berthelleminot de Beaurepas entra comme jamais n'avaient su entrer Romblon père ni Romblon fils, ni le jeune M. de Guérineul, ni même cousin et ami, qui avait pourtant fait ses études à Rennes jusqu'en rhétorique; à plus forte raison, ni Besnard, l'homme de loi carré, ni le politique docteur Morin, ni l'Artichaut Menand jeune.

Cet air vainqueur, ce suave et grand sourire des hommes demi-chauves qui ont des cols de chemise en guillotine, l'éducation ne l'enseigne pas.

Digitized by Google

C'est Dieu seul qui le donne.

Berthelleminot souleva son chapeau d'une main et mit l'autre au paquet de breloques.

— Eh! bonjour donc, dit-il en saluant la veuve de loin avec une grâce surprenante; bonjour donc, belle dame! bonjour donc! bonjour donc!

Il baisa la main de madame Ragon, qui était à peu près blanche.

Puis il agita d'une façon ravissante son chapeau bolivar, et reprit :

— Eh! bonjour donc, M. de Maudreuil!... M. Hoüel, bonjour donc!... Comment va? Bien, et vous? Bonjour donc, M. Besnard!... M. Morin, bonjour donc!... Eh! Romblon, mon cher, bonjour donc!... Bonjour donc, M. de Guérineul!

— Nom de nom de nom, bonjour donc, une fois pour toutes, M. Berthelleminot, répliqua rudement Guérineul.

Berthelleminot ouvrit son binocle et chercha s'il n'y avait dans le café personne autre à qui il pût envoyer son délicieux : Bonjour donc!

— Est-il brusque, ce M. Filis! dit madame Ragon.

La brusquerie de M. Filis lui faisait apprécier d'autant mieux la belle aménité de Berthelleminot.

Digitized by Google

L'entrée de l'entrepreneur ne fit peut-être pas tout l'effet qu'on en aurait dû attendre, soit que les naturels du pays de Vitré ne fussent pas à même d'apprécier complétement les hautes qualités de cet homme délicieux, soit qu'ils se trouvassent blasés sur ses mérites.

En outre, nous savons que chacun des habitués présents avait ce matin quelque préoccupation d'une certaine gravité, à part l'Artichaut, qui dormait comme un juste.

Madame veuve Ragon disposa pour Berthelleminot un tabouret tout près de son comptoir. Ensuite elle prépara, d'une main exercée, un verre de vin blanc à la cassonade et au citron.

Pendant cela, Berthelleminot de Beaurepas tirait ses manchettes, lissait les cheveux de ses tempes, et assurait ses lunettes d'or sur l'arc aquilin et tranchant de son nez.

La veuve regardait du coin de l'œil. Il y avait dans son regard de l'admiration et de la tristesse.

Pauvre faible femme! ce Berthelleminot l'avait subjuguée! elle lui avait tout donné!

Par pitié, lecteur, gardez-vous de sourire! Madame veuve Ragon était une digne femme, méritant toutes vos sympathies.

Et si vous saviez, lecteur, ce qu'elle avait donné à Berthelleminot!

Digitized by Google

Trouvez une larme plutôt, si vous êtes sensible, trouvez une larme en faveur de ce sexe, qui sera toujours la victime du sentiment et des procédés.

— Eh bien donc, docteur, dit Berthelleminot quand sa toilette fut achevée, qu'y a-t-il de nouveau dans *le Drapeau blanc?*

— Mauvais! répliqua Morin; le libéralisme gagne, gagne...

— On ne me dit rien, à ce qu'il paraît, murmura la belle veuve en tournant la cuiller dans le vin blanc à la cassonade.

— On vous dit que vous êtes charmante, Lasthénie, répliqua l'entrepreneur avec une galanterie tellement délicate qu'il faut renoncer à en donner l'idée au lecteur.

Lasthénie (madame veuve Ragon s'appelait Lasthénie!) devint rouge d'orgueil et de plaisir.

— Dites donc, M. Berthelleminot, demanda de loin Maudreuil, venez-vous du côté de la Vesvre?

— Je suis allé ce matin, cher monsieur, répondit l'entrepreneur, jusqu'à mi-chemin de l'étang de Bréhaim, pour une affaire...

— La plaine est-elle encore inondée?

— Cela baisse, cher monsieur... A midi, quelque jeune gaillard bien découplé, comme

Digitized by Google

notre ami Guérineul, ou le fils Romblon... eh! bonjour donc, Romblon!... pourra sauter la Vesvre à pieds joints.

— Merci! dit Maudreuil.

Puis il ajouta en se penchant à l'oreille de Houël :

— Mon cousin et ami, si vous m'en croyez, nous partirons vers midi.

Besnard, l'homme de loi, disait tout bas au docteur Morin :

— Il ne faut pas bouder... c'est bon pour les enfants... Sur *les midi,* nous irons voir un peu ce qui se passe là-bas.

Le docteur hocha la tête.

— Ne m'avoir pas fait appeler!... grommela-t-il; après ça, c'est un libéral!

— Attendons midi, disait de son côté Romblon père en suçotant son verre d'eau-de-vie, nous irons faire un tour de ce côté-là... Pas vrai, Fifi?

— Oui, papa.

Guérineul s'était assis sur une table et bâillait à se démettre la mâchoire. Les jeunes messieurs de la province ont une manière à eux de se divertir.

— Savez-vous? dit-il à la ronde, n'ayant personne à qui parler en particulier, je vais aller

Digitized by Google

flâner du côté du Ceuil, moi, vers *les midi*, nom de bleu !

— Midi ! répéta Menand jeune, qui s'éveilla en sursaut. Oui, oui... à midi, au château... heure militaire.

Évidemment le château de Jean de la Mer allait avoir sous peu nombreuse compagnie.

Madame veuve Ragon avait livré à son Berthelleminot le verre de vin blanc sucré. Cet entrepreneur le buvait à petites gorgées et souriait à la veuve adorablement.

La veuve soupirait. Par moments, son œil devenait humide.

Croyez-nous, jeunes veuves, c'est dans votre intérêt que nous parlons ici : soyez prudentes dans vos liaisons ; ne fréquentez jamais les entrepreneurs.

Si un homme vous dit qu'il a inventé quelque chose, jeunes veuves, fuyez cet homme, fuyez-le comme le feu.

Ce n'est pas don Juan qui perd les jeunes veuves, ce n'est pas Lovelace, c'est Berthelleminot.

Berthelleminot de Beaurepas.

L'homme mur, bien couvert, qui parle de millions ; l'homme à breloques et lunettes d'or.

Jeunes veuves de trente-cinq à quarante ans,

Digitized by Google

entourez d'un triple airain vos cœurs trop tendres.

Vos cœurs et vos économies!

Nous avons lâché le mot, jeunes veuves. A tout prendre, vos cœurs y passeraient que nous n'en dirions trop rien.

Mais vos économies !

Voilà ce que Berthelleminot aime avec passion, jeunes veuves!

Et c'est par le cœur que Berthelleminot arrive aux économies.

Madame veuve Ragon avait un cœur et dix-huit mille francs d'économies.

Une fortune pour Vitré!

Mais Berthelleminot vint. O jeunes veuves! jeunes veuves! lisez Paul de Kock, buvez de l'anisette, protégez des lycéens, mais gardez-vous de Berthelleminot!...

— Eh bien! dit madame Ragon avec mélancolie, c'est toujours décidé?... vous partez?

— Demain, Lasthénie.

— Demain! répéta celle-ci en tressaillant sur sa banquette; demain, Aristide, demain!

Cette familiarité de Lasthénie nous donne d'une manière authentique le petit nom de l'entrepreneur.

Aristide prit la main de la veuve et profita de

Digitized by Google

l'inattention générale pour lui darder un regard incendiaire.

— Demain, reprit-il; hélas! oui, belle et chère!... je vous quitterai demain... mais laissez-moi vous dire ce qui arrivera... laissez-moi vous faire le programme précis, exact et véridique de notre commun avenir... car vous êtes à moi, Lasthénie, et je suis à vous... Une chaîne indissoluble, je dirai même infrangible, lie nos deux destinées...

Madame Ragon lui serra la main avec une tendresse timide.

— Voilà! poursuivit l'entrepreneur; je pars demain à six heures du matin. A six heures du soir, j'arrive à Granville... je m'embarque à la marée... je suis un mois en mer, huit mois sur le lieu d'exploitation, un mois dans la traversée du retour... Total, dix mois.

— Dix mois! murmura Lasthénie, un siècle!

— Au bout de ces dix mois, je suis ici, à vos pieds, belle et chère... je vous offre ma main, mon nom et ma fortune, qui ne peut guère monter à moins de dix ou quinze millions.

— Aristide! Aristide! dit la veuve, qui était presque sincère, que m'importe la fortune?

— Au bas mot, continua Berthelleminot, je pourrais dire vingt millions sans être accusé

Digitized by Google

d'exagération... et même vingt-cinq millions, car ce sont des bois de toute beauté. Quant à notre bonheur, ai-je besoin de vous en tracer le tableau?...

Il avait fini son verre de vin blanc à la cassonade.

— Eh! bonjour donc, M. Guyot! dit-il en se levant comme pour couper court à l'émotion de cet entretien ; M. Jumelet, eh! bonjour donc !...

M. Guyot et M. Jumelet, le premier, commis greffier, le second, huissier près le tribunal civil, venaient de passer la porte.

D'autres habitués entrèrent à leur suite. Le grand café de l'Industrie s'emplissait comme tous les jours à pareille heure.

Les nouveaux venus se mêlèrent aux anciens, et le jeune Guérineul trouva un amateur pour faire une partie de billard.

Berthelleminot prit le centre de la salle, releva son col de chemise en guillotine et donna le coup de doigt sur ses lunettes d'or.

— Messieurs, dit-il, manifestant par sa pose et son débit solennel l'intention évidente de prononcer un discours, messieurs, je me sentirais fort indigne de l'accueil distingué que la population vitréenne a bien voulu me faire, si

Digitized by Google

je ne regardais pas comme un devoir, je dirai même comme une obligation étroite, d'offrir mes adieux aux honorables amis qui m'entourent.

— Ah! ah! fit-on de toutes parts, vous partez, M. Berthelleminot?

— Eh! bonjour donc, M. Boistier! je n'avais pas eu l'avantage de vous apercevoir!... M. Allumel, eh! bonjour donc! vous me pardonnerez de ne vous avoir pas salué tout de suite. Oui, messieurs, je pars pour des rivages lointains et fort peu connus, où j'ai la certitude de faire l'opération la plus avantageuse qui ait jamais été tentée... Les personnes qui ont eu confiance en moi...

— Fait au même! interrompit Guérineul, qui venait de bloquer la bille de son adversaire.

On se prit à sourire, mais madame veuve Ragon fronça le sourcil.

— Les personnes qui ont eu confiance en moi, poursuivit imperturbablement M. Berthelleminot de Beaurepas, vont centupler leurs capitaux sans courir le moindre risque. Pour cela, je ne leur demande qu'un peu de reconnaissance et un peu d'affection.

— Excellent cœur! pensa Lasthénie Ragon, qui s'essuyait les yeux avec sa serviette.

Digitized by Google

— Vous avez donc trouvé vos soixante mille francs ? demanda Fifi Romblon.

— J'aurais trouvé six cent mille francs, mon jeune ami, répliqua l'entrepreneur avec dignité ; ce qui m'arrêtait, ce n'était pas l'argent... c'était le personnel de mon exploitation. J'avais besoin d'un homme pour compléter la petite phalange qui m'attend à bord du navire *l'Argonaute*, dans le port de Granville. Cet homme, je l'ai trouvé, grâce aux soins d'une estimable dame...

Lasthénie dressa l'oreille.

— Madame Marion que vous connaissez tous, continua Berthelleminot.

— Et depuis quand avez-vous des rapports avec madame Marion, Aristide? demanda Lasthénie, qui s'était levée, rouge d'indignation.

Berthelleminot s'aperçut trop tard qu'il venait de commettre une énorme faute. Par bonheur, il avait les dix-huit mille francs de Lasthénie sur son cœur.

Pour réparer sa maladresse, il eut recours aux charmes de sa chevaleresque galanterie, et, pendant que tout le monde riait sans trop se gêner, il s'avança vers le comptoir, prit la main de madame veuve Ragon, et la porta délicatement à ses lèvres.

Digitized by Google

Mais un incident survint, qui tourna décidément la scène au grotesque.

Au moment où M. Berthelleminot de Beaurepas effleurait d'un baiser respectueux les doigts de Lasthénie, la porte s'ouvrit, et une voix merveilleusement timbrée lança sans façon ces mots distincts :

— C'est ici la maman Rogomme ?

Lasthénie pâlit. Le romanesque Berthelleminot se retourna comme si une vipère lui eût piqué le talon.

Un immense éclat de rire faisait trembler les vitres du café.

Sur le seuil, notre ami Tiennet Blône était debout, fort étonné de l'effet produit par son interrogation, qu'il avait faite assurément de la meilleure foi du monde.

Comme personne ne lui répondait et que tout le monde se tordait dans un fou rire, Tiennet se sentit un peu déconcerté pour la première fois de sa vie.

Il restait là les yeux grands ouverts et tournant son large chapeau de feutre entre ses doigts.

— Insolent! s'écria madame veuve Ragon dès qu'elle put retrouver la parole.

— Pardon, excuse! dit bonnement Tiennet,

Digitized by Google

on m'avait dit que c'était ici la maman Rogomme... Je vas aller demander plus loin.

Il salua et voulut prendre la porte. Mais Berthelleminot de Beaurepas, en chevalier qui veut venger sa dame, lui barra fièrement le passage.

Tiennet, en voyant son front demi-chauve et ses lunettes d'or, fut saisi de respect et se retourna pour chercher une autre issue.

Il se trouva face à face avec le docteur Morin.

— Tiens ! s'écria-t-il, c'est vous que je cherchais... Ah çà ! c'est donc bien ici la maman Rogomme ?

Madame veuve Ragon poussa un glapissement de rage.

L'entrepreneur prit Tiennet au collet. Tiennet le regarda d'un air ébahi, ne sachant pas s'il devait rire ou se fâcher.

Les habitués du grand café de l'Industrie, flairant un combat singulier, faisaient déjà cercle autour des deux champions.

Le jeune M. de Guérineul, jurant *sacrebleure* et *nom de nom de nom!* était monté sur un tabouret pour mieux voir.

Digitized by Google

Digitized by Google

X

Le coup du bélier.

Tiennet était bien resté deux grandes heures sur son banc de pierre, la tête entre ses mains, et songeant.

Pendant tout ce temps-là, son œil n'avait guère quitté la fenêtre de madame Marion.

Il faisait froid. Le ciel, chargé de nuages lourds que poussait un vent capricieux et violent, se fondait en courtes averses qui ne laissaient pas à la veste grise de Tiennet le temps de se sécher.

Il avait les pieds dans l'eau, et ses mains

Digitized by Google

rougies tourmentaient ses longs cheveux trempés

Mais ni le froid ni les ondées n'avaient le don de le distraire.

Il regardait toujours l'étroit balcon de fer qui reliait les trois croisées de la façade de madame Marion.

Vers huit heures du matin, Rosalie sortit pour aller chercher le déjeuner de sa maîtresse.

Tiennet se leva et fit quelques pas vers elle ; mais il changea d'avis et revint s'asseoir.

Rosalie rentra. Tiennet fut bien fâché d'avoir manqué l'occasion de lui parler.

Une demi-heure après, Rosalie ouvrit les forts contrevents des croisées et secoua dans la rue la peau de renard qui servait de descente de lit à madame Marion.

Tiennet se tourna pour n'être pas vu.

Quand Rosalie eut refermé la croisée, Tiennet fut désolé de ne s'être pas montré. Peut-être que Rosalie l'aurait reconnu. Peut-être qu'elle lui aurait parlé.

Qui sait? Madame Marion se reprochait peut-être la manière dont elle l'avait traité la veille.

Madame Marion qui pouvait, si elle voulait, lui dire le nom de sa mère !

Digitized by Google

Tiennet attendit une troisième occasion, se promettant bien de ne la point laisser échapper.

L'occasion ne vint pas.

La porte resta close désormais. La croisée ne se rouvrit plus.

Vers neuf heures et demie, Tiennet se leva en sursaut. Il venait de se souvenir que M. Fargeau Créhu de la Saulays lui avait ordonné de prévenir M. le docteur Morin.

Or Tiennet sentait, avec son intelligence précoce, qu'une désobéissance brutale nuirait plutôt qu'elle ne servirait, eu égard aux intérêts qu'il voulait garder.

Maintenant que le docteur Méaulle, ami de M. Lucien, avait deux heures d'avance, il ne pouvait plus y avoir aucun danger à prévenir le docteur Morin.

Tiennet se dirigea vers la maison du docteur Morin.

La domestique de ce praticien, qui était placé véritablement en première ligne dans l'arrondissement de Vitré, était une servante-maîtresse, qui aurait mieux aimé voir son docteur faire trois déjeuners à la maison qu'un seul au café; c'est pourquoi, par haine et par jalousie, elle appelait volontiers la dame et suzeraine du

Digitized by Google

grand café de l'Industrie *maman Rogomme.*

Quand Tiennet demanda le docteur, Gothon Bineau, sa gouvernante, répondit en haussant les épaules :

— Allez le chercher chez maman Rogomme.

Et Tiennet était parti tout innocemment, en quête de maman Rogomme.

On sait ce qui avint de ce sobriquet, lancé malheureusement au milieu d'une scène de galanterie du plus haut goût.

Madame veuve Ragon pensa en suffoquer de colère, et l'entrepreneur, qui avait en poche les dix-huit mille francs de Lasthénie, ne put faire moins que de prendre vaillamment sa défense contre l'insolent qui l'outrageait.

Tiennet ne se doutait pas le moins du monde de la tempête qu'il avait soulevée. Il était si éloigné de toute pensée hostile, que le geste même de M. Berthelleminot, qui l'avait saisi au collet, ne le fit point regimber tout de suite. Il connaissait de vue presque tous les assistants, le notaire Menand jeune, Maudreuil, Houël, Guérineul, Besnard, etc.

Ce qu'il éprouvait, c'était de la surprise et aussi un peu d'embarras à voir tous ces bourgeois qui le regardaient en riant.

Pourtant, lorsque M. Berthelleminot s'avisa

Digitized by Google

de le secouer, Tiennet fronça légèrement le sourcil.

Mais le docteur Morin vint faire diversion, au grand déplaisir de la galerie, et retarder le dénoûment de la querelle.

— Qu'est-ce que tu me veux, toi? dit-il en prenant le bras de Tiennet.

— Que venez-vous faire ici, malhonnête? prononçait en même temps la voix de ténor cérébral de M. Berthelleminot de Beaurepas.

Il est bien remarquable en effet que tous les entrepreneurs, beaux hommes, parlent du front, et semblent toujours *édorbébent enrhubés du cerbeau.*

A travers ces deux questions, l'organe aigu de Lasthénie se fit entendre :

— Jetez-le tout simplement à la porte avec un bon coup de pied au bas des reins! disait, en termes plus francs que nous n'osons le rapporter, cette femme irritée.

Tiennet regarda Berthelleminot de travers.

— Eh bien! reprit le docteur, me diras-tu ce que tu me veux ?

— On vous demande au château, répliqua Tiennet, mais lâchez mon bras... Et vous, l'homme, ajouta-t-il en s'adressant à Berthelle-

Digitized by Google

minot, lâchez mon cou... ça commence à m'échauffer un petit peu les oreilles.

— Est-ce toi qui es arrivé du château au point du jour? demanda le docteur.

— Oui ; après?

— Est-ce toi qui as été chez le docteur Méaulle?

— Oui, c'est moi...

— Drôle que tu es! s'écria le docteur.

Mais il n'acheva pas, parce que Tiennet, se dégageant à la fois de la double étreinte qui le faisait captif, repoussa d'un coup de poing Berthelleminot, d'un autre M. Morin, et se redressa d'un air si crâne qu'un murmure d'étonnement courut autour de la galerie.

— Ah çà! on se tutoie donc ici? dit-il en promenant à la ronde son regard hardi et brillant de bonne humeur. Je ne sais pas ce que c'est que la mère Rogomme, moi ; mais si quelqu'un n'est pas content, voilà, je m'en fiche!...

Il planta son grand feutre sur sa tête, de côté, à la mauvais, et l'assura d'un petit coup sec.

M. Berthelleminot de Beaurepas ne manifestait plus la moindre envie de s'attaquer à lui. Tiennet, en le repoussant, avait imprimé à tout

Digitized by Google

son individu une secousse si brusque que le chapeau-bolivar du téméraire entrepreneur était tombé dans la poussière.

Si ce n'eût été que le chapeau !...

Mais la prudence la plus élémentaire devrait défendre les querelles, rixes et bagarres aux personnes bien posées qui portent toupet.

A l'insu de tout le monde, à l'insu même de la tendre veuve Ragon, Aristide Berthelleminot de Beaurepas portait toupet.

Ces deux faces de cheveux qui se collaient si bellement à ses tempes étaient postiches. Sa demi-calvitie n'était qu'un mensonge. L'entrepreneur était chauve tout à fait !

Son toupet fit bascule et tomba sur le collet de son habit bleu, laissant voir le genou le plus luisant que jamais gazon ait dissimulé.

Hélas ! les dix-huit mille francs de Lasthénie étaient livrés ; sans cela...!

La galerie s'amusait énormément. Romblon père et fils, qui s'étaient mis au premier rang, riaient sans vergogne du malheureux entrepreneur et de sa déconvenue. Besnard cherchait à calmer Morin et lui conseillait de prendre au plus vite le chemin du château. Maudreuil, avec son cousin et ami, le vieux Houël, déridait un peu sa face d'héritier.

Digitized by Google

L'Artichaut, Menand jeune, gloussait discrètement et souriait presque.

Le greffier, l'huissicr, les marchands de moutons et autres battaient des mains en criant *bis*.

Quant au jeune M. de Guérineul, il ne se possédait plus. Ayant épuisé tout le vocabulaire de ses exclamations favorites, depuis *sacrebleure* jusqu'à *nom d'un chien*, il était descendu de sa banquctte et perçait la foule à grands coups de coude, pour arriver jusqu'à Tiennet.

Cependant les choses en seraient restées là, suivant toute probabilité, et le combat eût cessé faute de combattants, si le docteur Morin avait imité la prudence de Berthelleminot. Mais les médecins sont comme les poëtes, *irritabile genus*. Le docteur aurait volontiers pardonné le coup de poing; il ne pouvait pardonner la préférence donnée à son confrère Méaulle.

Cet âne bâté de Méaulle!

Il avait devant les yeux l'homme qui s'était rendu tout droit chez le docteur Méaulle, pour l'appeler auprès d'un de ses clients à lui, Morin!

Son sang bouillait dans ses veines; il était ivre de colère.

Si vous voulez avoir un échantillon, un bel échantillon de haine violente, âcre, venimeuse,

Digitized by Google

irréconciliable, prenez les deux médecins en vogue d'une ville de dix mille âmes.

Ce que contient la dent du serpent à sonnettes ou la vésicule du cobra-capello n'est rien auprès du poison que distillent ces honnêtes rivaux.

Pour son malheur, le docteur Morin avait une canne à pomme de cuir. Il affecta de sourire, afin de ne point donner l'éveil à son mentor Besnard, et se débarrassa de lui en disant :

— Je pars... je pars tout de suite.

Besnard le lâcha.

Morin, dont la figure douceâtre et discrète exprimait d'ordinaire la placidité la plus entière, laissa tomber son masque tout à coup, et prit la face d'une furie.

Ses petits yeux brûlaient et il y avait de l'écume à ses lèvres.

Il s'élança, la canne levée.

— Ah ! tu as été chez Méaulle le premier ! s'écria-t-il avec des inflexions de voix extravagantes ; ah ! tu as mis Méaulle avant Morin, coquin ! rustre ! brigand !...

La canne à pomme de cuir siffla et se dirigea, roide comme balle, vers le front de Tiennet.

Tiennet para, reçut la canne dans sa main ouverte, l'arracha au docteur et la brisa sur son genou comme si c'eût été un fétu de paille.

Digitized by Google

Jusque-là Tiennet était resté calme.

Mais un grand mouvement se fit dans le cercle des curieux, et en même temps Berthelleminot de Beaurepas, qui avait ramassé sa perruque et son chapeau, crut l'instant favorable pour prendre sa revanche.

Cet entrepreneur, nourri de la lecture des historiens antiques, et persuadé que la véritable vaillance consiste à employer d'adroits stratagèmes pour mettre l'ennemi hors de combat, s'approcha tout doucement de Tiennet par derrière, et lui assena sur la tête un assez joli coup de poing... pour un entrepreneur.

Romblon père et fils, ainsi que le jeune M. de Guérineul, protestèrent par un holà! que celui-ci accompagna d'un énergique: Nom de nom de nom!

Mais le tour était fait.

Tiennet avait vu, comme on dit, trente-six chandelles.

Étourdi du coup, sa vue se troubla, et, placé comme il l'était au milieu d'un cercle mouvant qui allait se rétrécissant peu à peu, Tiennet crut qu'on voulait décidément lui faire un mauvais parti.

Mieux vaut attaquer que se défendre, c'est la maxime du paysan breton.

Digitized by Google

Tiennet s'élança à tout hasard. Les deux Romblon, qui voulurent l'arrêter, furent terrassés en un clin d'œil, l'un à droite, l'autre à gauche ; et comme le pauvre Guérineul, qui se trouvait au devant de lui, se mettait en garde instinctivement, Tiennet baissa la tête avec la rapidité de l'éclair, et lui porta ce terrible coup des lutteurs de la vieille Armorique :

Le coup du bélier.

La poitrine de Guérineul rendit un craquement.

Comme si un boulet de canon l'eût pris en plein corps, il fut lancé au travers d'un groupe composé du greffier, de l'huissier, du vieux Houël, de cousin et ami, etc., et s'en alla tomber à la renverse dans la salle du billard.

L'artichaut Menand, qui, seul, ne s'était pas dérangé, saisit cette occasion pour mettre une mèche neuve à son fouet. Après quoi il partit sans dire mot à personne.

Besnard avait déjà entraîné Morin de force.

Quant au preux Aristide Berthelleminot de Beaurepas, il s'était esquivé tout de suite après son exploit, et s'abritait maintenant derrière le comptoir de Lasthénie.

Tiennet restait tout seul au milieu de la salle. Personne n'osait plus s'approcher de lui.

Digitized by Google

C'était un enfant. La conscience de l'acte violent qu'il venait de commettre contre des bourgeois, lui paysan, l'isolement où on le laissait, tout cela le déconcerta et fit tomber son audace.

Il jeta autour de lui un regard contrit.

Romblon père et fils se relevaient péniblement. Quant au jeune M. de Guérineul, on le relevait.

Tiennet ôta son grand chapeau sans trop savoir ce qu'il faisait, et se prit de nouveau à le rouler entre ses doigts en balbutiant :

— Pardon, excuse... je ne savais pas...

Sa main saignait du coup de canne porté par le docteur Morin, et sa tête le brûlait.

— Pardon, excuse..., répéta-t-il en chancelant au choc d'un étourdissement subit, je boirais bien une chopine de cidre.

Et comme personne ne répondait, il rejeta en arrière ses longs cheveux mêlés, et frappa sur la pochette de sa veste avec une sorte d'orgueil. Il y avait dans sa pochette une demi-douzaine de gros sous, toute la fortune du pauvre Tiennet.

Cela ne fit point d'effet.

— On ne vend pas de cidre ici, dit la voix rancunière de madame veuve Ragon ; allez au cabaret avec vos pareils, mon garçon !

Tiennet, qui avait pâli, redevint rouge. Il

Digitized by Google

cherchα des yeux un siége et n'eut pas le temps d'en trouver. Il tomba sur le sol et ses yeux se fermèrent.

Ce fut ainsi que le pauvre Tiennet Blône fit son entrée dans le monde.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Où Tiennet Blône se montre trop hardi.

Quand Tiennet s'éveilla, la foule s'était considérablement éclaircie dans la grande salle du café.

Cousin et ami et le vieux Houël étaient partis avec une sorte de mystère, presque en même temps que Morin, Besnard et Menand jeune.

Huissier, greffier et marchands étaient à leurs affaires.

Il n'y avait plus que deux groupes.

Le premier, dont Tiennet faisait partie, était composé de Romblon père et fils et du jeune M. de Guérineul, ses trois victimes.

Digitized by Google

Ce groupe entourait la table où le vieux Romblon buvait de l'eau-de-vie depuis le commencement de la journée.

Le second était réuni auprès du comptoir et présidé par madame veuve Ragon en personne.

M. Berthelleminot de Beaurepas, remis de ses émotions et tiré à quatre épingles comme devant, y tenait le dé de la conversation.

Les deux Romblon et Guérineul regardaient Tiennet en riant de bon cœur.

On est ainsi fait en Bretagne. Les torgnioles se donnent et se reçoivent sans compter; elles laissent des traces sur la peau, mais point dans le cœur.

Le jeune M. de Guérineul avait un bandeau sanglant sur le front, parce que, dans la bagarre, il était tombé contre l'angle du billard. Il était encore un peu pâle.

Tiennet passa sa main sur ses yeux

— Un coup d'eau-de-vie, jeune homme! lui dit le papa Romblon; ça fait du bien, à votre âge.

Tiennet mouilla ses lèvres dans le verre, mais il n'aimait que le cidre. Le cidre désaltère, et Tiennet ne savait pas encore boire autrement que pour étancher sa soif.

Il fit la grimace, ni plus ni moins qu'une petite-maîtresse.

Digitized by Google

Cela diminua un peu la haute estime qu'on semblait professer pour lui autour de la table.

— Tiens, tiens! dit Fifi Romblon; le gars n'aime pas ce qui est bon!

— Défaut d'éducation première, fit observer le papa philosophiquement.

— Nom d'une pipe! repartit Guérineul, ça ne l'empêche pas de taper comme un dieu!

— Pour ça, opinèrent gravement les deux Romblon, il donne bien le coup du bélier.

On but une tournée.

Tiennet regardait en dessous le bandeau taché du sang du hobereau.

— Sans vous offenser, M. Guérineul, dit-il avec une courtoisie timide, si je vous ai fait du mal, j'en suis joliment fâché, allez!

— Tiens! fit Guérineul, tu sais mon nom?...

Puis il ajouta :

— C'est juste! tu es du château...

— Et il faut qu'il soit un peu bien musclé des bras et des jambes, reprit le fils Romblon, pour avoir passé là où petit Argent est resté!

Tiennet baissa les yeux et devint triste.

— Pauvre Argent! murmura-t-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le sauver.

Le papa Romblon posa du même coup son verre et sa pipe.

Digitized by Google

— Laissons la petite bête! dit-il d'un ton sentencieux; Argent était une idée trop court de jambes...

— Oh!... fit Tiennet comme s'il eût entendu injurier un ami mort.

— C'était un joli sujet tout de même... Mais, mon gars, le vieux Créhu est-il vraiment à la mort?

— Oui, répliqua Tiennet.

Le papa Romblon se leva.

— Viens, Fifi, dit-il sans même achever son verre, je vas atteler la carriole.

— Pour aller au Ceuil? demanda Guérineul.

— Au Ceuil ou ailleurs, répondit papa Romblon.

— Ah çà! nom de bleu! s'écria Guérineul, est-ce que vous êtes héritiers aussi, vous autres, les Romblon?

— Après? repartit Fifi avec dignité, quand cela serait?...

— Bon! bon!... c'était pour savoir... Jean de la Mer me fait l'effet d'être joliment calé en fait de parents.

— Héritiers ou non, Guérineul, dit papa Romblon, nous vous offrons une place dans la carriole.

— Accepté!...

Digitized by Google

— Ainsi qu'au petit gars que voilà, ajouta le vieux maquignon en désignant Tiennet, qui avait bien cinq pieds six pouces.

Tiennet Blône aurait sans nul doute répondu à cette politesse comme les convenances l'exigeaient, s'il eût prêté l'oreille ; mais il n'entendit pas l'offre du papa Romblon.

Depuis quelques secondes, son attention semblait violemment excitée par quelques paroles qui étaient parties du cercle rassemblé autour du comptoir, et qu'il avait saisies à la volée.

Son nom avait été prononcé, il en était sûr.

Et aussi le nom de madame Marion.

Pâle et les yeux allumés, il écoutait comme s'il se fût agi de sa vie.

Au moment où le vieux Romblon lui mettait la main sur l'épaule pour renouveler sa proposition, Tiennet le repoussa brusquement et s'élança d'un bond vers le comptoir.

— Quelle mouche le pique? demanda le bonhomme.

Tiennet avait percé le cercle et se tenait debout, la tête haute, devant M. Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur.

Celui-ci semblait assez médiocrement suré.

— On vous a donné cinq cents francs, dit

Digitized by Google

Tiennet dont les dents étaient serrées par l'émotion et qui parlait avec peine, pour éloigner du pays un jeune garçon du nom de Tiennet Blône?

— Mais..., voulut dire Berthelleminot.

— Répondez! s'écria Tiennet, ou cette fois je vous casse la tête d'un coup de poing, aussi vrai que vous êtes un misérable et que vous tremblez comme un lâche!

Il n'y avait pas à plaisanter ou à se débattre. Tiennet avait les bras croisés sur sa poitrine, mais son corps souple et robuste se renversait légèrement en arrière. Ses jarrets se tendaient. Ses yeux menaçaient comme la pointe d'une épée.

Nous dirons en deux mots au lecteur l'incident qui avait si fortement ému Tiennet Blône, et l'avait lancé au beau milieu du cercle présidé par Berthelleminot de Beaurepas.

C'était affaire d'amour. L'entrepreneur en était à expliquer ses rapports avec madame Marion, rentière, afin de rassurer la jalousie de madame veuve Ragon.

Celle-ci, en effet, malgré la découverte du toupet, avait pris une pose de victime et soupirait lamentablement derrière son comptoir.

Berthelleminot disait :

Digitized by Google

— J'ai à peine l'honneur de connaître cette dame Marion... qui me paraît être d'une classe... Enfin n'importe!... je n'ai rien à dire contre elle.

C'était débuter à ravir. Madame veuve Ragon se dérida un peu.

— Quant à l'affaire de l'homme qu'elle m'a procuré, poursuivit Berthelleminot, ma foi! c'est simple comme bonjour... Elle savait, à ce qu'il paraît, comme tout le monde, que la compagnie anonyme l'Argonaute, dont j'ai l'avantage d'être le fondateur et le gérant, doit exploiter des coupes splendides en Valachie... Elle savait en outre que le navire *l'Argonaute*, qui emprunte son nom à la compagnie elle-même, est en partance à Granville... Eh bien! cette dame, à l'instar de beaucoup de dames, a quelqu'un qui la gêne ici-bas...

— Oh! oh! fit-on à la ronde.

— Bah!... ajouta la veuve Ragon, qui eut presque un sourire.

Ce fut à ce moment que Tiennet Blône, assis à l'autre bout de la salle, en compagnie des Romblon et du jeune M. de Guérineul, commença à écouter très-attentivement.

Berthelleminot remonta ses grands cols de chemise.

Digitized by Google

— Oui, reprit-il, sentant que sa cause était à moitié gagnée, et que le mal qu'il dirait de madame Marion serait un baume pour le cœur blessé de la douce Lasthénie; elle a quelqu'un qui la gêne... et ce quelqu'un, elle veut l'envoyer à tous les diables.

— Voyez-vous ça! chanta le chœur.

Lasthénie souriait tout à fait.

— Dans cette position, continua l'entrepreneur, sûr de lui-même désormais et laissant tomber ses mots avec méthode comme s'il eût expliqué sa grande affaire à un bailleur de fonds, dans cette position elle s'est adressée à moi et m'a offert vingt-cinq louis pour le voyage du petit bonhomme.

— Oh! oh! s'écria-t-on encore, c'est un garçon?

— Un garçon de seize ans, répliqua l'entrepreneur.

— Elle est, ma foi, bien d'âge! dit Lasthénie.

Tiennet était tout oreilles.

— Vous sentez, poursuivit encore Berthelleminot de Beaurepas, qu'un blanc-bec de seize ans, ça ne me chausse qu'à moitié... Il me faut des hommes vigoureux et formés pour mon exploitation. Mais, d'un autre côté, la dame dit que le petit bonhomme est robuste et entreprenant.

Digitized by Google

— Comment l'appelle-t-on, ce beau fils? demanda la veuve Ragon.

— Attendez donc... le nom m'échappe... Ah !... Tiennet... Tiennet Blône, je crois !

Tiennet entendit parfaitement, et ce fut ce mot qui le mit sur ses pieds, alors que le vieux Romblon lui offrait avec politesse une place dans sa carriole.

Berthelleminot ne se doutait de rien.

— En conséquence de ce qui précède, acheva-t-il, j'ai accepté les vingt-cinq louis et le gamin qui complète mon contingent... et j'espère, belle dame, que cette explication franche et catégorique aura le don de vous satisfaire...

Lasthénie ne répondit point, mais son regard était tout un traité de paix.

— Diable ! diable ! disait cependant le chœur ; madame Marion donne cinq cents francs pour envoyer des petits paysans en Valachie !

Quelqu'un exprima même la pensée commune d'une façon plus explicite, et quand Tiennet envahit le cercle choisi rassemblé autour du comptoir, on avait atteint, à l'égard de madame Marion, les limites les plus sages de la médisance provinciale.

Or prenez une bouteille ; mettez-y du soufre, du salpêtre, du vitriol, de l'aqua-tofana, du

Digitized by Google

chlore, de l'arsenic et vingt autres horreurs. Laissez le tout se mélanger, fermenter, pourrir, aigrir, et vous aurez un poison extrêmement bénin auprès de la médisance provinciale.

A ce propos, on raconte qu'une vieille demoiselle, justement de Vitré, ayant échangé quelques morsures avec une vipère de sa connaissance, ce fut la vipère qui mourut.

L'apparition de Tiennet fut trop brusque pour ne pas causer quelque émoi parmi l'honorable cénacle. Il n'y avait point là de vieilles filles, mais bien une demi-douzaine de fainéants, joueurs de *consommation*, suceurs de petits verres, bavards aux coudes graissés par le contact des tables, êtres sans âge ni sexe, rabâcheurs de nouvelles, furets de pauvres scandales, méchants, laids, ridicules, et dont vous trouverez l'équivalent à Paris dans certains estaminets du quartier des écoles.

Haïssable quartier où les départements écoulent leurs *jeunesses dorées*, quartier déchu où tout fils de famille prend en quinze jours la dégaine d'un marchand de contre-marques !

On ne connaissait point Tiennet. Madame veuve Ragon seule le détestait, parce qu'il l'avait appelée maman Rogomme. Berthelleminot avait peur de lui, mais ne savait pas encore son nom.

Digitized by Google

Devant l'interrogation si impérieuse de Tiennet, son premier mouvement fut d'hésiter, car il avait honte de sa frayeur en face d'un si jeune homme; et, d'un autre côté, le regard de Tiennet lui disait d'obéir.

Il obéit.

— Je pense, monsieur, dit-il, tâchant de garder sa dignité, monsieur, je pense que vous avez intérêt... j'entends un intérêt légitime... à savoir...

— C'est moi qui m'appelle Tiennet Blône, interrompit celui-ci.

— Ah!... fit Berthelleminot qui resta bouche béante.

A l'entour, tout le monde pensait :

— Ah! c'est là le fils de madame Marion, la rentière de la rue de la Croix!

Quelques-uns disaient tout haut :

— Eh bien! M. Berthelleminot, ce garçon-là ne nous paraît pas trop faible pour les fatigues de votre voyage.

Madame veuve Ragon eût voulu ne point avoir de griefs contre ce fier jeune homme qu'elle trouvait beau comme le Poniatowski des salons de cire qui passent par Vitré pour aller à Rennes.

Mais il l'avait appelée maman Rogomme!

Abomination! elle, Lasthénie Ragon, maîtresse

Digitized by Google

après Dieu du grand estaminet de l'Industrie, maman Rogomme!

Maman! Pourquoi maman? N'était-elle pas toute jeune encore!

Maman! maman Rogomme!

Nous jurons sur l'honneur que Lasthénie Ragon, bonne femme au fond, eût poignardé de sa propre main avec plaisir, avec réflexion, sans nul remords, l'infâme qui avait inventé pour elle ce sobriquet de maman Rogomme!

— C'est différent, dit Berthelleminot; M. Tiennet Blône, eh! bonjour donc!... Nous sommes destinés à faire plus ample connaissance... Quant à madame votre... je veux dire madame Marion, rien ne peut indiquer d'une manière certaine, M. Tiennet, ou même approximativement plausible, qu'elle ait l'intention expresse de vous éloigner...

— J'ai entendu!...

— Permettez, de grâce, M. Tiennet Blône... Madame Marion, d'après ce que j'ai pu voir, a envie de vous faire un sort...

— Et pourquoi veut-elle me faire un sort? demanda impétueusement Tiennet.

Berthelleminot demeura déconcerté.

A l'entour on riait sous cape.

Madame Ragon se disait :

Digitized by Google

— Pauvre garçon ! Est-il bête !...

Mais elle disait cela dans de bons sentiments. Et vraiment, à le voir si beau, cette veuve éminemment connaisseuse oubliait presque qu'il l'avait appelée maman Rogomme.

Mon Dieu ! elle aurait fait cette éducation-là, au besoin, en attendant le retour de Berthelleminot de Beaurepas, qui, d'ailleurs, avait un toupet.

Pendant que Berthelleminot cherchait une réponse à la question naïve et imprévue du jeune homme, celui-ci lui tourna rondement le dos, rouvrit en trois coups de coude le cercle qui s'était refermé après sa brusque arrivée, et s'en alla comme il était venu, sans dire gare !

Il franchit la porte, et on le vit traverser la rue comme un trait.

— En voilà un drôle de gaillard ! dit une momie vitriâsse qui vivait au grand café de l'Industrie comme une huître dans son écaille.

— Oui, dame ! un drôle de gaillard ! répéta une deuxième momie, également vitriâsse.

Une troisième momie, non moins vitriâsse, s'écria :

— Un drôle de gaillard ! ah ! ma foi ! dame ! oui.

Et l'eau-de-vie de couler sur les lèvres brûlées par les pipes.

Digitized by Google

Pardieu ! en y réfléchissant, les huîtres ne nous ont jamais fait de mal. Comparer les huîtres, qui sont des mollusques utiles et pleins de charmes, aux piliers des buvettes départementales, c'est une injure gratuite et sans excuse.

Que les huîtres nous le pardonnent !...

Digitized by Google

XII

Madame Marion, rentière.

Vous trouveriez à Paris, comme à Vitré, de ces momies confites dans le trois-six et la fumée du caporal.

Le Marais et le faubourg Saint-Jacques sont pleins de nids où l'étudiant de quinzième année et le vaudevilliste retiré seuls peuvent ouvrir la bouche et les narines sans tomber foudroyés par l'asphyxie.

Mais à Paris trouveriez-vous un fier garçon comme Tiennet Blône?

Non! oh! non! Paris produit des gamins maigres, qui ont de la filasse sur la tête et des ongles crochus comme des chats.



Paris produit de petits prodiges qui font des thèmes miraculeux et gagnent des prix au grand concours.

Paris produit de la graine de saltimbanques, de la graine d'académiciens, de la graine de polytechniques, de la graine de pendus, etc., etc.

Mais rien que de la graine!

Ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est vigoureux, ce qui est étoffé, ce qui est héroïque, dites-le hardiment : cela n'est pas de Paris.

Si Paris est la merveille du monde, et qui oserait prétendre le contraire? c'est que les Parisiens y sont en infime minorité.

Avez-vous entendu dire parfois qu'un grand homme soit né rue de la Paix ou rue Vivienne?

Paris est une serre chaude; il n'y vient que des plantes hâtives qui s'étiolent et ne portent point de fruits.

Mais qu'importe cela, si, de toutes les parties du globe, les forces, les esprits, les vaillances, convergent vers Paris, la capitale humaine?

Non, non, vous ne trouveriez pas à Paris un enfant taillé comme Tiennet Blône dans le plein bloc de la vie. Si vous l'y trouviez, c'est qu'il y serait arrivé de la veille.

Il faut l'air libre pour élargir ces belles et orgueilleuses poitrines. Il faut l'espace pour

Digitized by Google

découpler ces membres à la fois robustes et gracieux. Il faut peut-être aussi la solitude pour jeter sur ces fronts si jeunes le voile de la pensée, pour mettre dans ces yeux naïfs des regards tour à tour hardis et timides, qui touchent et qui font peur...

Plus tard, ils viennent à Paris, et presque toujours ils s'y font les maîtres, avec l'épée ou avec la plume, par l'esprit ou par le cœur, par la vertu souvent, parfois par le vice...

Tiennet Blône traversa en un clin d'œil l'espace qui le séparait de la rue de la Croix, où demeurait madame Marion, rentière.

Il y avait dans sa tête un monde d'idées qui se croisaient, qui se heurtaient, qui le rendaient fou.

Comme il soulevait le marteau de la porte, une voix l'appela par derrière.

— Eh bien, mon petit gars, disait la voix, tu ne reviens pas au château avec nous?

Tiennet tourna la tête. Il vit trois hommes dans une carriole attelée d'un fort cheval. Il ne reconnut ni les deux Romblon, ni le jeune M. de Guérineul.

Un nuage était sur ses yeux.

La carriole passa. Midi sonnait aux horloges de la ville. La porte de madame Marion s'ouvrit.

Digitized by Google

Tiennet entra.

Il entra même, s'il faut le dire, malgré une résistance assez brave de Rosalie, qui essaya vainement de lui barrer le passage.

En ce moment, pour arrêter Tiennet, il eût fallu plus qu'un homme, et Rosalie, si grande que fût son intrépidité, n'était qu'une femme.

Parmi toutes les pensées qui se pressaient tumultueusement dans son cerveau, il y en avait une qui dominait les autres et qui se faisait écouter.

Cette pensée, on ne peut pas affirmer qu'elle fût née soudainement; on ne peut pas même dire qu'elle eût pris son origine au grand café de l'Industrie et qu'elle fût une suite de cette conversation écoutée de loin, la conversation qui avait lieu naguère autour du comptoir de madame veuve Ragon.

Cette pensée, Tiennet l'avait eue déjà plus d'une fois depuis la veille.

Mais si vague et sitôt repoussée !...

Tandis que maintenant elle s'était établie d'autorité dans l'esprit de Tiennet. C'était plus qu'une pensée, c'était une croyance, presque une conviction.

Et pour changer cette conviction en certitude, il lui semblait qu'une seule chose suffirait :

Digitized by Google

Voir madame Marion.

En conséquence, pour voir madame Marion, et cela sur-le-champ, il eût soulevé une montagne.

La pauvre Rosalie fut écartée sans trop de façon, et si vivement qu'elle s'appuya au chambranle de la porte pour ne pas tomber.

— Vit-on jamais chose pareille ! s'écria-t-elle en reconnaissant le nouvel arrivant ; madame Marion n'y est pas... Si vous étiez resté hier pour attendre sa réponse, vous auriez vu qu'elle vous recevrait plus tard... dans huit jours.

Tiennet s'était arrêté.

— Ce n'est pas dans huit jours que je veux voir ta maîtresse, ma fille, dit-il, c'est tout de suite... Et je la verrai.

— Ma parole, il me tutoie ! s'écria Rosalie stupéfaite ; hier, il était tout timide... Comme le voilà changé ce matin !

Et comme Tiennet reprenait sa route après un instant d'hésitation, elle s'élança au devant de lui.

— Attendez ! reprit-elle, attendez au moins que je prévienne madame.

Tiennet l'écarta de nouveau, mais cette fois avec beaucoup plus de précaution.

— Ce n'est pas nécessaire, ma fille, dit-il avec

Digitized by Google

ce calme qui recouvre les grandes émotions, ta maîtresse me ferait peut-être chasser... et il arriverait un malheur.

— Un malheur ! répéta la servante, qui se prit d'effroi.

Elle recula. Tiennet profita du moment et monta l'escalier quatre à quatre. Rosalie le suivait des yeux d'un air ébahi.

— Un malheur ! répétait-elle sans trop savoir ce qu'elle disait ; ma foi, ce gars-là a quelque chose qui n'est pas comme tout le monde... Si madame veut le renvoyer, qu'elle le renvoie !...

En haut de l'escalier, Tiennet poussa une porte entr'ouverte et se trouva dans une manière d'antichambre où le lit de la servante était dressé.

— Est-ce toi, Rosalie? demanda la voix de madame Marion dans la pièce voisine.

Le cœur de Tiennet battit. Comme la veille, cette voix faisait sur lui une impression bizarre et profonde.

Il ne répondit pas.

Mais il n'avança pas.

— Eh bien, répéta la rentière, parleras-tu, Rosalie?...

Tiennet prit son cœur à deux mains, traversa l'antichambre et ouvrit la porte brusquement.

Digitized by Google

Une odeur inconnue le saisit aussitôt à la gorge.

C'était un mélange de parfums violents et grossiers, de la rose, de l'ambre, du musc, du benjoin, du portugal et de l'œillet.

Tiennet venait d'entrer dans le temple de Vénus sur le retour. C'était la chambre où madame Marion, rentière, faisait sa toilette.

Assurément, au milieu de ces odeurs qui se mêlaient détestablement, une petite-maîtresse de notre faubourg Saint-Germain fût tombée pour le moins à la renverse.

Mais Tiennet avait de bons nerfs. Il soutint le choc sans broncher, et, l'instant d'après, il n'y songea plus.

Ayons le courage de suspendre notre récit pendant une seconde pour remplir un devoir de citoyen en avertissant les dames, jeunes ou vieilles, qui abusent de ces hideux parfums, qu'elle se déshonorent au vis-à-vis de tout homme portant un nez honnête.

Faisons-leur comprendre avec douceur et politesse que le musc sent aussi mauvais que l'ail, et que bien des chrétiens tirent leur mouchoir en passant devant les boutiques de parfumeurs comme devant les magasins de marchands de fromages.

Digitized by Google

L'air respirable est la propriété de tous. La grosse bourgeoise qui met dans notre air du jasmin, de la lavande, de l'eau de Cologne et autres ignominies, ne commet pas seulement un acte de mauvais goût, elle se rend coupable d'usurpation.

A la rigueur, tout Français, électeur et juré, aurait le droit de lui courir sus et de la faire laver, éventer et assainir par les agents de la force publique.

Tiennet resta sur le seuil; le benjoin, l'ambre et l'œillet lui importaient assez peu; mais la vue de madame Marion lui ôtait tout son courage.

L'idée qui tout à l'heure emplissait sa tête et son cœur venait de s'évanouir.

Il s'était dit :

— Cette femme est trop jeune!...

Le pauvre Tiennet n'avait jamais vu que des paysannes, et une paysanne qui a un fils de seize ans est une vieille femme.

A la ville, une jeune femme peut avoir un fils de vingt ans, et même davantage.

Non pas à Vitré, cependant. Mais personne ne nous a dit que madame Marion, rentière, fût une femme de Vitré.

Et cette simple réflexion : cette femme est

Digitized by Google

trop jeune! jetait Tiennet du haut en bas d'un beau rêve.

Il avait vu dans madame Marion une mère.

Au premier abord, cette supposition l'avait révolté, car madame Marion, la veille, l'avait renvoyé froidement comme un mendiant importun.

Mais... eh! certes, oui, vous eussiez fait de même... toutes ses méditations s'étaient portées vers un seul but : excuser sa mère!

Et comme il avait beaucoup d'esprit, ce Tiennet, sans s'en douter le moins du monde, il avait trouvé à sa mère des quantités d'excuses.

Bonnes ou mauvaises, nous ne savons. Ce qui est sûr, c'est que l'affaire des vingt-cinq louis elle-même avait été tournée par lui du beau côté.

C'était un sacrifice.

Qui sait? Tiennet ne connaissait guère la vie. Mais il devinait qu'une femme peut être poussée à certaines extrémités.

L'amour de sa mère (car déjà il l'aimait ardemment, passionnément, avec folie) lui était un flambeau.

Sa mère ne pouvait être coupable!

Sa mère l'aimait. Pauvre femme! il fallait l'en mieux adorer si elle était contrainte à cacher sa tendresse...

Digitized by Google

Et voilà que Tiennet n'avait plus de mère !

Cette madame Marion, rentière, avait donc l'air bien jeune ?

Mon Dieu, non. La moins expérimentée de nos lectrices aimables eût mis du premier coup son âge sur son front, et son âge ne lui défendait point d'avoir donné le jour, comme on dit, à ce grand garçon de Tiennet Blône ; bien plus, Tiennet Blône eût pu avoir, sans invraisemblance, un ou deux frères aînés.

Mais, encore une fois, dans nos campagnes bretonnes, la mère de famille a un cachet, nous dirions presque un uniforme.

Celui qui n'a rien vu est facile à tromper.

Coquetterie ne devrait-elle pas toujours rester synonyme de jeunesse?...

Madame Marion, en déshabillé du matin, cheveux nattés sous un frais bonnet de dentelles, peignoir rose assez décolleté, pantoufles mignonnes, parut à notre bon Tiennet une très-jeune femme.

La rentière était à demi couchée dans un fauteuil. Elle leva sur Tiennet le regard assuré d'une personne que rien n'étonne plus.

Elle avait dû être bien jolie, cette madame Marion, quelque quinze ans avant l'époque où commence notre histoire. On la disait Nantaise,

Digitized by Google

et Nantes a toujours produit de fort charmantes femmes, depuis la duchesse Anne, qui avait le nez carré, le front bossu, et qui battit deux époux, rois de France.

Un connaisseur eût donné à madame Marion de trente-six à quarante ans. C'était une petite femme, grassouillette comme une caille, fraîche à dix pas, et de près un peu couperosée. Elle avait des yeux gris clignotants, une taille courte un peu avachie, un gros pied gêné par l'embonpoint et une fossette à la joue gauche, comme Sophie Western, la délicieuse maîtresse de Tom Jones.

Avec cela une voix de Nantes, de Rennes ou de Vitré, traînante, et chantant des fosses nasales, et pour trente sous de parfums variés sur le corps.

Ce qu'on peut avoir d'odeurs malsaines et perverses pour un franc cinquante centimes, nous vous le dirions bien, mais vous ne le croiriez pas !

Approximativement, et sans entrer dans des détails statistiques trop arides, il y a là de quoi rendre furieux d'indignation un *true gentleman*, et de quoi rendre fou d'amour un *fruit sec* de l'école, qu'il soit ou non sergent-major.

Digitized by Google

Madame Marion, rentière, venait d'achever sa toilette dans sa chambre à coucher, qui lui servait de boudoir. Cette chambre était austère en dessous, voluptueuse à la surface, c'est-à-dire qu'on avait essayé de rajeunir et d'enjoliver ses vieux murs.

Du fard sur des joues de cent ans!

C'était laid, commun, disparate et irritant à voir, comme les amours d'Estelle et de Némorin, gravés en taille-douce, puis enluminés au bleu d'azur et au carmin, qui garnissaient les lambris.

Si M. de Florian, ce digne et spirituel écrivain, avait pu prévoir ce que ses innocents poëmes devaient produire de gravures en taille-douce, jamais il n'aurait tracé une ligne!

Ce qui est certain, c'est que la déesse et le temple étaient ici en parfait accord. Le boudoir-chambre-à-coucher était fait pour madame Marion rentière, et madame Marion, rentière, semblait créée et mise au monde pour embellir ce séjour.

— Tiens! dit-elle en voyant la figure de Tiennet sur le seuil, qu'est-ce que c'est que celui-là?

Tiennet ne savait plus s'il devait avancer ou reculer.

Digitized by Google

Sa hardiesse, qui parfois allait jusqu'à l'effronterie, était tombée tout d'un coup.

Il était mille fois plus déconcerté qu'au moment où les habitués du grand café de l'Industrie l'avaient entouré comme une bête curieuse, quand il avait demandé *maman Rogomme*.

La rentière, grassouillette et rougeaude, lui semblait plus imposante encore que M. Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, et entrepreneur.

— Eh bien, reprit madame Marion, parlera-t-il ?... Mon Dieu ! les gars ont-ils l'air bête dans ce pays-ci !...

Elle allait en dire plus long sans doute ; mais une idée sembla brusquement traverser son esprit.

Elle s'interrompit. Ses petits yeux gris prirent une expression d'inquiétude et se détournèrent de Tiennet Blône, qui se tenait toujours là, planté comme un piquet, le chapeau à la main, le rouge au front, les yeux cloués au plancher, et qui était bien le garçon le plus empêché qui fût, en ce moment, à Vitré ou dans la banlieue de cette ville recommandable.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII

Où Tiennet demande une mère.

Madame Marion, rentière, avait à côté d'elle son dîner achevé, car on dînait à midi, en la ville de Vitré, alors comme aujourd'hui.

La petite table qui servait à ses repas touchait la table qui servait à sa toilette.

Ceci pourra révolter plus d'une délicatesse, et certes il est malséant de songer à ces plats entamés qui côtoient des vases pleins encore du liquide rosâtre et savonneux ; mais un peintre ne passe pas le peigne dans la crinière d'un sanglier sauvage.

Il faut bien montrer les choses telles qu'elles sont.

Digitized by Google

Nous ne sommes ni dans le boudoir élégant et irréprochable d'une femme du monde, ni dans la pauvre mansarde d'une femme du peuple, lieux de scène tranchés qui ont leur pittoresque propre et leur beauté contrastante.

Nous sommes entre deux, en un lieu hybride, moitié luxurieux, moitié nu, et un peu sale, il faut bien le dire.

Nous sommes dans le laid jusqu'au cou, dans le laid bourgeois, mesquin, prétentieux, terre à terre, le plus laid des laids.

Nous ne connaissons point de romantique assez acharné pour prétendre que ce laid-là c'est le beau !

Madame Marion avait pris son café, et même son petit verre de liqueur stomachique. Dans le trouble qui la saisit après coup en regardant Tiennet, elle se versa un second verre.

Sa main tremblait un peu tandis qu'elle le portait à ses lèvres.

Tiennet, voyant qu'on ne parlait plus, leva enfin les yeux. Sous son ignorance, c'était un garçon avisé. Le trouble de la rentière ne lui échappa nullement.

Et son idée, sa fameuse idée, revint au galop.

Et avec elle une bonne petite portion de son assurance native.

Digitized by Google

Il avança d'un pas.

Madame Marion remit son verre à moitié vide sur la table, et son fauteuil à roulettes eut un mouvement de recul.

Elle avait peur.

Mais il est dans la nature des femmes de combattre, même quand elles ont peur. Et, du reste, madame Marion, rentière, n'était pas facile à intimider sérieusement.

Elle se remit par un vaillant effort et regarda l'ennemi en face.

— J'avais dit à Rosalie de ne laisser monter personne, dit-elle d'un ton de mauvaise humeur. Vous êtes le jeune Tiennet Blône, n'est-ce pas?

— Oh!... fit Tiennet, vous me connaissez donc?

La rentière haussa les épaules.

— Ni d'Ève, ni d'Adam, mon pauvre gars, répliqua-t-elle; seulement j'ai eu la sottise de faire quelque chose pour vous... et quand on se mêle des affaires des autres, on s'en repent toujours. Que voulez-vous?

Tiennet avait la tête haute maintenant, parce qu'on lui parlait avec rudesse et dédain.

— Je veux que vous me disiez le nom de ma mère, prononça-t-il d'une voix ferme et avec lenteur.

Digitized by Google

La rentière eut un petit rire tout sec.

— Ils sont tous les mêmes, ma parole ! grommela-t-elle ; le nom de sa mère !... Et où le prendrai-je, ce nom-là, mon garçon ?... Le bon métier que j'aurais pris là : retrouver les mères perdues !... Vous êtes fou, mon ami, vous êtes fou !...

Elle parlait avec volubilité, comme quand on veut s'étourdir soi-même en déroutant autrui.

Tiennet la laissa aller sans l'interrompre. Quand elle s'arrêta, il reprit :

— Je veux que vous me disiez le nom de ma mère... je ne suis pas fou... Le nom de ma mère, vous le savez, et vous me le direz !

— Moi ! s'écria la rentière, qui tâchait de rire encore ; moi ! je sais... ah ! ah ! ah ! ah ! la bonne histoire !...

— Quand le vieux Toussaint Blône est mort, poursuivit Tiennet sans s'émouvoir, il m'a dit : « Va chez madame Marion, rentière, rue de la Croix, à Vitré... »

— Ah !... fit madame Marion qui pâlit, Toussaint Blône a dit cela ?...

— Ceux qui sont pour mourir ne mentent pas, madame !... Ce que Toussaint Blône m'a dit est la vérité.

La rentière avait tourné la tête, et, tout en

Digitized by Google

faisant effort pour garder bonne contenance, elle jetait à la dérobée sur Tiennet un coup d'œil inquiet.

Tiennet attendait.

— Et..., reprit madame Marion qui hésitait et qui semblait conserver à grand' peine ses airs dégagés, Toussaint Blône... qui vous a dit de si belles choses... ne vous a-t-il dit que cela?

Tiennet ne savait pas encore mentir.

— Rien que cela, madame, répliqua-t-il.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux gris de la rentière.

— Mais, ajouta Tiennet, cela me suffit... Si Toussaint m'en avait dit davantage, je ne serais pas chez vous... Et puisque me voilà chez vous, ce que j'aurais su par Toussaint, je le saurai par vous.

Cela était raisonné comme un livre. Quant au style, le lecteur est prévenu que nous ne traduisons point. La parole change de couleur avec la situation. Le petit paysan, grandi par la solennité du moment, parlait à cette heure autrement qu'il n'eût fait dix minutes auparavant.

La rentière crut devoir achever son verre de liqueur.

— Eh bien, dit-elle, asseyez-vous si vous voulez, M. Tiennet Blône... et causons un peu...

Digitized by Google

J'ai connu en effet votre père, le vieux Toussaint...

— Il n'était pas mon père, madame.

— C'est possible, cela, mon enfant... Vous sentez que je ne suis pas au fait... Toussaint Blône n'était pas un homme de ma sorte... Voyons, asseyez-vous.

Elle fit rouler un siége jusqu'à Tiennet, qui s'assit.

— Vous êtes un très-bel homme, mon petit ami, poursuivit-elle, cherchant évidemment le temps de la réflexion, et vous me paraissez avoir beaucoup d'esprit... Je pense, d'après votre visite, que vous avez vu M. Berthelleminot de Beaurepas.

— Je l'ai vu...

— J'ai, toute ma vie, fait comme cela, mon jeune gars, de bonnes œuvres et des actions de bienfaisance... On me connaît, Dieu merci. Quand vous êtes venu hier, j'ai dit à Rosalie :

« — Comment est-il, ce garçon-là?

« Elle m'a répondu :

« — Un cœur!...

« Alors, comme je suis assez à mon aise, sans être riche, j'ai pris une pièce de cinq cents francs pour faire le bonheur d'un joli garçon... Voulez-vous boire un petit verre, M. Tiennet?

Digitized by Google

Celui-ci fit signe que non.

Il ne parlait plus, mais sa poitrine se soulevait, et sur sa figure expressive on pouvait lire mille émotions diverses qui se succédaient en lui avec une rapidité croissante.

C'était une énergique répulsion, puis de la colère, une colère d'enfant, sous laquelle il y a des larmes, puis ces anciens élans qui tant de fois lui avaient fait battre le cœur, cette aspiration vers l'amour inconnu d'une mère, puis le désespoir amer et poignant...

Tout cela se mêlait. Il brûlait la fièvre.

Et certes, cependant, cette femme qui était là, près de lui, n'était point faite pour soutenir son exaltation. Cette femme était tout ce que vous pouvez rêver de petit, de plat, de sec, de commun. C'était madame Marion, rentière...

Madame Marion, qui ne voyait qu'une chose dans la destinée humaine : *avoir de quoi!*

Afin d'être bien chauffée, vêtue, nourrie; afin de verser la liqueur, après dîner, sur le café qui, lui-même, favorisait la digestion du veau ; afin de mettre de la dentelle à ses bonnets et du musc à ses chemises.

La matière réduite à son expression de brutalité la plus bourgeoise !

La matière égoïste, inerte, ruminante, ce que

Digitized by Google

nous avons tous haï sous l'espèce repoussante de quelque épicier retiré du commerce, de quelque médecin entre deux âges épousant le cautère d'une veuve de soixante ans, de quelque obèse carlin suivant une vieille folle aux Tuileries ou traînant sa graisse impudique sur la poussière du trottoir.

Croyez-le, c'est la haine légitime de cette CHOSE-LA, de cette honte de nos âges civilisés, de ce *bourgeoisisme* ennemi de la pensée, de ce chien engraissé, paresseux, immonde, étalant impudemment au grand jour sa gourmandise et ses indigestions, c'est la haine de ce monstre du XIXe siècle qui a produit le socialisme!

Le socialisme a du vrai à son point de départ. Seulement, il est exploité par des ânes enragés.

Madame Marion, rentière, n'était pas faite pour lire couramment les pages de ce livre étrange, la physionomie d'un homme vierge et fort.

Elle n'y voyait goutte, la bonne femme. Elle se disait avec mauvaise humeur : « C'est bien ennuyeux, cette tuile-là! cela va me coûter quinze ou vingt francs pour l'envoyer au diable... vingt francs et cinq cents francs, c'est bien ennuyeux! »

Digitized by Google

Le souffle de Tiennet s'embarrassait dans sa poitrine.

Quand elle eut achevé son verre, madame Marion le regarda par hasard. Il avait les yeux pleins de larmes.

— Madame!... madame!... murmura-t-il d'une voix entrecoupée; je vous en prie, ayez pitié de moi!

Naturellement, la rentière ne comprit point.

— Pitié de vous, mon petit homme, dit-elle; tout le monde sait bien que je suis charitable... mais cinq cents francs... il me semble...

L'espoir lui venait qu'elle pourrait peut-être s'en tirer désormais pour dix francs.

Tiennet joignit les mains.

— Dites-moi que vous n'êtes pas ma mère! s'écria-t-il; car je souffre trop... Dites-moi que vous n'êtes pas ma mère!

Madame Marion fit un saut sur sa bergère et perdit les belles couleurs de son nez.

— De quoi!... de quoi!... fit-elle; sa mère!... de quoi!... votre mère à vous, mon garçon!... De quoi!... des enfants!... je n'en ai pas!...

Puis, se remettant peu à peu, parce que Tiennet ne parlait plus, elle ajouta en prenant un air de dignité blessée :

— Ce n'est pas un métier ça, mon ami, que

Digitized by Google

d'entrer dans les maisons pour faire des scènes pareilles !

Tiennet n'écoutait plus.

— Non, pensait-il tout haut, non ! oh ! non... c'est impossible et je suis fou !... Une mère !... ma mère !... Je sais bien que je la reconnaîtrais rien qu'à sa douce voix et rien qu'à son sourire.

Madame Marion lança une œillade oblique vers une glace qui lui renvoya ses traits ronds et poussés en couleur.

Tiennet poursuivait :

— Non, vous n'êtes pas ma mère !... Et, tenez, je crois que vous êtes bonne... Ma mère est une pauvre femme à qui ma naissance a porté malheur... et vous avez eu compassion d'elle... N'est-ce pas que j'ai deviné ?

— Peut-être..., dit madame Marion, qui n'avait plus peur et qui minaudait déjà.

— Ma mère n'est pas mariée, sans doute, continuait Tiennet, dont l'imagination avait la bride sur le cou. Ma mère a honte quand elle songe à moi... mais elle m'aime... Oh ! n'est-ce pas, madame, ma mère m'aime ?...

— Dame ! fit la rentière avec une certaine émotion, un petit peu, tout de même, mon gars !

Tiennet ne releva pas ses yeux, qui sem-

Digitized by Google

blaient éviter maintenant le regard de son interlocutrice.

Avait-il quelque chose à cacher, et craignait-il de se trahir?

— Vous la connaissez, madame, reprit-il encore ; vous la consolez !... Eh bien, dites-lui que je l'aime ardemment et que je n'aime qu'elle en ce monde !... Tenez, ce que je sens et ce que je suis, peut-être voudrait-elle le savoir... Je vais vous le dire, pour que vous le lui répétiez, madame...

— Bon ! interrompit ici la rentière, si je la rencontre jamais, mon petit homme, je lui ferai votre commission, bien sûr.

— Vous la rencontrerez, prononça Tiennet avec une inflexion de voix singulière et qui remit madame Marion sur le qui-vive; vous lui direz que Tiennet Blône, il y a deux mois, était un enfant heureux... Depuis un mois, depuis qu'on lui a dit qu'il avait une mère, Tiennet cherche... jour et nuit il cherche ! et comme il n'a point d'indices pour guider sa marche, il va au hasard, écoutant, guettant, espionnant... Au château de M. Jean Créhu, on le craint et on ne le comprend pas. On le craint, parce qu'on l'a rencontré bien souvent, la nuit, se glissant comme une ombre le long des corridors déserts. On le

craint, parce qu'il sait les secrets de chacun comme s'il était un sorcier ayant commerce avec Satan...

Madame Marion fit un mouvement et s'inclina devant un crucifix d'ébène qui reposait dans la ruelle de son lit.

Il en était pour elle de la religion comme de toute autre chose quelconque. Elle en usait à ses heures et dans la mesure précisément nécessaire à son bien-être.

Oh ! quelle épicurienne perfectionnée que cette grosse petite bourgeoise ! quel sage esprit ! quel cœur rangé ! Nous la peignons en buste avec soin, avec conscience, afin d'enseigner à un sexe sensible l'art d'engraisser et de devenir rouge.

Tiennet eut un sourire triste.

— N'ayez pas peur, madame, poursuivit-il doucement ; ils se trompent : je ne suis pas un sorcier... Si j'étais un sorcier, je saurais le nom de ma mère.

Ceci était péremptoire ; madame Marion tourna le dos au crucifix.

— Hélas ! continuait Tiennet, il y a du vrai dans ce qu'ils disent pourtant... Je sais bien des choses que je ne devrais pas savoir. Mais que vous importe cela ?

Digitized by Google

— Oh! fit la rentière, dont la ronde figure avait pris tout à coup une expression de curiosité avide, ça ne me regarde pas le moindrement du moindrement, mon petit homme !... Je suis seulement vexée de ne pas pouvoir vous offrir une douceur... Dame! à votre âge...

Elle se versa un troisième verre de liqueur comme pour s'encourager.

— Après ça, reprit-elle en buvottant, ça dépend des goûts. J'ai connu des jeunes gens bien gentils qui aimaient assez à se réchauffer le cœur. Vous disiez donc que vous saviez quelque chose sur le vieux Jean Créhu de la Saulays?

Ces dernières paroles furent prononcées négligemment et comme par manière d'acquit.

Mais pendant qu'elle *sirotait*, comme on dit à Vitré et ailleurs, son petit coup de riquiqui, les yeux de la rentière brillaient ni plus ni moins que des prunelles de chat à la brune.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV

Sur le crucifix.

Tiennet garda un instant le silence.

Madame Marion l'examinait toujours avidement.

A son tour elle voulait savoir...

— Je sais bien des choses, répondit enfin Tiennet, sur M. Jean Créhu comme sur tout le monde; tout ce qu'on veut cacher, je le dépiste, parce qu'il me semble toujours que mon secret à moi est mêlé au secret des autres, et que je vais découvrir enfin une trace, un indice... Mais non... rien! jamais rien!... Derrière chaque voile que je soulève, j'aperçois un mystère

Digitized by Google

où je suis étranger... Du bien parfois, souvent du mal... jamais ce que je cherche, ce qu'il me faut, ce que je poursuivrai jusqu'au dernier jour de ma vie !...

— Est-il drôle ce petit gars-là ! s'écria la rentière.

Et certes l'exclamation contrastait énergiquement avec la tristesse peinte sur le visage de Tiennet Blône.

Mais madame Marion avait besoin d'une transition, et tout sert de transition aux femmes.

— J'ai idée, reprit-elle en mettant tout ce qu'elle avait de diplomatie à jouer l'indifférence, j'ai idée que vous avez entendu le vieux Jean Créhu parler de moi ?...

— Non, répondit Tiennet.

La rentière fut contente, mais piquée.

— Ah !... fit-elle sur un ton qui laissait percer à la fois ces deux sentiments.

Puis, prenant son parti rondement :

— Eh bien, mon garçon, ajouta-t-elle, chacun a ses affaires, et je pense que vous n'avez plus rien à me dire.

Tiennet tressaillit à ce simple avertissement, auquel un plus expérimenté que lui aurait dû s'attendre.

— Vous me chassez ! murmura-t-il.

Digitized by Google

— Ma foi ! répliqua la rentière, vous êtes entré sans dire gare, mon petit homme... Nous avons causé comme de bons amis... A présent, je ne vois pas trop ce que vous feriez chez moi...

— Ah !... répéta Tiennet qui baissait les yeux et dont les sourcils étaient froncés ; vous me chassez !

— Allons ! allons ! mon mignon ! s'écria gaiement madame Marion, nous connaissons les jeunes gars, Dieu merci... J'aime les beaux fils, moi, et vous êtes un joli brin d'homme, ma parole !... Séparons-nous comme il faut, et puisque vous allez faire un long voyage...

Elle mit la main à la poche de son tablier mi-soie et en retira deux écus de cent sous.

— Prenez-moi ça, continua-t-elle, et buvez à ma santé.

Les deux pièces de cinq francs glissèrent entre les doigts de Tiennet et roulèrent sur le carreau.

Il se redressa.

Son regard dur et froid heurta celui de la rentière, qui pâlit cette fois tout de bon.

— Eh bien, eh bien ? voulut-elle dire.

— Taisez-vous ! interrompit Tiennet.

Madame Marion se tut, subjuguée.

Tiennet reprit en lui saisissant le bras et en la regardant toujours en face :

Digitized by Google

— Ce que vous faites est affreux... car vous êtes ma mère !

Nous sommes bien obligé de le dire, cette scène, dont le fond était grave jusqu'au tragique, avait du grotesque à la surface.

Certains se seraient attendris ; d'autres n'auraient pu s'empêcher de rire.

Il y avait d'un côté l'enfant robuste et fier, mais il y avait de l'autre la grosse petite femme rouge avec son peignoir rose...

La vie est ainsi, vous le savez bien. Notre drame réel du XIXe siècle, loin de monter sur des échasses, rase toujours le sol par un bout.

Le sublime est à tous les diables.

Impossible de faire du lyrisme avec madame Marion, rentière !

Que voulez-vous ? De la main qui lui restait libre, elle but un quatrième coup de *micamo,* car ce vocable vitriâs nous poursuit, et si nous ne l'avions pas écrit, nous en eussions fait une maladie ; et une fois avalé ce quatrième coup de *micamo,* elle cria d'une voix retentissante :

— A la garde ! à la garde !

Hâtons-nous d'affirmer que ce cri étrange n'était point provoqué par un commencement

Digitized by Google

d'ivresse. Quatre coups de *micamo*, pour madame Marion, rentière, c'était peu.

Mais contre les soudaines et grandes calamités on invoque le premier saint venu; madame Marion invoquait la garde.

Mon Dieu ! mettez-vous un instant à sa place. Cette femme entre deux âges était heureuse. Elle avait des rentes, juste ce qu'il fallait pour manger et boire à sa gourmandise, et voilà qu'un grand garçon de fils lui tombait sur le crâne.

— A la garde !

Un fils ! c'est-à-dire un être qui allait changer son aisance en gêne, qui allait dévorer ses épargnes, prendre une part de sa pensée, réveiller cette douce somnolence où elle végétait si délicieusement.

— A la garde !

Un fils ! un intrus ! une bouche de plus à table ! un grand corps à vêtir ! un coquin de fils ! un embarras, une charge, une tuile !

— A la garde ! à la garde !

Est-ce qu'on a le droit de venir comme cela s'imposer aux rentières? Est-ce qu'il est décent de monter dans les maisons? On a un fils par le monde : c'est déjà un assez grand malheur sans être obligé encore de le reconnaître et de le nourrir !

Digitized by Google

Notez que nous ne savons pas si madame Marion, rentière, était la mère de Tiennet. Tout ce qui précède est de l'esthétique générale.

La garde n'était pas là pour répondre.

Madame Marion se ravisa.

Elle cria, haussant d'une quinte son diapason déjà suraigu :

— Rosalie ! Rosalie !

Le hasard voulut que Rosalie eût justement profité de l'entrée de Tiennet pour aller dire deux mots à un fendeur de bois, seul homme qui eût jamais témoigné à Rosalie le désir de causer avec elle.

De sorte que Rosalie ne répondit pas plus que la garde. Madame Marion, épouvantée de ce silence, perdait la tête et répétait d'une voix entrecoupée :

— Au secours !... au voleur !... au secours !

En un moment, elle voulut s'élancer vers la porte ; mais Tiennet était debout devant elle, pâle, sombre, résolu.

Il n'avait rien dit tout le temps qu'elle avait crié.

Quand elle se tut, épuisée, il reprit :

— Oui, vous êtes ma mère... Et qu'ai-je fait à Dieu pour que vous soyez ma mère ?

Ce qu'il y avait de désespoir profond dans

Digitized by Google

cette parole, madame Marion ne le comprit point.

— Écoutez, dit encore Tiennet, dont le front d'enfant avait une tristesse calme et toute virile, je ne vous reverrai jamais... Ne mentez pas... Êtes-vous ma mère?

— Non ! non ! non ! répliqua par trois fois madame Marion avec une violence croissante ; je suis une femme seule... Je n'ai pas d'enfants... Sortez de chez moi !

Il y eut comme un éclair d'espoir dans le regard du jeune homme.

Mais l'éclair s'éteignit... Il ne croyait pas.

Et comme il eût voulu croire au prix de sa vie, il interrogeait encore.

La rentière répondait toujours :

— Non ! non ! non !...

Il y avait là de l'horrible, de l'horrible bourgeois, sans grandeur ni poésie.

De l'horrible froid, visqueux, honteux !

Et s'il fallait comparer cette horreur de nos tragédies vilaines à la grande horreur des drames héroïques, nous descendrions tous les degrés de l'échelle des êtres créés; nous irions chercher dans sa fange nocturne le crapaud replet, gonflé, hideux, et nous l'apposerions aux têtes flamboyantes de l'hydre...

Digitized by Google

Tiennet hésitait. Et à voir cette femme et cet homme, malgré quelques vagues traits de ressemblance, jamais vous n'eussiez voulu croire que tant de force hautaine eût trouvé la vie parmi tant de vile platitude !

Vous eussiez répété comme la rentière :

— Non ! non ! non !...

La scène se prolongeait cependant, et l'émotion de Tiennet devenait poignante au point de faire fléchir ses reins et de mettre à sa joue une pâleur mortelle.

Les fatigues de la nuit et tout ce qu'il avait éprouvé depuis la veille pesaient en ce moment sur lui d'un poids trop lourd.

Il sentait que cette faiblesse qui l'avait terrassé au grand café de l'Industrie allait reprendre le dessus.

D'un pas rapide, quoique chancelant, il se dirigea vers le lit de la rentière et saisit, dans la ruelle, le crucifix d'ébène.

— Ne mentez pas ! oh ! ne mentez pas ! prononça-t-il d'une voix éteinte, tandis que deux grosses larmes coulaient sur la livide pâleur de sa joue.

Il leva le crucifix et ajouta :

— Au nom de Dieu mort sur la croix, jurez que vous n'êtes pas ma mère !

Digitized by Google

— Je le jure ! je le jure ! dit précipitamment madame Marion.

Le crucifix s'échappa des mains de Tiennet qui tomba sur ses genoux.

Parmi ses sanglots convulsifs, une dernière parole s'échappa, parole de désespoir et d'angoisse inexprimable.

— Elle ment !... dit-il ; oh ! elle ment, mon Dieu ! je suis maudit !...

Ses doigts roidis touchèrent son front où ruisselait une sueur glacée. Ses yeux se fermèrent. Sa tête se renversa.

Madame Marion s'élança, mais trop tard, pour empêcher son crâne de toucher le sol.

. . . .

La rentière s'assit sur le carreau et mit la tête de Tiennet sur ses genoux.

Elle avait des larmes dans les yeux.

Elle regardait ce pâle visage sans mot dire.

Au bout de quelques secondes, elle attira le front de l'enfant jusqu'à sa bouche et baisa longuement ses grands cheveux épars...

Madame Marion pleurait. Il y avait maintenant sur son visage quelque chose d'humain. Peut-être était-ce un de ces attendrissements nerveux qui prennent les femmes à la gorge et qui ne descendent point jusqu'au cœur.

Digitized by Google

Nous ne savons.

Elle pleurait.

En contemplant le pauvre Tiennet qui ne respirait plus, elle se laissa aller à l'émotion sans résistance et de franc jeu.

Vous direz : Personne ne la voyait. Qu'avait-elle à craindre?

Rien, c'est vrai; mais nous voulons penser qu'elle ne raisonnait point en ce moment.

Elle regardait Tiennet. Il y avait de l'orgueil dans son regard, et ses doigts frémissaient en passant dans la luxueuse chevelure du jeune homme.

— Il est beau !... murmurait-elle sans songer encore à le secourir ; il est bien beau ! et comme il lui ressemble !...

Une minute se passa.

Madame Marion posa doucement la tête de Tiennet sur un coussin, et s'en alla vers son armoire, arsenal si bien fourni de toutes armes contre l'odorat !

Elle choisit, au milieu de trois ou quatre douzaines de flacons, un flacon de sels, et revint vers Tiennet Blône, qui était toujours évanoui.

Bien entendu, les larmes de la rentière étaient séchées.

Digitized by Google

Ce n'était pas une pleurnicheuse que cette femme-là !

Elle déboucha le flacon de sels.

— Ça va le repiquer tout de suite, dit-elle, et, après tout, si le vieux Jean faisait quelque chose pour cet enfant-là… et pour sa mère… eh bien ! on pourrait arranger la chose…

Madame Marion ne s'était point trompée. A peine l'orifice du flacon toucha-t-il les narines de Tiennet que la cure fut opérée. Le jeune paysan, qui n'avait jamais respiré ces effluves violentes, releva la tête comme s'il eût subi un choc galvanique.

Ses yeux se rouvrirent, et il regarda tout autour de lui avec étonnement.

— Eh bien! dit madame Marion qui souriait, comment nous trouvons-nous, mon petit homme?

Tiennet ne répondit point.

Il y avait de l'horreur dans le coup d'œil qu'il jeta sur la rentière.

Preuve évidente que la mémoire lui était revenue.

Il se leva sans mot dire. Ses jambes tremblaient sous le poids de son corps. Néanmoins, il se dirigea vers la porte.

— C'est comme ça qu'on s'en va ?… reprit

Digitized by Google

madame Marion en se donnant un air aimable.

Tiennet poursuivait sa route et gardait le silence.

— Allons ! reprit la rentière, je vois que nous sommes fâchés... N'importe !... je ne veux pas vous quitter comme ça, mon petit homme... je suis une bonne personne... tout le monde vous le dira... je vais vous le prouver.

Tiennet avait la main sur le bouton de la porte. Il tourna le bouton, mais il laissa la porte fermée, parce que madame Marion poursuivait :

— Je vais vous le prouver en vous donnant le moyen de savoir le nom de votre mère.

Tiennet revint aussitôt sur ses pas.

— Écoutez-moi, Tiennet Blône, poursuivit la rentière qui prit un ton sérieux ou presque solennel, je voudrais faire quelque chose pour vous... Ne me jugez pas... vous trouverez des femmes plus méchantes que moi en votre vie...

Elle s'arrêta un instant comme pour attendre une réponse, mais comme Tiennet se taisait, elle continua presque aussitôt :

— Rappelez bien vos souvenirs... Je vais vous parler d'une chose qui est passée depuis longtemps. Il y a dix ou onze ans, alors que vous étiez tout petit enfant, une dame vint vous voir chez Toussaint Blône...

Digitized by Google

— Oui!... interrompit Tiennet.

Et il ajouta, en regardant la rentière en face :

— Je jurerais que c'était vous !

— Vous pourriez ne pas vous tromper, mon garçon... mais peu importe... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... En ce moment, je cherche un moyen de vous obliger sans me compromettre... car je dépends de quelqu'un dans mon aisance... et ce quelqu'un-là ne plaisante pas! Vous souvenez-vous, Tiennet?... Cette dame dont nous parlons, que ce soit moi ou une autre, vous donna un joli petit livre de prières...

— Je m'en souviens.

— Ce livre, l'avez-vous gardé ?

— Oui.

— Vous savez où il est ?

— Oui.

— Où est-il?

— Au château du Ceuil, dans ma chambre, au chevet de mon lit.

Madame Marion sembla réfléchir.

— Voyez-vous, reprit-elle, j'aime mieux que vous appreniez cela hors de ma présence qu'en ma présence... parce que... parce que vous me feriez encore des questions, et que je n'y répondrais pas. C'est égal : j'ai commencé, je finirai...

Les enfants déchirent parfois des feuillets des livres qu'on leur donne. Le vôtre est-il bien entier?

Tiennet frémissait d'impatience. Néanmoins il répondit avec un calme apparent :

— Il est bien entier, madame.

— Aucune feuille ne manque? demanda encore la rentière.

— Aucune.

— Pas même la feuille blanche qui est avant le titre?

— Pas même celle-là.

— Eh bien ! Tiennet, reprit madame Marion, sur cette feuille blanche, il y a un nom tracé... L'avez-vous lu?

— Non, répondit le jeune homme.

La rentière respira. Elle avait un moyen de donner le renseignement et d'éviter les questions qui en pouvaient être la conséquence.

— Ce nom-là, poursuivit-elle, est celui de l'homme qui peut vous instruire mieux que moi... C'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Merci, fit Tiennet qui se dirigea de nouveau vers la porte.

— Un mot encore, reprit madame Marion au moment où il allait sortir, comptez-vous suivre M. Berthelleminot de Beaurepas?

Digitized by Google

— Peut-être, répliqua Tiennet; en tout cas, vous ne me reverrez jamais !

Il passa le seuil et disparut.

Madame Marion resta un instant les yeux fixés sur la porte entr'ouverte.

— Joli garçon! murmura-t-elle, joli garçon!... C'est dommage... mais, bah! qui sait? Avec ce que je lui ai dit, le voilà peut-être sur le chemin de la fortune !...

Tiennet traversa la cuisine sans voir Rosalie qui était rentrée et qui lui souhaita le bonsoir en pure perte.

Une fois dans la rue, il se dirigea comme au hasard. Sa tête tournait. Il était ivre.

Digitized by Google

Digitized by Google

XV

La Mestivière.

Il était environ deux heures après midi.

Le vent du nord-ouest chassait devant soi les nuages qui ne versaient plus d'eau. Le ciel présentait cet aspect changeant et tumultueux des jours de mars où la pluie et le soleil se livrent bataille rangée, pour faire dire aux bonnes gens que « le diable bat sa femme. »

Nous revenons à cet endroit du cours de la Vesvre que nous avons traversé la nuit dernière, et non loin duquel le pauvre Argent se laissa mourir.

Digitized by Google

Nous sommes à la Mestivière.

Si, comme le disait Tiennet Blône, qui savait tout, M. Fargeau Créhu de la Saulays, l'aîné des neveux de Jean de la Mer, avait choisi ce lieu pour donner, vers la brune, des rendez-vous à la jolie Olivette, M. Fargeau avait fait preuve de sens et de goût.

La Mestivière était un endroit particulièrement propice aux rendez-vous, de quelque nature qu'ils fussent.

Comme nous l'avons déjà dit, c'était une sorte de promontoire, surplombant le cours de la Vesvre, dont les eaux avaient miné sa base. Au sommet, il y avait une plate-forme irrégulière et assez large pour que les troupeaux du château vinssent y prendre leur pâture quand l'eau couvrait la prairie.

La forêt du Ceuil entourait la plate-forme de trois côtés ; le quatrième donnait sur la Vesvre, qu'il dominait à une hauteur de cent vingt à cent trente pieds.

On y avait établi une balustrade grossière, formée de ronces et de palis, parce que la petite demoiselle Berthe, l'aveugle, venait parfois jusque-là, le long des allées de la forêt.

Pour en finir avec la Mestivière, il nous suffirait maintenant de dire que c'était un site sou-

Digitized by Google

verainement pittoresque, et qu'on y découvrait, comme d'un balcon naturel, le plus beau paysage de l'Ille-et-Vilaine.

Mais comme nous allons y planter notre tente pour une demi-journée, y voir et y entendre bien des choses, tout un acte de notre drame, il est bon de connaître parfaitement les détails, et d'avoir sous les yeux son décor.

A part les percées qui donnaient entrée dans le fourré, on arrivait à la Mestivière par deux routes principales, dont l'une venait de la prairie, et l'autre descendait du château.

La première tournait la base rocheuse du promontoire, grimpait en zigzag, la plupart du temps à l'aide de degrés taillés dans la glaise, et débouchait à l'angle occidental de la plate-forme où se terminait la balustrade dont nous avons parlé.

La seconde s'ouvrait perpendiculairement au cours de la Vesvre et en face de Vitré, qu'on apercevait au lointain. Elle montait en serpentant la montagne, suivant une pente douce et se détournant de la ligne droite, surtout pour éviter les énormes troncs de chênes qui parsemaient le taillis.

Son entrée sur la plate-forme était une manière de porte naturelle encaissée entre deux

Digitized by Google

roches granitiques qui fermaient le passage à droite et à gauche.

Cette seconde route qui montait vers l'est était la traverse de Vitré au château du Ceuil.

La forêt s'éclaircissait le long de ce chemin, et parmi les gigantesques baliveaux jetés çà et là dans les taillis, on pouvait apercevoir, à l'époque d'hiver où se passe notre histoire, les hautes cheminées du manoir.

Entre les deux routes, au nord-ouest, la balustrade et le précipice ; au sud et au sud-est, le couvert, percé de petits sentiers à chevreuils, quelques roches montrant leurs têtes chenues sous les arbres dépouillés, la forêt enfin, aussi loin que le regard pouvait s'étendre.

Tout cela était grand et beau, tout cela paraissait plus grand et plus beau encore au milieu de cette contrée, où le paysage s'échelonne petitement d'ordinaire entre des horizons raccourcis.

Il nous reste à parler du chêne creux de la Mestivière, dont nous avons déjà prononcé le nom et qui joue un rôle honorable dans notre récit.

Ce chêne, d'une grosseur monstrueuse, et presque aussi célèbre dans le pays que le fameux chêne de la Prévalaye, auprès de Rennes, était

Digitized by Google

brisé à son sommet et couronné depuis un siècle peut-être. Il n'avait plus que l'écorce, mais cette écorce, épaisse comme un mur, alimentait des branches aussi grosses chacune qu'un arbre de bonne venue, et vigoureuses, et touffues, et fournissant pleine récolte de glands.

Le bon roi Henri IV, au dire du curé de Vesvron, qui s'appuyait du reste en ceci sur la tradition locale, avait mangé un morceau de lard sous ce chêne, et l'avait trouvé délicieux.

Mais quoique nous soyons un homme de foi résolue et carrée, nous avons défiance des chênes sous lequels le bon roi Henri IV a mangé des morceaux de lard.

Il y en a trop de ces chênes. Henri IV aimait le lard, mais pas à ce point-là.

Un autre souvenir plus authentique, ou qui, du moins, a une base moins nuageuse, s'attache à ce géant de la forêt du Ceuil.

A quatre pieds de terre, son écorce est tailladée et porte de grandes cicatrices qui ont dû être des lettres gravées au couteau.

Le curé de Vesvron a déchiffré ces lettres un peu déformées par le temps et le travail de la végétation. Il a trouvé dans la ligne supérieure ces quatre capitales : M. R. C. S. Dans la ligne

Digitized by Google

inférieure les deux initiales F. M., suivies du millésime 1668.

Sa traduction est assez plausible ; la voici :

Première ligne : Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné.

Seconde ligne : Françoise-Marguerite, 1668.

Françoise-Marguerite de Sévigné, qui avait alors dix-sept ans, et qui allait être l'année suivante madame la comtesse de Grignan.

La bien-aimée, la chérie, l'adorée, celle à qui l'on écrivait ces lettres qui sont comme les fleurs du grand siècle...

La cavité du chêne de la Mestivière pouvait contenir une table avec plusieurs personnes à l'aise. Outre la cavité principale, il y avait, à l'intérieur comme à l'extérieur, une quantité de trous plus ou moins profonds et larges, partout où une branche avait essayé de pousser autrefois.

Placé comme il l'était et dominant tous les alentours, c'eût été la plus merveilleuse guérite du monde.

A l'heure où nous grimpons sur le promontoire en revenant de Vitré, le chêne creux de la Mestivière servait justement de poste d'observation.

La sentinelle qui l'occupait n'était point armée

Digitized by Google

en guerre et n'avait pas une tournure très-belliqueuse; néanmoins, sur ses traits chargés par la colère on pouvait lire des projets de bataille.

La sentinelle était notre bon ami Yaume, le pâtour du Ceuil, prétendu de mademoiselle Olivette.

Pendant que ses vaches paissaient l'herbe courte et la camomille sauvage qui tapissait le tertre de la Mestivière, Yaume ne soufflait point dans des pipeaux rustiques, comme les bergers de Virgile, il ne tressait point la paille, il ne câblait point la tige quadrangulaire d'un long fouet à moutons. Assis au fond de la chambre naturelle formée par la cavité du chêne, il collait son œil à un trou et regardait de toute son âme dans la direction de Vitré, censément.

Il y avait longtemps que Yaume était là. Ses vaches avaient le ventre plein. Il ne semblait point songer à la retraite.

La cloche du château avait dû sonner le dîner à midi comme à l'ordinaire. Yaume n'avait pas dîné. Mais son estomac ne disait rien, tant son pauvre cœur parlait haut.

Yaume avait bien du chagrin!

Au point du jour, il était venu là malgré la pluie. D'heure en heure, il avait vu la plaine inondée se vider graduellement, jusqu'à ce que

Digitized by Google

la Vesvre, arrivée à n'avoir plus que trois ou quatre fois sa largeur habituelle, se prit à couler comme un torrent blanchâtre sur le vert sombre de la prairie.

Cela lui importait peu. Ce n'était pas pour cela que son regard dévorait la plaine.

Le pauvre Yaume! ses yeux et son nez étaient rouges, de froid un peu, et beaucoup parce qu'il avait tant pleuré!...

Ah! Olivette! Olivette!

Vers neuf heures du matin, il avait aperçu un point noir qui se mouvait sur la route de Vitré, au delà de l'inondation encore considérable à ce moment. Sa poitrine avait battu. Le point noir grandissait, grandissait.

C'était bien un homme, un homme à cheval.

Yaume avait jeté un coup d'œil farouche vers un coin de l'arbre où il avait caché deux beaux bâtons de houx.

De vrais bâtons qui donnaient envie de se faire casser la tête!

L'homme à cheval s'était mis dans un bateau.

Mais plus il approchait, plus Yaume perdait espoir.

Jésus-Dieu! à quoi bon des bâtons de houx, de jolis bâtons verts et flexibles, des bâtons qui brisent les os comme verre?

Digitized by Google

Ce n'était que le docteur Méaulle, le pauvre cher homme, qui venait donner des remèdes à Jean de la Mer.

Comme si tous les remèdes des apothicaires de Vitré pouvaient empêcher le cierge de la mort de tomber dans une maison par la cheminée !

Le docteur Méaulle aborda au pied de la Mestivière, monta le sentier tournant et traversa le tertre.

En passant, comme il voyait les vaches paître, de belles et bonnes vaches, renommées dans tout le canton, il cria :

— Ohé, le pâtour !

Sans doute, il voulait demander des nouvelles de M. Jean Créhu.

Mais Yaume se dit :

— Puisqu'il va le voir, il va savoir.

Et il resta caché dans le creux de son arbre, attendant mieux.

Le docteur Méaulle s'en alla.

Quand vous êtes malade, achetez des *poudres* (de l'émétique) pour six liards ou bien deux sous, à la foire de Vesvron. Mais n'allez pas chez le médecin !

Les *rebouteux* (chirurgiens) ne valent pas grand'chose.

Digitized by Google

Les médecins ne valent rien du tout.

Yaume regardait toujours la route de Vitré.

Vers onze heures et demie, un autre point noir se montra.

Vont-ils danser, les bâtons de houx vert !

Pas encore! c'était le docteur Morin après le docteur Méaulle, *un mange-mort sur une bique,* comme on dit à Vesvron.

Un *mange-mort,* cela se traduit tout seul. Une *bique*, c'est une chèvre, et par analogie, un petit cheval du pays, chevelu, barbu, trapu, avec une tignasse démocratique et sociale au bas des jambes.

Passe le docteur Morin. Nous dirons seulement qu'il allait comme si le diable eût été à ses trousses.

Yaume n'en regardait que mieux par le trou de son arbre.

A midi, troisième point noir, Besnard, l'homme d'affaires.

A midi et demi, Menand jeune, le notaire, mangeant à belles dents la corde de son fouet.

A une heure, deux points noirs à la fois, le vieux Houël avec Cousin-et-Ami, de son nom M. de Maudreuil.

Yaume pensa :

Digitized by Google

— Voilà censément bien des corbeaux pour une seule charogne !

Comment ! charogne !

Nous disons, nous, à ce Yaume :

« Yaume ! à l'avenir, ménagez vos expressions ! Vous êtes un simple villageois, et l'on doit vous excuser. Mais songez, mon bon ami, que nous ne sommes pas ici dans une écurie ! »

A deux heures moins le quart, enfin, une carriole, et dans la carriole les deux Romblon avec le jeune M. de Guérineul, nom de nom de nom !

La carriole resta en bas, les trois voyageurs montèrent.

— De belles vaches ! dit papa Romblon.

— Oui fait !... appuya Fifi, regarde voir, papa, la gâre !

On regarda la *gâre* (blanche et noire, pie).

Guérineul dit :

— La gâre vaut vingt-deux pistoles comme Dieu est Dieu, nom d'un chien !

Et l'on passa.

Yaume jeta vers la gâre un coup d'œil mélancolique.

— Oui, oui, murmura-t-il, c'est la cocotte à mademoiselle Berthe.... qui sait à qui elle sera demain ?

Digitized by Google

Mais ces pensées philosophiques ne pouvaient le détourner de sa surveillance.

Il remit son œil au trou de la guérite.

Cette fois, il n'attendit pas longtemps.

Un homme à pied courait sur la route de la ville. Il était bien loin encore, mais le sang monta aux yeux d'Yaume qui ouvrit sa bouche toute grande pour respirer à pleins poumons.

Les Romblon et Guérincul avaient mis du côté de la Mestivière la dernière barque. L'homme ôta ses habits, les lia en paquet sur sa tête et entra dans le courant sans hésiter.

— Oui, oui ! grommela Yaume entre ses dents serrées, tu nages bien, mon gars Tiennet, mais moi, je tape bien !

Tiennet traversa la Vesvre en une douzaine de brassées et remit ses vêtements à la hâte.

Yaume souriait et se disait :

— Tu as l'air pressé, mon gars Tiennet, mais faudra s'arrêter un petit peu ! ah ! dame ! oui !... censément !

Il prit les deux bâtons de houx, sortit de son arbre et s'en alla se mettre au beau milieu de la route du Ceuil, entre les roches.

C'était un agneau que ce Yaume ; mais il avait déjà fendu le crâne d'un grand charbonnier du

Digitized by Google

Boüexis, parce que ce charbonnier avait regardé Olivette sous le nez, à l'*assemblée*.

Dans l'Ille-et-Vilaine, une *assemblée* est ce que nous appelons une fête à Pantin ou à Meudon, une *kermesse* en Flandre, un *pardon* en basse Bretagne.

Tiennet parut bientôt en haut de la falaise.

Il ne se doutait de rien, et pourtant sa marche s'était ralentie, soit par le fait de la fatigue, soit qu'il lui fût venu en tête une de ces pensées qui courbent le front et amollissent les muscles.

Yaume souriait à le voir s'avancer, pensif et la tête inclinée.

Tiennet n'avait pas encore aperçu le pâtour.

Ils n'étaient plus pourtant qu'à quelques pas l'un de l'autre.

Impossible de voir un contraste plus frappant que celui qu'offraient ces deux jeunes hommes.

Ils avaient tous les deux la bonté et la franchise peintes sur le visage, mais c'était en cela seulement qu'ils pouvaient se rapprocher. Pour le reste, tout en eux était dissemblable.

Bien que Tiennet fût de quatre à cinq ans inférieur en âge, il avait la tête au-dessus du pâtour. Sa taille était élancée et gracieuse sous sa veste de paysan. Le soleil étincelait dans les

Digitized by Google

soyeux anneaux de sa chevelure noire. Sa figure intelligente était pâle et blanche comme celle d'un enfant des villes.

Le pâtour, au contraire, avait une taille courte et ramassée, des épaules énormes, une face rouge qui souriait toujours, et autour de laquelle se jouaient des cheveux blonds comme de la filasse.

Il y avait, certes, entre eux une différence aussi évidente qu'entre un cheval de race et un bidet de pays.

Mais qui ne sait que le bidet porte des fardeaux qui éreinteraient le cheval de race?...

Yaume jeta un des bâtons de houx aux pieds de Tiennet.

Celui-ci releva les yeux et vit le pâtour en garde.

Il ramassa tranquillement le bâton.

— Qu'as-tu contre moi, mon gars Yaume? demanda-t-il.

— Crache dans tes mains et gare à toi! répondit le pâtour avec rudesse, nous causerons censément après si ça t'amuse!

Tiennet voulut répliquer ; mais le bâton de Yaume, empoigné à deux mains, décrivit deux ou trois cercles rapides et se rabattit sur sa tête avec une violence terrible.

Digitized by Google

Yaume était le meilleur bâton à cinq lieues à la ronde.

Tiennet passa sous le coup, sauta en arrière et se mit en garde.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVI

Deux bâtons de houx

Où étaient Mathurin Houin, le meunier, Pierre Mèchet, le tresseur de paille, Yvon, Fancin, Mérieul et Louisic du four à fouaces?

Où était la vieille Renotte, la païenne au rosaire, avec ses moustaches et ses verrues?

Où étaient tous les mangeurs de *grous* et tous les mangeurs de *noces?*

Le gens du Ceuil et les gens de Vesvron, les gars du Boüexis, les malins du bourg de Moyel qui est au-delà de la lisière de la forêt, sur la grande route du Mans?

Où étaient-ils?

Digitized by Google

Voilà les bâtons qui font tic, tac, ploc!

Tic, mauvaise parade; *tac,* parade en plein; *ploc!* ah! Seigneur Dieu! Le bois sur la chair! des marques pour toute l'année!

Quant au coup qui touche la tempe, on n'imite pas son bruit : la mort est muette.

Hola! Mérieul! Fancin et les autres! les charbonniers, les vanneux, les batteux, les faucheux! Holà! les métayers!

Arrivez, arrivez, ou ce sera trop tard! Yaume n'est pas long à coucher son homme sur l'herbe.

Arrivez, arrivez!

Arrivez voir ce que pèse un grand garçon blanc et pâle devant Yaume, le pâtour du Ceuil!...

Mais il n'y avait personne, personne sur le tertre, personne dans la forêt. C'était un duel sans témoins.

A moins que cela ne soit vrai, ce qu'on dit sur les vaches gâres...

On dit que les vaches gâres ont un esprit comme les chats *courtauds* et les chevaux *taupins* (noirs).

Et, de fait, tandis que les autres vaches broutaient paisiblement l'herbe et la camomille naine, la vache gâre, tête haute et cornes en arrière, regardait la bataille avec ses gros yeux ronds.

Digitized by Google

Peut-être que les vaches gâres ont un esprit.

Une fière bataille! les bâtons allaient que c'était un charme! Point de cesse ni de trêve! on tapait toujours, toujours!

Yaume, qui était un maître, travaillait dans les règles de l'art. Il coupait droit et à revers, piquant le coup d'estomac et le coup d'oreille, rompant pour mouliner, marchant pour pointer.

Tiennet Blône, toujours froid et pâle, se tenait sur la défensive et parait comme il pouvait.

A voir son front qui semblait en ce moment plus blême, certains auraient cru qu'il avait peur.

Mais ceux-là n'auraient eu qu'à regarder son grand œil noir, brillant et calme...

Tout en frappant, Yaume disait :

— Bon! bon! Ma foi jurée! ça finira, mon Tiennet!... on dit censément que tu es sorcier... Bon!... nous allons voir ça... Bon, bon!... toi qui sais tout, sais-tu parer celui-là?...

Celui-là, c'était un coup d'oreille, lancé horizontalement après une feinte à *la fauche* (coup des jarrets), mais lancé si roide qu'il eût sans contredit brisé le crâne de Tiennet comme une bouteille vide.

Tiennet ne se souciait pas beaucoup de se défendre selon la rigueur des principes. Il était

Digitized by Google

robuste, adroit, brave comme un lion, mais peut-être avait-il trop négligé la gaie science du bâton. Toujours est-il qu'il évita le fameux coup d'oreille en sautant un peu de côté.

— Failli merle! dit Yaume avec mépris et sans faire trêve le moins du monde, fallait jeter ton bois de biais... comme ça... et tu me cassais censément la patte... Regarde plutôt!

Il avait joint l'exemple au précepte, et son bâton, tournant de haut en bas, avait menacé l'aisselle de Tiennet. Tiennet sauta de côté encore une fois.

— La belle finesse! s'écria Yaume qui entrait décidément en fureur; sauter comme un cabri... à droite... à gauche... Non, non, tu n'es pas sorcier, mon gars Tiennet... et je vas bien t'empêcher de sauter tout à l'heure.

Ceci annonçait un effroyable coup de jarret qui ne se fit pas attendre; mais Tiennet bondit à plus de deux pieds au-dessus du bâton, et Yaume le retrouva en face de lui, debout et tranquille comme devant.

Tout le corps du pâtour était inondé de sueur.

Il n'avait pas encore touché Tiennet Blône une seule fois.

Le seul avantage qu'il eût obtenu par l'incom-

Digitized by Google

parable supériorité de son jeu, ç'avait été de gagner sans cesse du terrain, Tiennet étant forcé de rompre toujours.

Ce résultat n'était point méprisable, attendu que le tertre aboutissait à un précipice de cent cinquante pieds de haut.

Une fois Tiennet acculé, c'était un homme perdu, à moins qu'en effet il ne fût sorcier ou qu'il n'eût des ailes.

Yaume se gardait bien de laisser voir son but, mais tous ses efforts tendaient désormais à acculer Tiennet.

Tiennet semblait ne point songer à ce péril, non plus qu'à aucun autre.

Ils avaient franchi, Yaume avançant, Tiennet reculant, plus des trois quarts de la plate-forme.

Yaume commençait à sourire dans sa barbe.

— Ah ! les filles courent censément après toi, mon beau gars Tiennet ! disait-il, comme pour exciter sa rancune au moment de frapper le grand coup ! ah ! tu prends les fiancées des amis !... Attrape ça... et ça !... Tu as beau sauter, tu n'es pas sorcier... et demain tu ne sauteras plus !...

Un dernier bond mit Tiennet à deux pas de la balustrade.

Les yeux du pâtour lui sortaient de la tête ;

Digitized by Google

ses joues en feu séchaient la sueur au passage. Sa fureur, arrivée au paroxysme, le rendait féroce.

C'était un mouton enragé. Point de quartier à espérer de lui.

Il leva son bâton. Cette fois, il fallait que Tiennet reçut le choc de pied ferme, car un saut de deux pas seulement l'eût précipité dans la Vesvre.

Mais Tiennet était bon là. Il s'avisa d'un coup qui n'est point dans la règle du bâton.

Un joli coup, qui eût émerveillé Fancin, Mérieul, Yvon et les autres, un coup qui eût mérité les suffrages de Mathurin Houin lui-même, le Nestor de Vesvron.

Nous l'avons déjà vu ce coup, au Grand Estaminet de l'Industrie, nous l'avons vu appliqué à la canne docte de M. Morin, médecin royaliste.

Au moment où Yaume attaquait Tiennet, celui-ci lâcha son arme, qui tomba à ses pieds, et attrapa au vol le gourdin du pâtour. Une brusque secousse fit lâcher prise à ce dernier. Le bâton tourna entre les mains de Tiennet comme la roue d'une voiture lancée au galop, et partit par la tangente pour aller choir dans la Vesvre, au lieu et place du même Tiennet.

Yaume, un instant stupéfait, se baissa d'in-

Digitized by Google

stinct pour ramasser l'autre bâton. Tiennet l'avait prévenu. Les deux têtes se choquèrent avec violence.

Deux bonnes têtes de Bretagne, deux pots de fer !

Tiennet se releva, son bâton à la main.

Yaume s'en alla tomber à dix pas, étourdi, perdu, les yeux pleins de sang.

— Sorcier !... grommela-t-il en se relevant pour fuir ; on me l'avait bien dit !... sorcier !... sorcier !...

Tiennet souriait sans rancune ni mépris...

— Reste là, dit-il, tu sais bien que je ne te ferai pas de mal.

— Je sais bien !... répéta le pâtour, qui n'avait pas l'air trop rassuré.

Néanmoins il s'arrêta, ne jugeant pas à propos de désobéir.

Tiennet le joignit.

— Prends ton bâton, dit-il, nigaud que tu es !

Yaume ouvrit de grands yeux. Cela le touchait au cœur.

— Ah ! fit-il avec regret, il n'y a pas beaucoup de gars comme toi, Tiennet Blône... Pourquoi Olivette est-elle entre nous deux ?...

— Olivette !... prononça Tiennet avec dédain.

— Ne mens pas ! interrompit Yaume, avant-

Digitized by Google

hier encore on t'a vu censément dans le corridor, à plus de minuit, devant la porte de sa chambre.

— Qui t'a dit cela?

— Pierre Mêchet.

— Pierre Mêchet n'a pas menti, mon pauvre Yaume... seulement, quand je cours les corridors à plus de minuit, je ne pense guère à Olivette.

— A qui penses-tu? demanda le pâtour.

Tiennet ne répondit point et un nuage de tristesse passa sur son front.

— Et quand tu causes avec Olivette, reprit Yaume dont les sourcils se fronçaient malgré lui, quand tu causes tout seul, derrière le château, la nuit, est-ce que tu ne penses pas à elle?

— Non, répliqua Tiennet qui rêvait.

Yaume serra son bâton entre ses doigts.

— Tiens! s'écria-t-il, demain ou après, ça recommencera... Puisque tu avais gagné la partie, tu aurais mieux fait de me casser censément la tête tout de suite!

En parlant, ils avaient remonté le tertre et ils se trouvaient sous l'une des deux roches qui flanquaient l'ouverture de la route du Ceuil.

— Mets-toi là, dit Tiennet.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil vers

Digitized by Google

le soleil qui s'inclinait déjà vers l'ouest, puis il reprit :

— Je vais quitter le pays, Yaume.

— Vraiment ! s'écria celui-ci avec un véritable transport de joie.

Mais c'était un brave cœur que le petit Yaume. Son premier mouvement fut à la jalousie satisfaite; son second mouvement fut au regret : un regret sincère, car il aimait Tiennet au fond, et la pensée de l'exil est la plus amère de toutes pour les enfants de la bonne Bretagne.

— Oh ! fit-il en changeant de ton, tu vas t'en aller, toi, Tiennet Blônc ?... Et pourquoi ça?

— Le sais-je? murmura notre jeune homme; je ne suis pas heureux, mon pauvre Yaume... A l'heure où je te parle, mon sort est jugé... Je devrais courir, courir bien vite pour lire cette page où est écrite ma destinée...

Bah ! Tiennet pouvait continuer sur ce ton pendant deux heures. Yaume ne comprenait plus.

— C'est vrai, dit-il, tu sais lire, toi ! Ah ! dame! si tu voulais, tu deviendrais censément, censé vicaire!

— Je devrais courir, courir, répéta Tiennet dont le visage était comme inspiré, car on arrive


Digitized by Google

trop tard parfois... et la vie est longue pour regretter et se repentir... Mais il y a ici des gens que j'aime... et puisque je ne pourrai plus veiller, je veux au moins qu'il leur reste après moi un défenseur. Écoute-moi bien, pâtour, et retiens chacune de mes paroles, comme tu retiens les paroles de ta prière... Tu aimes mademoiselle Berthe, n'est-ce pas?

— Si j'aime la petite demoiselle! s'écria Yaume. Oh ! dame! oui... et fièrement tout de même !... Tu ne sais donc pas, toi, l'an passé, quand la bonne femme Mathurine, ma mère, trembla les fièvres pendant six semaines d'hiver? M. Fargeau m'avait renvoyé du manoir... J'étais à rien faire dans la cabane où il n'y avait rien, ni feu, ni pain, ni soupe... Et la bonne femme se mourait sans secours !... Oh ! la chère petite demoiselle ! oh ! le bon ange des malheureux ! Un matin, ma mère avait fermé ses pauvres yeux, et moi je pleurais dans un coin comme un grand lâche. La porte s'ouvrit tout doucement... Je vis entrer un petit chien blanc comme du lait, qui tirait un ruban rose... Au bout du ruban rose il y avait une main plus blanche que la soie du petit chien... et mademoiselle Berthe entra... Que Dieu la bénisse! oh ! que Dieu la bénisse !

Digitized by Google

Yaume avait des larmes plein les yeux.

— Elle entra, reprit-il, et avec elle la consolation du bon Dieu. Ma mère eut des remèdes et moi du pain. Puis je rentrai au château... Et à présent ma mère est brave à la paroisse le dimanche... Et ce qu'elle a fait pour nous, la sainte, elle l'a fait pour bien d'autres!... Son cœur est comme son visage : le plus beau de tous et le plus doux!... Oh! tiens! il n'y a pas d'anges comme ça dans le ciel. Faut pas mentir! ma foi dame! je me ferais tuer un million de milliasses de fois pour lui faire tant seulement plaisir un petit peu!

— Il ne faut pas te faire tuer, mon gars, répliqua Tiennet en souriant, il faut vivre, car elle aura besoin de toi...

Yaume était tout oreilles.

— Quand j'ai parlé à Olivette, reprit Tiennet, soit la nuit, soit le jour, ce n'était pas pour Olivette... car, Olivette, je la méprise...

— Oh!... interrompit Yaume, ne me dis pas ça à moi, mon bonhomme!

— Tais-toi!... prononça Tiennet avec autorité, je la méprise... et je la haïrais si elle en valait la peine... C'était pour mademoiselle Berthe...

— Oh!... fit encore Yaume, mais cette fois

Digitized by Google

sans trop de colère, parce que la curiosité l'emportait.

— Olivette peut faire beaucoup de mal!... poursuivit Tiennet, elle n'a pas de cœur, et le diable lui a enseigné ce qu'ignorent nos jeunes filles... Tu l'aimes bien, toi, Yaume... Tu l'aimes comme un fou... Eh bien! au lieu de l'épouser, tu lui écraseras la tête entre deux pierres...

Yaume recula, pris d'horreur.

Puis, sans savoir, il mit sa main sur sa poitrine, et, avec cet accent que trouvent parfois nos gars et qui fait tressauter le cœur, il dit :

— Ça, c'est vrai, si elle veut faire du chagrin à la petite demoiselle Berthe!... Eh bien! je me périrai après, donc! C'est tout.

Tiennet lui serra la main.

— Je te connaissais, Yaume, dit-il. J'ai deux pistolets qui étaient au père Blône... je te les laisserai.

Yaume tapa sur son bâton, et cela voulait dire : Voilà qui vaut tous les pistolets du monde! Mais il se souvint à propos que son bâton n'avait pas eu de succès dans la lutte récente.

Tiennet continuait :

— Moi aussi, j'aime mademoiselle Berthe...

Digitized by Google

Je ne sais pas si c'est pour elle ou pour M. Lucien, mais je l'aime... Oh ! je voudrais rester ici ! Mais chacun a derrière soi un bras qui le pousse... Vois-tu, Yaume, M. Lucien Créhu, le brave et bon cœur, est pour moi ce que mademoiselle Berthe est pour toi... Un jour, moi aussi, j'ai été pris de désespoir... J'étais seul dans la maison de mon père mort... et je venais d'apprendre un secret qui me faisait homme, moi, l'enfant de la veille... M. Lucien vint me chercher ; il me donna la main... il m'embrassa comme si j'avais été son frère... Oui, je m'en souviens et je m'en souviendrai toujours : il m'embrassa. Le lendemain, il suivit le corps du bonhomme Toussaint Blône qu'on portait au cimetière... tout seul avec moi et en me tenant par la main... Pâtour, écoute-moi !... Quand le vieux Jean de la Mer va être mort, il se passera d'étranges choses au château du Ceuil... La petite demoiselle Berthe aura peut-être toute la fortune.

Yaume frappa ses mains l'une contre l'autre et lança son chapeau de paille en l'air.

— Peut-être n'aura-t-elle rien au monde, acheva Tiennet ; reste tranquille et laisse-moi parler... Tu as entendu dire parfois que je sais bien des choses.

— Oh oui !

— Cela est vrai. Tous les secrets qui se cachent dans ce grand château dont les cheminées rouges fument là-bas derrière les arbres, je les connais, hormis un seul... le seul que je voudrais savoir. Je ne suis pas sorcier, mon pauvre Yaume. Mais te souviens-tu quand Jean de la Mer laissa tomber son anneau d'or dans l'étang de Brehaim, un jour qu'il était à la pêche ? Pour retrouver l'anneau d'or, on sonda l'étang depuis la Vesvre jusqu'au bondon... Et que de choses on découvrit ! n'est-ce pas? des fers de charrue, un casque, la chaîne d'argent d'un sénéchal, des pièces de monnaie du temps des huguenots ! Mais la bague de Jean Créhu, impossible de la repêcher ! C'est mon histoire à moi, mon homme... Ce que je ne cherchais pas, je l'ai trouvé... ce que je cherche m'échappe et m'échappera peut-être toujours !

Tiennet aurait passé huit jours consécutifs à expliquer catégoriquement sa situation, que Yaume ne l'aurait peut-être pas bien comprise. Mais à l'aide de cette comparaison, ce fut une affaire faite.

Seulement, Yaume ne savait pas ce que cherchait Tiennet avec tant de passion, sans le pouvoir trouver.

Digitized by Google

— Ah dame ! dit-il. Oh ! oh !... oui, bien !... mais, mais... c'est comme ça ?

Puis il ajouta avec un rire d'esprit fort :

— Un sorcier, toi !... pas de moitié !... Il n'y a que censé les nicdouilles qui croient censément aux sorciers. Va toujours !

L'atmosphère s'était de plus en plus dégagée. Les nuages devenaient rares au ciel, et c'est à peine si un faible vent courbait les hautes branches des chênes qui gardaient bon nombre de feuilles sèches et tenaces.

Tiennet se retourna vivement, parce qu'il avait cru entendre un bruit léger derrière la roche, du côté de la forêt.

Mais son mouvement fit sauver la vache gâre qui broutait justement en cet endroit. Elle tourna sur elle-même avec cette folâtre pesanteur des ruminants et gagna l'autre bout du tertre, en battant de la tête au ras de l'herbe et en balançant ses pis gonflés de lait. Tiennet pensa que le bruit entendu venait de la vache gâre.

Il ne s'en inquiéta pas autrement.

A cette heure, ses pensées étaient graves. Ce n'était plus l'enfant qui chantait naguère en livrant son visage enflammé à la tempête.

C'était un homme qui accomplissait un devoir.

Digitized by Google

Digitized by Google

XVII

L'article 916.

A mesure que l'entretien se poursuivait, Yaume le pâtour devenait plus attentif.

Tiennet Blône reprit :

— Jean de la Mer a fait deux testaments... par l'un il donne tout à mademoiselle Berthe... l'autre, je ne le connais pas, mais je le devine, car je connais Jean de la Mer... Quand il va être mort...

— Mais, dit Yaume, ça ne sera pas tout de suite... il va mieux.

Tiennet secoua la tête.



— Il y a une vipère au château du Ceuil, prononça-t-il si bas que le pâtour eut peine à l'entendre ; quand je vois cette tête chauve couronnée aux tempes de longs cheveux pâles... ce regard doux... ce faux sourire...

— M. Fargeau tout craché ! interrompit encore Yaume.

— Si Jean Créhu ne meurt pas aujourd'hui, il mourra demain... qu'importe l'heure?... Ce que je voulais dire, c'est que Jean Créhu mort, si mademoiselle Berthe est héritière, mademoiselle Berthe sera assassinée.

La parole s'arrêta dans la gorge du pâtour.

— Assassinée, entends-tu? reprit Tiennet à voix basse mais avec force ; il ne s'agira plus seulement de la vipère : Fargeau Créhu de la Saulays ; ils seront dix contre elle... dix cœurs avides et perdus ! Je sais bien que M. Lucien l'aime... mais M. Lucien saura-t-il la protéger?... Il est si bon, lui, que l'idée du mal ne peut pas entrer dans son esprit !... Il croit à l'amitié de Fargeau. Il croit à tout... et quand les faits l'auront désabusé, il ne sera plus temps !

— C'est donc vrai que M. Lucien aime mademoiselle Berthe ? demanda Yaume.

— Il faut que tu saches tout cela, répondit Tiennet ; non-seulement M. Lucien aime ma-

Digitized by Google

demoiselle Berthe, mais il lui a promis de l'épouser.

— Comme de juste! dit le pâtour.

La vache gâre n'était plus là, auprès de la roche, et pourtant Tiennet entendit encore ce léger bruit qui l'avait déjà fait se retourner.

Cette fois, il se leva. Mais il n'y avait personne derrière la roche.

Du moins Tiennet, qui avait de bons yeux, ne vit-il trace ni ombre.

Il revint.

— L'heure avance, continua-t-il, et si je pars, j'ai bien des choses à faire... Tâche de bien comprendre et de ne rien oublier... La promesse dont je te parle, c'est une promesse écrite... et même il y a encore autre chose.

Ici Tiennet se pencha à l'oreille du pâtour qui rougit comme une jeune fille.

— Dame! murmura-t-il pourtant, puisqu'il y a promesse de mariage!... N'empêche, gars Tiennet! Si un autre que toi me le disait, ça serait censément tant pis pour lui!

— Que Dieu les bénisse tous les deux, reprit Tiennet, car ils sont généreux et bons... Je n'aimerai personne en ma vie comme j'aime Lucien Créhu, mon maître et mon frère. Avant de partir, je ne le verrai pas, car j'aurais peur de moi-

Digitized by Google

même... Yaume, tu me remplaceras auprès de lui... Aime-le pour l'amour de mademoiselle Berthe comme j'aimais mademoiselle Berthe pour l'amour de lui... A deux, ils n'ont qu'un cœur... Veille sur eux... Prends garde à Fargeau, prends garde à Olivette. Adieu!

Yaume ne répondit point; mais il serra fortement la main que Tiennet lui tendait.

Tiennet partit, prenant à grands pas la route du château.

Quand il eut disparu derrière les arbres, Yaume rassembla ses vaches.

Il était tout pâle, le pauvre pâtour, et sa tête pendait sur sa poitrine.

Il prit à sa chemise une belle épinglette en laiton, ornée de touffes de laine.

C'était un cadeau d'Olivette, qu'il aimait tant!

Il baisa l'épinglette, puis il la jeta dans la Vesvre.

Oh! le digne cœur!

A ce moment, le docteur Méaulle passa sur son bidet, revenant du château.

— Ça va-t-il mieux, M. *Miaude,* sauf respect de vous? demanda le pâtour.

Le docteur répondit;

— Avec un coffre comme ça, on vit cent ans, petit gars.

Digitized by Google

Yaume poussa ses vaches. La gâre beugla en passant auprès de la roche où Tiennet avait, par deux fois, entendu du bruit.

Yaume avait le cœur gros et ses pauvres yeux le piquaient, par envie de pleurer.

Derrière la roche, il y avait un houx vert, aux feuilles piquantes, aux branches touffues.

Le houx s'agita, et parmi son feuillage sombre parut la tête blafarde de M. Fargeau Créhu de la Saulays.

Il souriait tout doucement.

Comme le tertre était désert, il sortit de sa cachette et vint à l'angle de la roche pour examiner la route du Ceuil.

— Vipère ! murmura-t-il sans perdre son sourire ; ce Tiennet fait bien de s'en aller... On aurait pu le mordre !...

Puis il ajouta en se frottant les mains :

— Ah ! il y a une promesse de mariage... écrite !... La belle idée d'écrire des promesses de mariage à une femme qui ne peut pas les lire !... Ma foi, si elle ne leur sert à rien, je tâcherai, moi, de l'utiliser... Il ne faut rien perdre.

Il y avait déjà quelque temps que M. Far-

Digitized by Google

geau Créhu de la Saulays était caché derrière la roche, mais il n'était pas venu seul à la Mestivière.

Besnard, l'homme d'affaires, était avec lui lors de son arrivée.

Il s'agissait de graves délibérations. Le notaire de campagne Menand et le docteur Morin, homme politique, étaient convoqués. La jolie Olivette elle-même devait venir.

En trouvant la place occupée, Fargeau et Besnard avaient d'abord voulu rebrousser chemin pour empêcher leurs amis d'approcher, surtout Olivette, dont la présence eût assurément excité les soupçons du pâtour. Mais quelques mots surpris à la volée avaient attiré M. Fargeau d'une manière si entraînante, que son choix n'était point resté douteux.

Besnard fut chargé de retourner sur ses pas et de conduire dans la forêt Olivette, le notaire et le docteur. Fargeau demeura pour écouter.

Il écouta de son mieux. Il entendit même une bonne partie de l'entretien de nos deux jeunes gens, mais il n'entendit pas tout.

La partie de la conversation qu'il surprit le plus complétement fut celle qui avait trait à la promesse de mariage écrite et signée par Lucien Créhu.

Digitized by Google

Il ne se doutait en rien de cette circonstance, et son étonnement ne fut pas sans un certain mélange de joie.

C'était une nature douceâtre et tortueuse, capable de pousser la feinte jusqu'au sublime, hypocrite par instinct et par goût, haïssant les moyens violents et s'effrayant de toute force ouvertement dépensée.

C'était un esprit étroit, cauteleux, timide, et avec cela ambitieux ou plutôt avide d'acquérir.

C'était un cœur sec, susceptible de beaucoup haïr et de cacher son irréconciliable rancune sous une épaisse couche de miel.

Il avait aimé d'amour Berthe, sa cousine.

Maintenant, il la détestait, parce que Berthe lui avait préféré Lucien.

Quand nous disons qu'il avait aimé d'amour, c'est que la langue ne nous fournit point d'expression plus précise. Cet amour-là n'avait jamais atteint un degré bien élevé au thermomètre de la passion. Par exemple, sa haine était de bon aloi.

Par la même occasion, il abhorrait Lucien.

Au physique, Fargeau Créhu avait cette apparence des gens studieux et modestes qui se destinent à la prêtrise.

Digitized by Google

Apparence de tout point respectable quand elle recouvre, comme c'est l'ordinaire, la timide candeur du néophyte, apparence facile à copier et qui a fait bien du mal à la religion, par le grand nombre d'industriels qui s'en sont servis en tout temps comme d'un masque et d'un manteau.

Cette physionomie, en quelque sorte cléricale, n'empêchait nullement M. Fargeau d'être un philosophe auprès de Jean Créhu, de nier Dieu et de maudire l'*infâme* comme un vrai mignon de l'*Encyclopédie*.

Il portait d'ordinaire un costume noir, redingote longue tombant presque jusqu'à la cheville, et petits pantalons fendus en bas de la jambe. La mode le préoccupait peu.

Bien qu'il fût très-maigre et tout d'une venue, sans ce costume ingrat M. Fargeau Créhu n'aurait pas été plus laid qu'un autre ; mais ce costume, exagérant les défauts de sa personne, lui donnait l'air d'un échappé de séminaire, et faisait ressortir cette longue taille sans formes, au bout de laquelle perchait une grande figure blême, cafarde, coiffée de cheveux incolores qui se groupaient aux tempes comme une tonsure de bénédictin.

S'il y a quelque chose de grand, de beau, de

Digitized by Google

pur en ce bas monde, c'est la religion catholique. Plus une chose est belle, plus la caricature de cette chose est odieuse et laide. Fargeau était la caricature d'un prêtre.

Il avait trente ans au plus. On ne l'aimait pas dans la campagne voisine; mais ce sentiment de répulsion qu'il inspirait n'avait point de cause positive. Personne ne pouvait dire qu'il eût commis une action mauvaise.

C'était un peu comme Jean de la Mer, son oncle et son patron, qui ne faisait ni bien ni mal. Seulement, Jean de la Mer avait pour lui son aspect viril et le souvenir de ses hauts faits de corsaire, tandis que Fargeau n'avait rien.

Parlez-nous de Lucien, le gai compagnon, l'amoureux, le danseur, le chasseur; de Lucien, qui chantait à la messe comme un bon chrétien qu'il était, mais qui menait la vie rondement et s'habillait, sarpejeu! comme un gentilhomme!

Bonnes guêtres de daim, lacées sur des culottes grises, et habit vert à boutons ciselés. Fusil sur l'épaule, carnassière aux reins.

Oh! un joli cœur, celui-là, qui embrassait une fille, le temps de dire : Jésus Dieu!

Et l'air d'un homme, au moins, le front haut et l'œil ouvert!

M. Fargeau Créhu, seul sur la terre d'[illegible]'Mes-

tivière, après le départ de Yaume et de Tiennet, se promenait bien discrètement, les mains entrepassées dans les manches larges de sa redingote, façon soutane.

La place était libre. Ses compagnons pouvaient venir. Mais, en attendant ses compagnons, il songeait.

Il songeait à une combinaison qui s'ourdissait dans les cases de son cerveau, combinaison à lui, bien à lui, tout à fait dans ses cordes, trame compliquée, subtile, bâtie sur la pointe d'une aiguille, et qui, une fois connue, nous donnera la mesure exacte de ce spirituel et prudent jeune homme.

Il s'agissait de la promesse de mariage.

M. Fargeau se disait :

— C'est très étonnant !... Où diable peut-elle l'avoir mise, cette promesse de mariage?

Il semblait chercher au fond de son cerveau ; il ne trouvait point et répétait :

— C'est très-étonnant ! très-étonnant !...

Pour expliquer ce mot, il nous suffira de dire au lecteur que le jeune M. Fargeau Créhu de la Saulays, esprit fort et bien au-dessus des préjugés vulgaires, avait rompu dès longtemps avec ces vains scrupules que les sots appellent « de la délicatesse. »

Digitized by Google

Fadaises !

Fargeau aimait à savoir. Il avait intérêt à connaître. En conséquence, de son pied discret il montait bien souvent les escaliers du château, traversait sans bruit les corridors , entrait dans les chambres vides, et faisait sa petite inspection en tout bien tout honneur.

Le secrétaire de Lucien, son cousin, la commode de Berthe n'avaient point de mystères pour lui.

Donc il avait ses raisons pour s'étonner , car cette promesse de mariage, il ne l'avait rencontrée ni dans le secrétaire de Lucien, ni dans la commode de Berthe.

Or, pour ce joli plan qui s'arrangeait dans sa tête, il fallait savoir où était la promesse de mariage.

C'était la base de la combinaison.

Au plus fort des réflexions de M. Fargeau, Besnard, l'homme d'affaires, parut entre les deux roches. Il avait vu passer Tiennet, puis le pâtour, et ne prenait plus la peine de se cacher.

— Le docteur et le notaire sont en retard, dit-il, je n'ai pas eu besoin de leur donner contre-ordre... Quant à Olivette, elle va faire le grand tour par la forêt et nous l'aurons dans une demi-heure.


Digitized by Google

— C'est bon, repartit Fargeau qui n'abandonnait point ses méditations.

— Eh bien! reprit Besnard, qu'avons-nous entendu?

— Ceci et ça..., répondit Fargeau; vous êtes bien sûr qu'on ne vous a pas suivi?

— Parfaitement sûr.

— Cet endroit-ci ne me va plus qu'à moitié, depuis que je sais par expérience qu'on peut écouter derrière les roches... Il faudra choisir ailleurs.

— En attendant, causons, interrompit l'homme d'affaires.

— Soit, dit Fargeau, mais au large... Ce que je vais vous apprendre, il ne faut pas que le vent même l'écoute.

— Oh! oh! fit Besnard évidemment alléché, je suis tout oreilles.

Ils s'assirent côte à côte, les jambes pendantes, tout au bout de la plate-forme, en dehors de la balustrade dont les broussailles les cachaient du côté du château.

L'homme d'affaires, sorte de bouledogue rustique et carré, nature d'huissier rural, brise-tout, cherchant plaies et bosses, avait presque l'air d'un honnête garçon auprès de M. Fargeau.

Celui-ci croisa ses deux mains bien blan-

Digitized by Google

ches sur ses genoux, et d'un accent bénin :

— Ce que je viens d'entendre, commença-t-il, sera pour plus tard... Je dois d'abord vous demander bien franchement s'il y aurait des cas de nullité dans un testament fait par mon oncle au profit de Berthe toute seule?

— Il faudrait voir le testament...

— Vous ne me comprenez pas... je suppose le testament tout à fait en règle... et je vous demande...

— Bien, bien, bien! interrompit Besnard; vous voulez savoir en deux mots si le papa Jean Créhu a le droit de donner tout son bien à la petite.

— C'est cela même.

— Eh bien! ce n'est pas une question... Jean de la Mer n'a pas d'héritiers directs... Il peut donner tout ce qu'il a au premier venu, légalement, dûment; ceux qui ne seraient pas contents iraient le dire à Rome!

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez?

— C'est le pont aux ânes, cela!... Code civil, livre III, titre II, *Donations et testaments,* article 916 : « A défaut d'ascendants ou de descendants, les libéralités par actes entre-vifs ou testamentaires pourront épuiser la totalité des biens... » Est-ce clair?

Digitized by Google

Besnard avait cet air triomphant de l'homme qui cite un texte.

Remarquez cela : l'homme qui cite a presque toujours une figure intolérable.

Mais le nez du jeune M. Fargeau s'allongea si notablement, que Besnard perdit bien vite son sourire vainqueur.

FIN DU TOME PREMIER.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

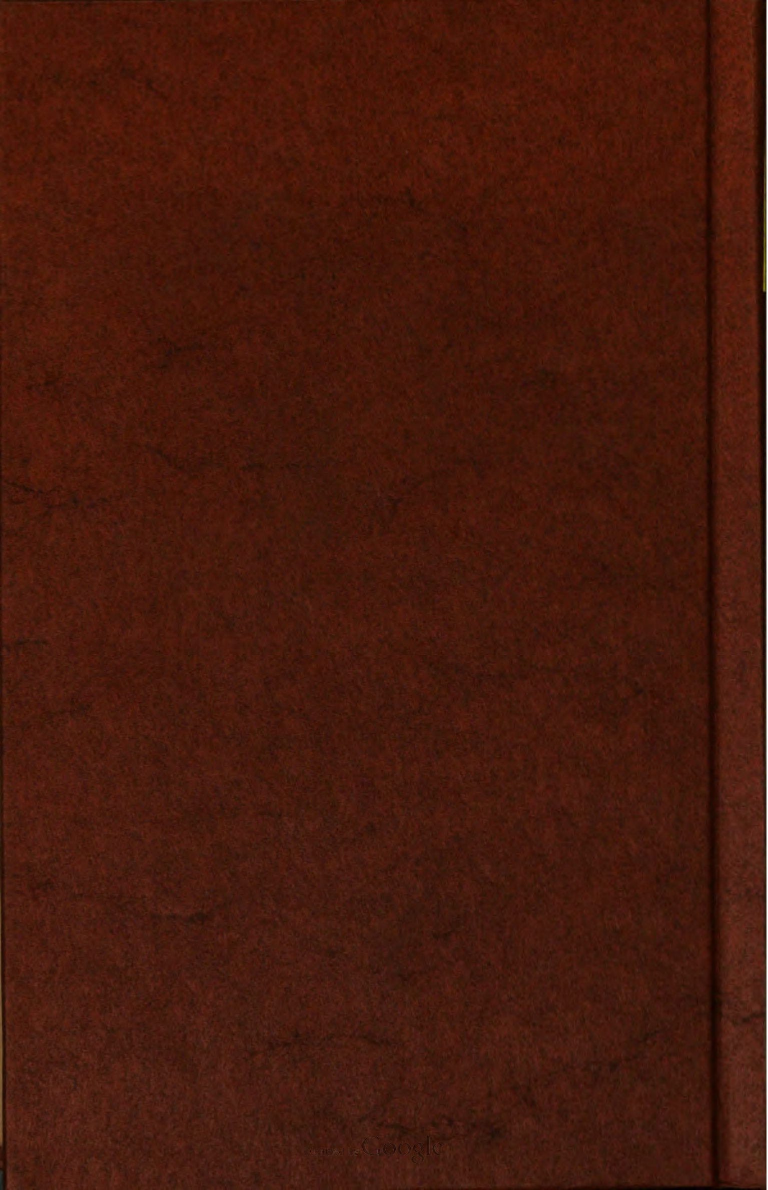
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google